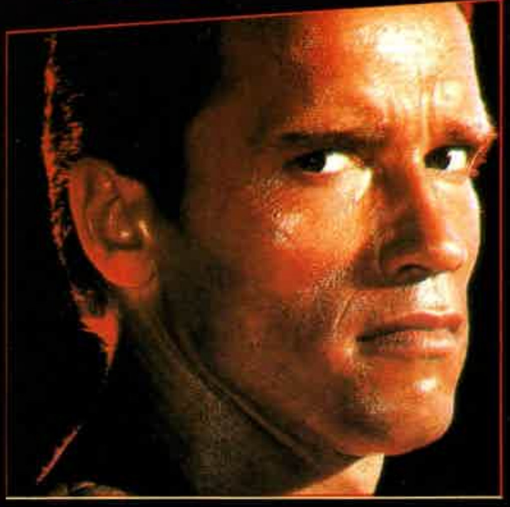

Ciné Fantastique
MAD MOVIES
51
ROBOCOP
La chair et l'acier
STAR TREK IV
Retour sur Terre
M 2016 - 51 - 20,00 F
3792016020000 00510
CANADA : $ 5,25. BELGIQUE : 146 FB.
SUISSE : 6,50 F. ESPAGNE : 500 PTS
AVORIAZ 88
TOUS LES FILMS





SCHWARZENEGGER
Running Man

HELLRAISER
L'horreur glauque

FANTASTIQUE
Les films de 88

POLAR U.S.
Retour en force

CHINA GIRL
La révélation



BELGIQUE : 146 FB. CANADA : $ 5,75
ESPAGNE : 560 PTS

ROBOCOP

Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/Directeur de la publication :** Jean-Pierre Putters. **MAD MOVIES Ciné Fantastique** n° 51. **Rédacteur en chef :** Jean-Pierre Putters. **Coordination :** Marc Toullec. **Secrétaire de Rédaction :** Bernard Achour. **Comité de rédaction :** Bernard Achour, Jean-Michel Longo, Maitland McDonagh, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration :** Marcel Burel, Betty Chappe, Alain Charlot, Loïc Daudet, Vincent Guignebert. **Correspondants U.S.A. :** Maitland McDonagh (New York), Michel Voletti (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette :** Jean-Pierre Putters et Bernard Achour.

Remerciements : Michèle Abitbol-Lasry, Artédis, Florence Borda, Daniel Bouteiller, Denise Breton, Pierre Carboni, Carlton Film Export, CBS Vidéo, CIC Vidéo, Didier Costet, D.E.G., Françoise Dessaigne, Film Number One, Marie-Christine Fontaine, Laurent Gesman, Claude Giroux, Sergio Gobbi, Samuel Hadida, Olivier Jahan, Vanessa Jerrom, Alain Katz, André Koob, André Lazare, Benoît Lestang, Librairie Contacts, Michel Ménoré, Guenièvre Milliner, New World Pictures, Christine Philipps, Gilles Polinien, André-Paul Ricci, Alain Roulleau, Vestron, Jean-Pierre Vincent, Warner Home Vidéo.

Composition : Samat. **Photogravure :**2 I.G.O. **Impression :** S.I.E.P. **Distribution :** N.M.P.P. **Tirage :** 85 000 exemplaires. **Dépôt légal : Janvier 88. Paraît tous les deux mois. Commission paritaire : n° 59956. N° ISSN : 0338-6791.**

Ciné Fantastique MAD MOVIES

SOMMAIRE

ACTUALITES

ENTRETIENS

RUBRIQUES



Paul Verhoeven et ROBOCOP à la conquête d'Avoriaz.

NOTULES LUNAIRES

■ De janvier à mars 88, les jeunes de 15 à 25 ans pourront voter pour élire leur film français préféré au « Grand Prix de la Jeunesse ». Les bulletins de vote sont disponibles dans divers établissements publics (poste, restaurants Quick, salles de sport, sanisettes — euh, non, par sanisettes on me dit... — etc.). 47 000 votants l'année dernière, mais ils pensent faire plus fort cette année.

■ **Driv'in** sort son n° 1, faut bien commencer un jour, et nous prle de Sitges, de Rutger Hauer et de pas mal de films récents. On y trouve aussi deux pages sur **Opera**, mais la première se borne à nous apprendre qu'on attend le film et la seconde à nous expliquer qu'on ne sait rien de l'histoire. Bon, merci de nous l'avoir fait savoir, nous ne le répéterons à personne... 30 pages pour 18 F (port compris) à Jean-Marc Natera, 2, rue Paul Casals, 66330 Cabestany.

■ Atlantic nous promet deux films de S-F dans les mois à venir : **The Weapon**, réalisé par Tom Wright qui le présente comme l'ennemi ultime : « Il peut vous tuer, puis il devient vous ». Ça va encore être notre fête ! Ainsi que **The Borrower** de John McNaughton dans lequel un gigantesque robot est à la recherche de... sa tête. Les robots sont bien tête en l'air récemment...

■ Ce n'est pas le succès des très sages **Barbarians** qui va empêcher Ruggero Deodato de revenir à l'horreur. Voici **Off Balance** avec Michael York, Edwige Fenech (la très célèbre **Toubib du Régiment**) et l'inévitable Donald Pleasence. Michael York y incarne un pianiste à succès qu'une étrange maladie fait vieillir à vitesse supersonique. Pour arranger les choses, il commet quelques crimes bien craspecs.

■ La chaîne de télé ABC annonce une série inspirée du célèbre **Invasion of the Body Snatchers/L'Invasion des Profanateurs de Sépultures** en collaboration avec M.G.M./U.A. T.V. Barry Pullman a déjà écrit le pilote (dans l'avion ?).

■ Rétrospective Fritz Lang, (la période allemande) du 13 au 18 janvier avec **Les Trois Lumières, Les Araignées, La Femme dans la Lune** et surtout **Le Rastaquouère** (1919), son premier film. Ça se passera au Centre Culturel André Malraux, 1, place de l'Hôtel-de-Ville, 54504 Vandoeuvre-les-Nancy. Eh oui, c'est pas à côté !

■ Nous vous avions annoncé la dernière fois le tournage de **Sleepaway Camp 2** en précisant que le N° 1 était partiellement loupé. Sans doute pour cette raison, le réalisateur a décidé de changer le titre en **Unhappy Campers**. Nous sommes dans l'attente...

■ *Alpha Zone* parle de la série **Cosmos 1999** dans son N° 3, de Sergio Leone aussi, et descend **L'Avion de l'Apocalypse** dans sa rubrique « Le Carton du Mois ». 12 F (port compris), 20 pages, à Laurent Richard, 12, rue des Grandes Bruyères, 71450 Blanzy.

■ *MovieZ*, fanzine du cinéma populaire N° 2. Au sommaire : Klaus Kinski dans les adaptations d'Edgard Wallace au cinéma, Ajita Wilson (récemment disparue) et Katia Tchenko dans sa carrière érotique. Après un N° 1 remarqué sur le cinéma indonésien, *MovieZ* s'affirme comme un des derniers défenseurs du cinéma-bis avec des gens comme *Nostalgia* ou *Ciné-Zine-Zone*. C'est 150 F belges (le mandat-international s'impose) pour 48 pages, et on commande à Vincent Legros, av. Reine Astrid, 71a, Bte 66, B-4880 Spa, Belgique.

OFF BALANCE.



EDITORIAL

Avec un froid pareil, on se demandait si la revue allait paraître. Rien qu'à l'idée de mettre les pieds dehors pour porter les exemplaires jusqu'à vos kiosques, un silence de mort planait à la rédaction et tout le monde se resservait à boire. Pourtant, il va bien falloir se déplacer à Avoriaz ; est-on bien sûr que les trains sont correctement chauffés, au moins ?
Enfin, il y a plus malheureux que nous. Par exemple, quand je vois toutes ces contractuelles passer rue Mansart, tels des papillons aux ailes collées par les frimas, et me regarder par la porte vitrée de la salle de rédaction, parfois je craque, qu'est-ce que vous voulez. J'en fais rentrer une et lui tiens la main jusqu'à ce que de pâles couleurs reviennent sur ses petites joues potelées. Plus tard elle me quitte en balbutiant et moi, ému, je me dis qu'elle reviendra peut-être à la prochaine saison. Souvent, la frêle hirondelle me laisse un mot de remerciement qu'elle glisse généralement sous l'un de mes essuie-glaces. Les plus effrontées s'offrent même parfois les deux essuie-glaces. Et je conserve ce gage précieux de reconnaissance en pensant très fort aux prochaines élections qui reviendront avec le printemps. Ce que la vie est belle, tout de même...
Pour m'avancer dans mon travail, j'avais déjà préparé ce petit texte d'introduction. Ça fait toujours joli et puis il faudrait vraiment une malchance invraisemblable pour qu'il ne fasse pas froid un 1er janvier. Parce qu'il faut dire qu'un journaliste digne de ce nom est toujours en retard et que mon édito, je le fais invariablement sur un coin de table, en caressant distraitement les genoux de ma petite secrétaire (toujours pour m'avancer dans mon travail). Parfois, elle-même n'a pas le temps non plus et il me faut alors compter sur une lectrice de passage (c'est qu'elles s'enhardissent de plus en plus, jusqu'où cela va-t-il finir ?). Si vous voulez, nous pratiquons un métier spécifique où tout le monde est en retard. Prenez ce numéro (allez-y, j'en ai plein



THE MIRROR.

■ Du beau monde sur le plateau de **High Spirits** le nouveau Neil Jordan (**La Compagnie des Loups**). Outre les acteurs Peter O'Toole, Steve Guttenberg, Daryl Hannah et Beverly d'Angelo, les effets spéciaux ont été confiés à Derek Meddings et les maquillages spéciaux à Christopher Tucker. C'est tout bon.

■ Déjà tout petit William Malone voulait tourner **Alien**. Pas de chance, Ridley Scott est le premier à mettre en scène le projet. Qu'à cela ne tienne, Malone réalisera **Creature** qui est un repompage sans vergogne mais pas antipathique. **Aliens** se précise, mais c'est James Cameron qui hérite de l'ensemble ; Malone furax jure qu'on ne l'y reprendra plus et met en projet **The Mirror** dont l'affiche est conçue par H.R. Giger (qui a imaginé les créatures de **Alien** et **Poltergeist 2**) et dont les effets spéciaux seront l'œuvre de l'équipe qui a fait ceux de **Aliens**, **Terminator** et **Nightmare on Elm Street**. Bon, que tout soit clair, si il y a un jour un **Alien 3**, proposez-le à William Malone, qu'il guérisse de son obsession ; mais ne lui dites pas que l'idée vient de nous, ça nous gênerait.

d'autres), eh bien on a frisé la catastrophe. L'attachée de presse, très détachée, nous dit qu'elle n'a pas encore de photos sur son film, le comité de sélection du Festival d'Avoriaz n'a pas vu tous les films et ne peut dire ceux qui passeront vraiment. Une seule chose est sûre, nous rassurent-ils, hilares : cette année ça se passera à Avoriaz ! Si les lecteurs veulent bien prendre des notes...
A l'atelier de composition, il n'y a pas que nous ; ils travaillent souvent sur des canards autrement plus sérieux que les nôtres. La dernière fois, c'était une jeune femme qui se demandait si elle allait mettre Pasqua ou Pandraud en couverture (ou peut-être mettrai-je les deux, se disait-elle... Oh non, ce serait trop de bonheur à la fois). Ce fut donc Pasqua tout seul (si, si, c'est vrai). Alors nous, qu'est-ce que vous voulez, on cache honteusement nos pages de maquettes pleines de petits monstres dégoulinants et on se met dans un coin pour ne déranger personne.
A la photogravure, c'est pareil, on arrive toujours en retard. Pour être à l'heure, il aurait fallu venir la veille. La veille de quel jour ? Peu importe, l'essentiel c'est que ce soit la veille. Et avancer d'un jour ne servirait à rien parce que la veille ne ferait que reculer d'autant. Alors ils mettent les illustrations en mémoire sur scanner, en attendant que l'on finisse les maquettes. Gagner du temps sur le temps, voilà notre lot quotidien.
Tout ça pour vous dire qu'il y aura sans doute de légères modifications par rapport à la sélection d'Avoriaz que nous vous présentons dans ce numéro. Nous avons parié qu'elles seraient minimes et Madame Soleil cautionne la démarche. Tout va bien.
Et puis avec ce numéro, nous modifions ostensiblement notre tirage, engageant ainsi un lent processus d'ascension contrôlée qui devrait logiquement nous amener aux alentours des 100 000 exemplaires dans le courant de cette année. Un pari un peu dingue pour une revue aussi spécialisée que la nôtre, mais nous avons l'habitude.
J'allais oublier de vous souhaiter une bonne année, avouez que c'eût été stupide de commettre une telle faute de goût, juste au moment de boucler.

Jean-Pierre PUTTERS

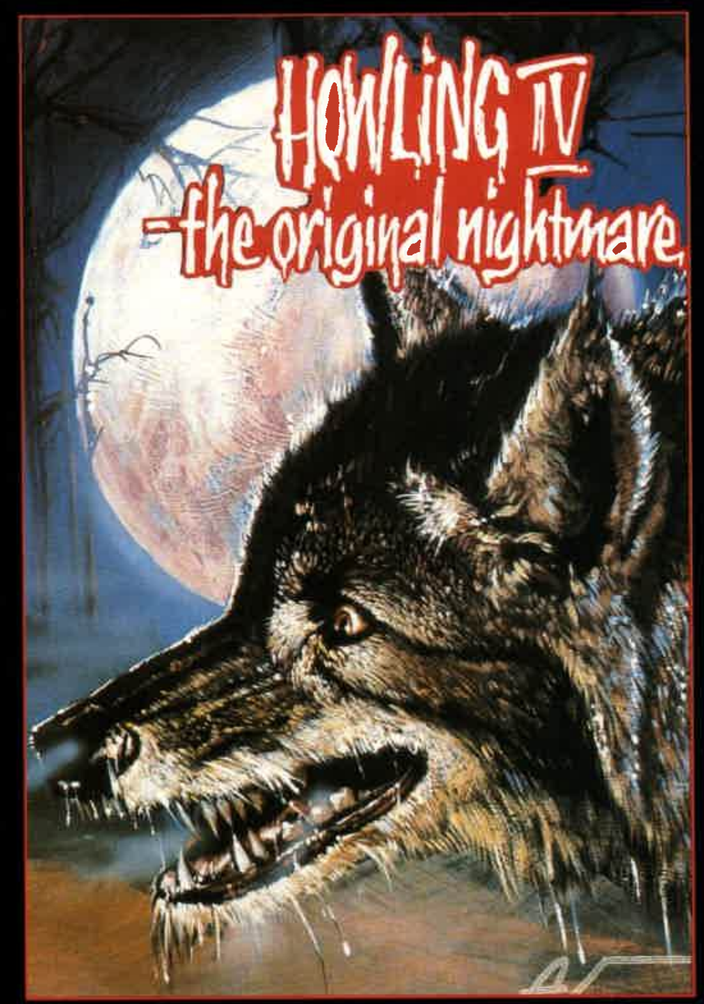
■ Linda Blair est *Grotesque*. Je vois d'ici le fan-club de notre cher bébé joufflu qui trépigne. Non, c'était pour rire ; **Grotesque** est le titre de son prochain film, mis en scène par Joe Tornatore sur un scénario de Mike Angel avec L. Blair (également productrice associée), Tab Hunter et Guy Stockwell. Ça a le look du thriller à prétention psychotique mais il ne faut jurer de rien. Auparavant la belle Linda avait tourné **SFX Retaliator** en Indonésie sous la direction de John Gale avec la complicité de Chris Mitchum et Gordon Mitchell.

■ *Chimères* démarre par un N° 1, ce qui n'est pas idiot, et propose des nouvelles, de la BD, des livres, du cinéma, de la SF, bref, pas mal de choses. Notons un chouette dossier sur Graham Masterton informatif et bien construit. Pour les plaisantins (lisent-ils seulement *Mad Movies* ?), il restera les BD et l'Horreur-Scope. 20 F (48 pages) à Josiane Kiefer, 10, avenue Saint-Rémy, Esc. A4, 93200 St-Denis.



■ **Monsters Make-up** vient bravement au secours des maquilleurs débutants. Les textes sont à la portée du premier venu et néanmoins les principes de base sont révélés avec tous les détails nécessaires. Pour le matos, on trouvera les adresses plus que précieuses des quelques boutiques spécialisées. Le N° 1 : 10 F (port inclus) à Olivier Molon, 17, rue Ma Campagne, 59200 Tourcoing.

■ **Flashback** sort son numéro 2 : avec un dossier Murnau (**Nosferatu**), un portrait de Mary Shelley (celle qui écrivit **Frankenstein**, de préférence) et un dossier « Superman », tout de même un peu repompé sur l'article de notre excellent Marcel Burel dans notre non moins excellent N° 49. Des fois on y décèle de petites fausses notes : attention, les gars : c'est **Superman and the Molemen** et non pas **Superman and the Holenen** ; surtout avec des lettres d'1 cm de hauteur, ça fait un peu désordre ! (encore, faut pas trop se plaindre, il y en a d'autres qui repiquent nos illustrations et les fiches techniques qu'ils ne prennent pas même la peine de recopier. Du grand art !). 36 pages pour 20 F à Fabrice Fernandez, 98, quai Louis Blanc, 03600 Montluçon.



■ Allied Ent. a deux projets intéressants : **Howling 4** qui sera mis en pièces par ce vieux loup de John Hough. Plus inattendu, une nouvelle version de **Docteur Jekyll et Mister Hyde** avec Anthony Perkins dans les rôles-titre. Le producteur Harry Alan Towers a confié la réalisation à Gerard Kikoïne qui parvient petit à petit à se sortir du X. En plus c'est un des Bee Gees (Maurice Gibb) qui devrait signer la musique. Encore un de ces projets fous comme on aime à vous en annoncer dans *Mad Movies*. Non, non... ne nous remerciez pas, et passez plutôt à la notule suivante.

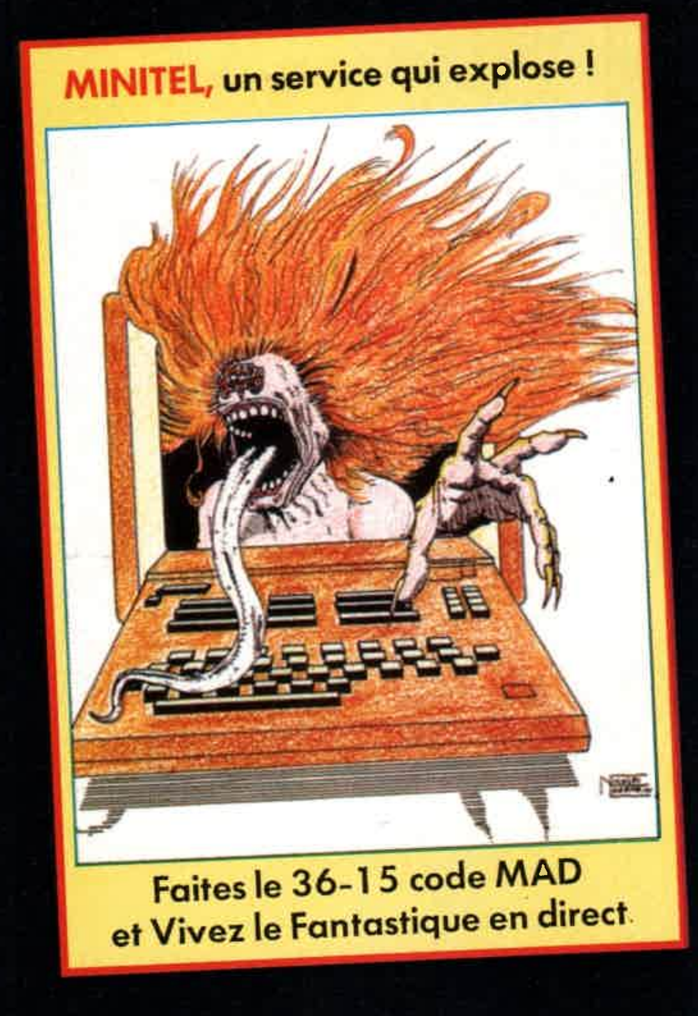


■ Annoncé voici trois ans, **Zombie 3** était tombé à l'eau. Le revoilà avec toujours Lucio Fulci à la mise en scène. Tout commence en Asie où des matières toxiques s'échappent. Contamination immédiate. Les oiseaux d'abord, puis les hommes transformés en zombis cannibales. Quelques survivants luttent contre le fléau... Le grand retour de Fulci après une demi douzaine de navets.

▼

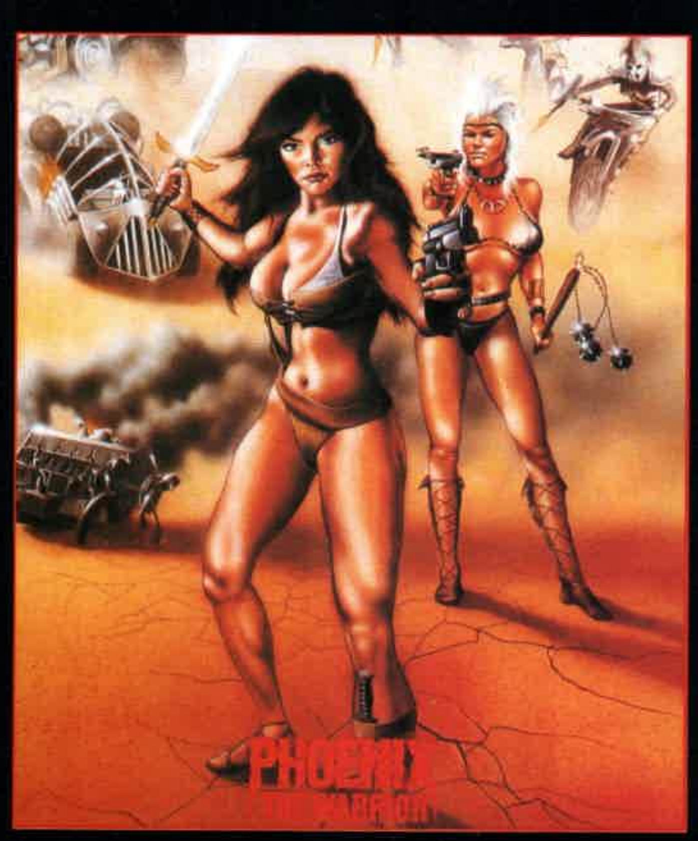


■ Encore une nouvelle boîte intéressante : Fox/Lorber Inc. qui propose au moins trois films fantastiques qui, curieusement, utilisent les ordinateurs et les média comme base. **Mindkiller** de Michael Krueger nous propose un petit génie de l'informatique qui donne vie à des créatures issues de son cerveau. **Lone Wolf** de John Callas tente de mêler la technologie moderne aux légendes anciennes, celle du loup-garou notamment. **Nightvision** de Michael Krueger nous présente le poste de télévision comme un instrument d'agression. Faut voir...



■ Dans **Phœnix the Warrior** on en est au moins à la Cinquième Guerre Mondiale. Après la Guerre des Chromosomes, tous les hommes ont disparu de la surface du globe. Ne reste plus que des bandes d'amazones. **Phœnix** est pour la réinsertion du mâle et s'oppose à « Bitch » (littéralement « Pute »), résolument féministe quant à elle. Avec Persis Khambatta (la belle extra-terrestre chauve du premier **Star Trek)** et Robert Hayes aux manettes. Plus ringard que **America 3 000** ?

■ Une information qui va faire... mouche ! Celle du mariage de Jeff Goldblum avec Gena Davis, le 1er novembre à Las Vegas. On leur fait la bizzzzzzze...



■ Carrie Fisher, lassée d'attendre le prochain épisode de **Star Wars**, renoue avec la science-fiction avec une super-production australienne **The Time Guardian**. Une cité du 24e siècle est attaquée par des monstres féroces qui répondent (les insolents !) au nom de Jen Didi. Un guerrier et une spécialiste du 20e siècle sont transférés de nos jours en Australie afin d'envisager un transfert dans le temps de la ville entière en plein désert australien. Mais le Jen Didi a suivi et sème la panique dans l'outback australien. Avec l'aide d'une géologue du cru, le guerrier va s'attaquer à la bête. Il est à craindre qu'on ne saura jamais s'il y a une Lady... Didi.

■ Nos voisins britanniques sont décidément des gens plutôt secoués. Trois acteurs ont décidé de détourner un classique de la série Y américaine (pourquoi toujous Z ?) **Astro Zombies**, et ont appelé le tout **Double take meets the Astro Zombies**. D'accord, le procédé n'est pas nouveau (même Woody Allen s'y est essayé), mais l'originalité ici est que le détournement a lieu chaque fois en direct pendant la projection. Ça a eu lieu au célèbre cinéma londonien Scala pendant deux semaines à partir du 28 novembre. Sorry, too late...

■ Holmes, sweet Holmes. Le nouveau Sherlock est Michael Caine qui retrouvera Ben Kingsley **(Gandhi)**, dans la peau du Dr. Watson, dans la comédie **The Imposter of Baker Street** (qui devrait finalement s'appeler **Sherlock and Me**). On devrait y retrouver le ton du célèbre **Vie privée de S. Holmes.** D'autre part, la série télé de Granada : **The Return of Sherlock Holmes** continue allègrement avec Jeremy Brett dans le rôle du génial détective. Le dernier épisode en date s'intitule **The Devil's Foot** et a été mis en scène par Ken Hannam.

■ La crise est partout. Malgré les résultats désastreux de la plupart des boîtes de production (et pas les plus petites, voyez Cannon et De Laurentiis), il s'en crée heureusement de nouvelles régulièrement. Signature Communication est la dernière en date et annonce vaillamment : **Tremors** un thriller fantastique qui sera réalisé par Mark Romanek, **The Voice of the Night** un film de suspense mis en scène par Clifford et Ellen Green d'après un ouvrage de Dean R. Koontz **(Generation Proteus)** et **Full Moon**, un film d'horreur d'après la nouvelle de Mark E. Rogers. On croise les doigts pour eux.

■ John Saxon, comme beaucoup d'acteurs, est pris du virus de la réalisation. Il va tourner prochainement **Death House**, un film fantastique qui aura pour cadre une prison. La vedette sera Anthony Franciosa soutenu par Dennis Cole et J. Saxon lui-même.

■ Parution récente d'une plaquette « Bela Lugosi » regroupant les photos les plus parlantes de la carrière de l'acteur. On notera le ton sépia des documents publiés qui confère un look très « archives » à l'ouvrage. 35 F (32 pages) à Gérard Noël, 90, rue Gandhi, 46000 Cahors.

■ Les séquelles chinoises existent aussi. Exemple : **New Mr. Vampire** de B. Chan, suite du délirant et très colorié **Mr. Vampire**. En voulant enterrer son frère mort dans son village natal, un bandit convoque un prêtre, lequel, après quelques incantations, fait du cadavre un zombie vampire. Le détruire sera pas facile...



■ L'esprit de Abbott et Costello n'est pas tout à fait mort avec la sortie de **Ghost Fever**, le film de Lee Madden (sous le pseudo de Alan Smithee). Un tandem de flics est chargé d'expulser de leur antique demeure deux vieilles femmes ; mais c'est compter sans Beauregard, l'esprit frappeur et farceur qui hante les lieux, sans oublier les deux arrière petites-filles blondes du fantôme. Disponible chez nous sous peu en vidéo.

■ The sequelle strikes again : **Slumber Party Massacre 2** d'abord annoncé sous le titre de **Don't let go.** Le numéro 1 date de 1982 et avait la particularité d'avoir été écrit et réalisé par deux femmes et se voulait une satire du genre. Celui-ci perpétue la tradition car c'est Deborah Brock qui met en scène mais semble se prendre plus au sérieux. Le lien avec l'original se trouve dans le personnage d'une jeune fille dont la sœur avait été traumatisée dans le premier. Elle est poursuivie dans ses rêves, puis dans la réalité par un guitariste de rock psycho-killer...

■ **Open House** est le titre définitif de **Multiple Listings**, film de Jag Mundrha avec Joseph Bottoms, Adrienne Barbeau et Rudy Ramos. Un psychiatre à mi-chemin entre Macha Bérenger et « S.O.S. Amitié » fait une émission de soutien moral dans une radio de L.A. Il reçoit des coups de fil d'un tueur fou qui s'attaque aux femmes et qui finira par enlever sa petite amie (A. Barbeau que l'on découvre Topless pour la première fois !). Un autre film de psycho killer, mais plutôt réussi pour une fois.

■ Le prochain film de Jesus Franco **Faceless** sera produit par René Château d'après un scénario de Fred Castle (= Chateau ?) et le générique est rempli des gens qui n'auraient jamais du se rencontrer (et c'est là que l'idée est géniale !) : Helmut Berger, Caroline Munro, Chris Mitchum, Stephane Audran, Anton Diffring et Florence Guérin. Nos agents ont pris la planque en face du **Hollywood Boulevard** et attendent l'avis de Château.

■ Gros succès pour le passage de **Vendredi 13** à la télévision espagnole. Il a cependant fallu que la speakerine explique que ce jour est synonyme de « mauvais sort » partout... sauf dans la péninsule ibérique où c'est le « Mardi 13 ». Olé ! une fois...

■ Tous les ans, pour la nuit d'Halloween, C.B.S. Canada présente une soirée fantastique. Cette année : **Hauntings 3** un téléfilm de Stefan Scaini dans lequel un couple s'installe dans une ferme où surviennent rapidement d'étranges événements. Les lumières s'allument et s'éteignent toutes seules, il y a des bruits de pas dans le grenier, des voix étranges qui viennent d'on ne sait ou... enfin bref, le train-train habituel. Les locataires ont bientôt des visions et sont confrontés à une bande de fantômes qui ont vécu auparavant dans la maison.

■ Après **I Married a Monster from Outer Space**, classique de la S.F. des célèbres années 50, Richard Benjamin (**Le Vampire de ces Dames**) fait très fort avec sa nouvelle réalisation **My Stepmother was an Alien/Ma Belle-Mère était une Extra-Terrestre** une comédie avec Shelley Long et Dan Agkroyd.

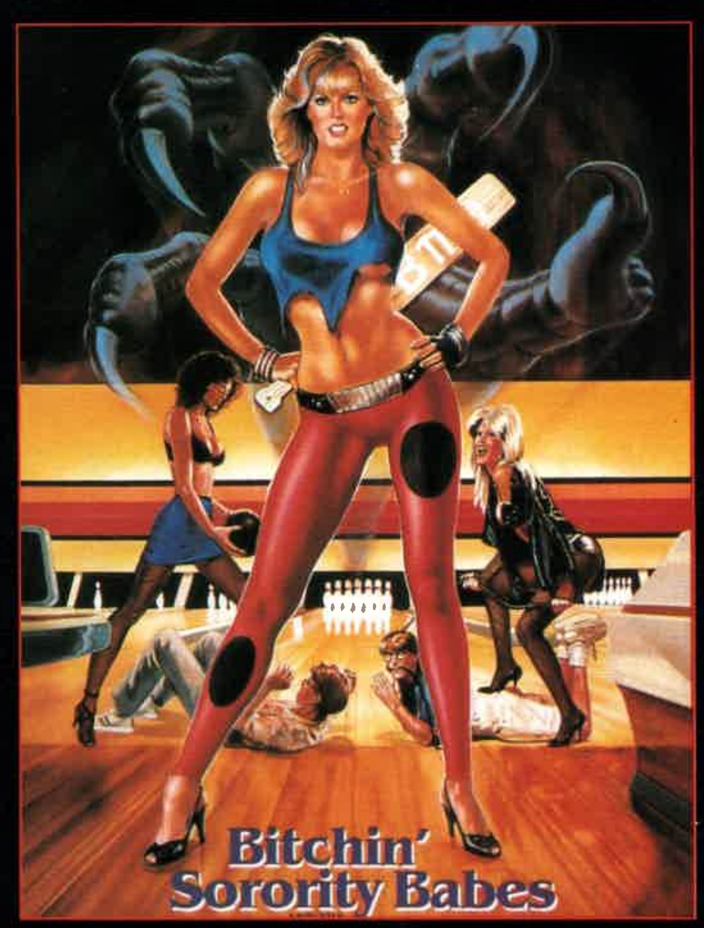
■ Tournage confirmé l'an prochain pour **Highlander 2 : Yellowknife** toujours avec Christophe Lambert et son kilt. On sait déjà que le film sortira en vidéo chez Vestron ; mais quand...

■ Annoncé il y a quelque temps comme un projet de George A. Romero pour Paramount, **War of the Worlds** devient un projet pour la télévision. Après un épisode pilote de 2 heures, il devrait y avoir une série en 24 épisodes écrite par Greg Strangis.

■ La télévision manque décidément d'imagination et se contente de plus en plus de reprendre des succès du cinéma pour en faire des séries ou alors d'anciennes séries qui connaissent une seconde jeunesse. David Hemmings doit réaliser prochainement le premier épisode de **In the Heat of the Night/Dans la Chaleur de la Nuit** : les enquêtes de l'inspecteur noir Tibbs (Call me... Mister Tibbs !). New World (avec une participation de Canal Plus) est en train de nous concocter les nouvelles aventures de **Zorro**. Mais surtout, connaissez-vous les **Munsters**, les petits amis ? Les abonnés de Canal Plus ont bien sûr reconnu la série télé qui fait les bonnes (demi) heures de la chaîne. M.C.A. T.V. vient d'annoncer leur retour dans une nouvelle série en couleurs nommée **The Munsters Today**. Cette famille peu ordinaire est maintenant composée de John Schuck, Lee Meriwether et Howard Morton dans le personnage du Grand-Père vampire.

■ Préparez les bougies, et un sacré paquet, car c'est le 50e anniversaire de Daffy Duck. Après ses débuts en 1937 dans **Porky's Duck Hunt**, il trouve son 127e rôle dans un court métrage, **Duxorcist**, réalisé par Greg Ford pour Warner Bros. Celui qui a dit que cette notule ne cassait pas trois pattes à un canard est prié de quitter la revue en refermant doucement les pages. Non mais...

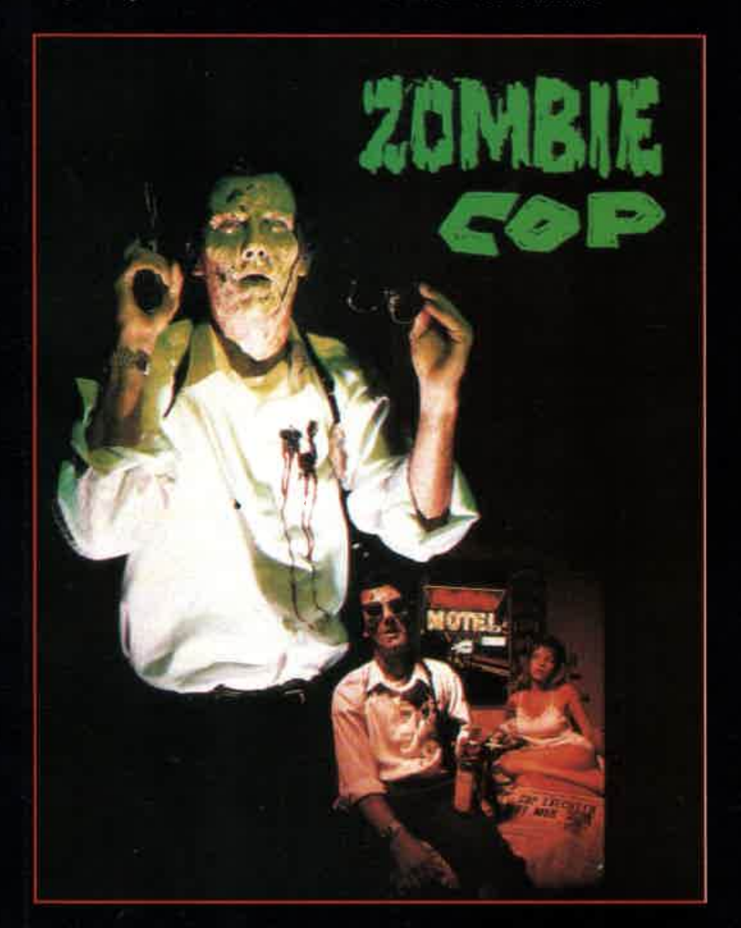
■ L'air de rien, **Deathstalker** en est à son troisième épisode. Co-produit par Concorde films et une compagnie mexicaine, le tournage vient de débuter à Mexico sous la houlette de Alfonso Corona, avec John Nelson Allen dans le rôle du gentil héros et Tom Christopher dans la peau du méchant qui fait rien qu'à embêter tout le monde.



■ Une nouvelle gâterie de chez Infinity, **Bitchin' Sorority Babes** du spécialiste Dave DeCoteau. En tête de distribution : Linnea Quigley, égérie de la nouvelle série Z yankee. Une idée géniale à la base ; un trophée de bowling contient un esprit malin prisonnier là depuis 30 ans. Faites vos vœux, mais le génie n'est pas le Bud Spencer de **Aladdin**. Il est mauvais... Prometteur dans la Zone Z. Et ce serait plein de chouettes nanas pas avares de leurs charmes.

■ Un des fils illégitimes de **Robocop** : **Zombie Cop** de « on nous dit pas qui ». Un gangster se venge d'un flic et le descend. Celui-ci revient de la morgue parfaitement zombifié et entreprend de faire justice. Malheureusement pour lui, il tombe littéralement en pièces ! Question : **Robocop** fera-t-il autant de bâtards que **Police Academy** ?

San HELVING





LA REVANCHE DES MORTES VIVANTES

« Vous faites des heures supplémentaires chez Playtex ? » plaisante (?) un type au moment où une femme s'avance vers lui, le soutien-gorge généreux et la poitrine offerte. C'est sans doute le moment le plus irrésistible de ce faux film fantastique. Un film français tourné pour trois fois rien, avec des comédiens récitant un dialogue niais. Tout débute par la mort de trois jeunes filles atteintes par les radiations d'engrais chimiques. Cela fait trois zombies à la gueule ravagée mais au corps encore consommable. Le maquillage, par ailleurs réussi, s'arrête au cou faute du budget. **La Revanche des Mortes Vivantes** s'intègre dans la grande catégorie des productions les plus ringardes de l'histoire. Réalisé par un vétéran du porno, il trahit l'expérience de son auteur : musique de prisunic, intérieurs bourgeois cotonneux propices aux partouzes mondaines, actrices nulles plus à l'aise dans le déshabillage gratuit... Et bien sûr, la fesse cohabite avec l'horreur. Les trois zombies connaissent quelques plaisirs érotiques ! Quand il s'agit de gore, **La Revanche des Mortes Vivantes** n'hésite nullement à recourir aux effets les plus crades, les plus connus : boyaux extirpés, yeux crevés... Deux séquences sont même particulièrement affreuses. L'une montre une jeune femme sous la douche atteinte par un acide qui lui ronge le fœtus dont elle était enceinte, l'autre le trio de spectres femelles introduisant une épée dans le sexe d'une rivale. Complaisant mais pas si terrible puisque très sommairement filmé. Mais enfin, l'intention y était. Entre deux séquences chaudes, les flics mènent une enquête consternante. Les quelques milliers de francs investis dans l'entreprise permettent encore une cascade automobile, du genre de celles qui animent les foires de province. On nous apprend finalement que les mortes vivantes se destinaient, avec une complice, à raffler à un PDG une mallette bourrée de dollars. Extrêmement drôle, cette série Z est un bijou qu'il ne faut pas manquer de même qu'un **Il était une Fois le Diable**, qu'un **Lac des Morts Vivants**.

Marc TOULLEC.



France 1986. Réal. : Peter B. Harsone (Pierre B. Reinhard). Scén. : John King (pseudo). Mus. : Christopher Ried. SPFX. : Benoit Lestang. Prod. : Jean-Claude Roy pour Tallagra Productions. Int. : Kathryn Charly, Anthéa Wyler, Veronik Catanzaro, Sylvie Novak, Gabor Rassov... Durée : 1 h 2/. Dist. : Carrère (vidéo). Sortie en province en août 86, à Paris octobre 87.

ROCK ALIENS



Bienvenue dans la braderie du n'importe-quoi, dans le supermarché du pas-beau-du-tout, dans le temple de la ringardise. A la vision de **Rock Aliens**, on a l'impression qu'on pourrait verser tout le film dans un shaker et secouer jusqu'à épuisement sans que le produit final en soit changé. Cette histoire d'un groupe d'extra-terrestres, rockeurs professionnels, présidé par Absid venant concurrencer un groupe bien terrien à la tête duquel se trouve Frankie aurait pu donner un film brassant intelligemment la science fiction, le rock et la comédie. Première erreur, Pia Zadora dans un rôle à la « entre les deux, mon cœur balance » : et que j'te bicote Frankie, et que j'te le laisse tomber pour Absid, et que j'te retourne ma veste à la fin... Résultat, au beau milieu d'un film qui, avouons-le, délire bien, apparaissent des scènes larmoyantes et ridicules (la complainte de Frankie peut largement figurer dans une anthologie du « premier degré » crétin). Deuxième erreur, il est préférable qu'une comédie musicale soit soutenue par des chorégraphies, mêmes peu originales. **Rock Aliens** innove. Il y a de la musique, il y a de la danse mais il n'y a pas de chorégraphies. Les figurants ne semblent pas être danseurs et il faut beaucoup de chance pour apercevoir deux mouvements synchronisés. Triste. Troisième erreur, neuf gags sur dix sont d'une débilité absolue. Comment voulez-vous que **Rock Aliens** soit réussi alors que les ingrédients premiers (Pia Zadora, le rock, l'humour) fournissent les pires moments de ces 90 minutes ? Heureusement, le film de James Fargo contient quelques passages savoureux. Comme cette bouche d'incendie qui, dans un geste vengeur, urine sur un misérable chien. Comme l'utilisation pour le moins étrange des pailles faites par les extra-terrestres. Comme ce duel homérique où un policier repousse l'attaque de Michael Berryman armé d'un ouvre-boîte électrique en brandissant... une boîte de conserves ! 30 secondes géniales perdues dans un film complètement nul. 30 secondes de trop qui attisent les regrets sur ce qu'aurait pu être **Rock Aliens**.

Vincent GUIGNEBERT.

Voyage of the Rock Aliens/When the Rain Begins to Fall. *USA. 1984. Prod. : Micheline H. Keller, Brian Russel. Réal. : James Fargo. Scén. : S. James Guidotti, Edward Gold et Charles Hairston. Images : Gilbert Taylor. Musique : Jacques White. SPFX : Image Engineering. Int. : Pia Zadora, Tom Nolan, Graig Sheffer, Alison La Placa, Michael Berryman, Ruth Gordon, Jimmy et les Mustangs... Durée : 1 h 30. Dist. : Triomphe. Sorti à Paris le 16 décembre 1987.*

CARAVAGGIO

Par l'auteur de **Jubilee**, l'un des rares films sur le mouvement punk. Derek Jarman occupe une place particulière dans le cinéma anglais. Allant à l'encontre des courants, des modes, il se laisse aller à la création d'un univers résolument personnel, intemporel. Personnel mais pas hermétique. **Caravaggio** est la biographie quelque peu chamboulée de Michelangelo Merisi, peintre italien de la Renaissance. Seulement la Renaissance vue par Derek Jarman ne correspond pas vraiment aux canons historiques. Ce monde emprunte à toutes les époques des éléments spécifiques. C'est d'abord le moteur d'une mobylette passant dans la rue qui marque l'anachronisme. Puis ce sont les costumes sortis d'un western italien, le café extrait d'un film de Marcel Pagnol... Les scènes décalées par rapport à la date (vers 1550) vont en s'accélérant plus le film avance vers son final. Dans le genre franchement parodique, Jean Yanne (**Deux Heures moins le Quart avant Jésus-Christ**) et Mel Brooks (**La Folle Histoire du Monde**) s'étaient amusés à ce petit jeu des erreurs. Mais dans **Caravaggio**, tout est miraculeusement intégré à l'univers mis en place. L'électricité, une machine à écrire, un camion, des manteaux de cuir style gestapo... Le temps ne compte plus. Visuellement, **Caravaggio** est une œuvre de toute beauté. Les couleurs sont éclatantes sans être agressives. On pourrait craindre que Derek Jarman cède aux tableaux statiques et irritants. Il évite le piège. Si **Caravaggio** surprend souvent, c'est aussi par son anti-cléricalisme virulent. Le pape est corrompue, son neveu met enceinte une jeune femme, les évêques participent à des festivités libertines... Et l'homosexualité est parfaitement rentrée dans les mœurs. Tous les éclésiastiques sont gays jusqu'à l'os et, de surcroît, aiment les petits garçons. C'est par ailleurs la norme qui semble être une marque de marginalité dans le monde corrigé par le cinéaste. Le seul hétéro est ridiculisé ; Jarman le montre gros, adipeux, portant de fausses moustaches, lâche et libidineux. Portrait peu ragoûtant. A retenir aussi l'interprétation fiévreuse de Nigel Terry, Arthur dans **Excalibur**.

Marc TOULLEC



Caravaggio. *Grande-Bretagne 1987. Réal. : Derek Jarman. Scén. : Derek Jarman d'après une idée originale de Nicholas Ward-Jackson. Dir. Phot. : Gabriel Boristain. Mus. : Simon Fisher. Int. : Nigel Terry, Sean Bean, Tilda Swinton, Garry Cooper, Michael Cough, Nigel Davenport... Dur. : 1 h 33. Dist. : Films Sans Frontières. Sortie le 16 décembre 1987.*

L'AVENTURE INTERIEURE



On savait Joe Dante fou au point d'insérer dans **Gremlins**, spectacle familial par excellence, des transformations littéralement répugnantes ou encore d'affonter inconsciemment le box office avec **Explorers,** son « vilain petit canard » et son meilleur film. Mais jusque là, l'œuvre de Dante était toute linéaire. Stupéfaction, **L'Aventure Intérieure** est un feu d'artifices de coups de théâtre comme on en avait plus vu depuis **Retour Vers le Futur**. A l'instar du film de Robert Zemeckis dont les extravagances scénaristes n'empêchaient nullement une fin logique, **L'Aventure Intérieure** développe l'action uniquement pour le plaisir immédiat du spectateur. Résultat, le scénario arrive à un stade de saturation irréversible. Si bien que la fin en queue de poisson est moins une prévision d'un **L'Aventure Intérieure** que le constat de l'incapacité de Dante à clôturer logiquement son film sans avoir recours à deux bobines supplémentaires. Pendant deux heures, **Innerspace** avance au coup par coup en exploitant toutes (mais alors vraiment toutes) les possibilités du scénario. De la métamorphose faciale de Martin Short en cow-boy à Dennis Quaid découvrant son bébé dans le ventre même de sa fiancée, d'une scène hilarante à une scène belle à chialer, il y a ce désir quasi-maladif de colmater toutes les plages de calme (nécessaires pour reprendre son souffle), tout ce qui, au pire, aurait donné un léger temps mort. Entre un temps mort utile et une scène géniale mais inutile (certains diront qu'une scène géniale se suffit à elle-même), Joe Dante a fait son choix et ce n'est certainement pas le meilleur. On s'attendait à une mécanique bien huilée comme l'affectionne Steven Spielberg pour finalement découvrir un film tellement dense qu'il en devient indigeste.

Heureusement, **L'Aventure Intérieure** est beaucoup plus qu'un film. Joe Dante a bel et bien sabordé son travail dans le seul but de plaire à son audience. Que le but soit atteint ou pas (vous en jugerez), **L'Aventure Intérieure** restera de toute façon comme la plus belle déclaration d'amour d'un réalisateur à son public par l'intermédiaire du cinéma jamais osée.

Vincent GUIGNEBERT.

Innerspace *USA 1987. Réal. : Joe Dante. Scén. : Jeffrey Boam et Chip Proser. Dir. Photo : Andrew Laszlo. Mus. : Jerry Goldsmith. SPFX : Dennis Muren. Maquillages : Rob Bottin. Int. : Dennis Quaid, Martin Short, Meg Ryan, Kevin McCarthy, Dick Miller, Vernon Wells, Fiona Lewis... Durée : 1 h 52. Dist. : Warner. Sortie Paris le 16 décembre 1987.*

MIDNIGHT HORROR

Plus prolifique que Lamberto Bava n'existe plus dans le fantastique italien. Il accumule les titres. **La Maison de la Terreur, les Démons, Délirium, Until Death, Graveyard Disturbance, Tashmad, Tales of the Boogeyman** (série pour la TV)... Il travaille à vitesse supersonique sur des scénarios souvent anémiques. Celui de **Midnight** part d'une bonne idée pour se saborder rapidement. Un psychopathe mort dans un incendie revient à la charge et fait de nouvelles victimes, surtout dans l'entourage du flic chargé de l'enquête. Les auteurs ne craignent pas les invraisemblances. Leur unique souci a d'ailleurs été de varier les décors en ce qui concerne les meurtres. Boutique de lingerie féminine, opéra en ruines, grand hôtel hors-saison, muséum... De temps à autre, les cadrages font mouche. Que dire des assassinats banalement commis à l'arme blanche ? Le premier, au pic à glace, est assez réussi (sous la douche), mais les suivants dérivent vers le soft. Il est largement sous-entendu que le tueur, une fois ses victimes mortes, se livre à quelques privautés morbides. Le scénario, prudent, ne va guère plus loin. A part une blonde féline étouffée à force de petites culottes enfoncées dans la bouche, le rasoir a l'éclat triste. Question érotisme, les anoraks sont de rigueur ; la seule nana légèrement dévêtue pèse au moins quinze kilos de trop. Sinon, tous les trucs du thriller d'épouvante à l'italienne sont employés sans vergogne : caméra subjective suivant le regard du psychopathe, mains gantées de cuir noir, travellings latéraux venus de chez Dario Argento couverts par une musique soit tonitruante, soit « à suspense »... Terrain connu. Très médiocrement interprêté par des beautés douteuses (on a le plus grand mal à croire que le flic puisse en pinçer pour le laideron Valeria D'Obici), **Midnight Horror** se situe donc quelque part autour du zéro absolu. Mieux vaut revoir **La Baie Sanglante** ou **Six Femmes pour l'Assassin** pour mesurer à quel point le giallo était un genre flamboyant et cruel. Demeurent ici quelques ecchymoses et beaucoup de fadeur.

Marc TOULLEC



Morirai a Mezzanotte. *Italie 1985. Réal. : Lamberto Bava. Scén. : Dardano Saccheti et Lamberto Bava. Phot. : Gianlorenzo Battaglia. Mus. : Claudio Simonetti. Prod. : Dania Film/Reteitalia. Int. : Valeria D'Obici, Leonardo Treviglio, Paolo Malco, Lara Wendel... Dur. : 1 h 23. Dist. : Les Films Jacques Leitienne. Sorti le 16 décembre 1987.*

LA MAISON DE LA TERREUR

Sorti en vidéo il y a quatre ou cinq ans après avoir traîné ses guêtres en province, **La Maison de la Terreur** de John Old Jr. (traduction : **La Casa con le Scale nel Buio** de Lamberto Bava) a enfin pu trouver son véritable public au cinéma et, plus précisément, au Brady (on se calme dans le fond, on éteint sa cigarette et on essaie de ne plus puer des pieds). Le scénario pompe allègrement **Ténèbres,** surtout pour l'esthétisme : une grande maison bourgeoise aux murs blancs sur lesquels les gants noirs de l'assassin ressortent mieux. Comme tout film de Bava qui se respecte, on a droit à d'interminables scènes de dialogues où les acteurs, figés, déclament leur texte avec la conviction d'un pêcheur sans hameçon. A sauver du désastre un prégénérique particulièrement réussi où une balle de tennis gorgée de sang laisse son empreinte à chaque rebond, un meurtre dans une salle de bains où l'assassin étouffe la victime de service avec le rideau de la douche avant de lui trancher la gorge au cutter, et enfin, l'apparition inopinée de la voisine du héros, planquée dans un placard. Allez savoir pourquoi...

Vincent GUIGNEBERT

La Casa con la Scala nel Buio. *Italie 1984. Réal. : Lamberto Bava. Scén. : Dardano Sacchetti, Elisa Briganti. Dir. Phot. : Gianiorenzi Battaglia. Mus. : Guido et Maurizio De Angelis. Prod. : National Cinematografica-Nuova Dania. Int. : Andrea Occhipinti, Lara Naszinski, Anny Papa, Fabiola Toledo, Valeria Cavalli, Michele Scava... Dur. : 1 h 30. Dist. : Les Films Jacques Leitienne. Sortie le 26 décembre 1987.*

BOX-OFFICE

Pas de panique ! Tout va mal pour l'exploitation cinématographique, les navets franchouillards, les baudruches gonflées à l'hélium, mais il est encore permis d'espérer des jours meilleurs. **Evil Dead II** quitte victorieux l'affiche avec 113 000 envoûtés sur la capitale. Comparativement, **Superman IV**, parti en trombe, stationne définitivement à 210 000 collants bleus et rouges en une bien triste fin de carrière. De toute façon, un score bien plus rentable que ceux endurés aux Etats-Unis. Cannon, toujours, rafle 50 000 Musclors en herbe pour la première semaine d'exploits des **Maîtres de l'Univers**. Vu les 41 salles investies, cela n'a rien de glorieux mais les vacances devraient expédier beaucoup de têtes blondes sous les pectoraux de Dolph. Toujours du côté de la science-fiction, parodique celle-là, **La Folle Histoire de l'Espace** s'arrête à 270 000 gugusses environ. Même dans une forme moyenne, Mel Brooks rapporte toujours. **Les Sorcières d'Eastwick** le surpassent avec 380 000 entrées. Stephen King défonce environ 90 000 pares-chocs en trois semaines avec son **Maximum Overdrive.** Très honorable et le film cartonne en Province. **Les Forces du Mal** ne sont guère passées à la vitesse supérieure et pataugent à 10 000 possédés. Malgré la présence de Peter Weller (starisé dans **Robocop**), le bon **Apology** confesse à peine 19 000 voleurs, violeurs et assassins potentiels. Moins efficace que le confessionnal de Notre Dame. Les portes de **House II** se ferment sur presque 40 000 imprudents. Moyen. Bide intégral par contre pour **Le Record** de la contre-performance : 1 020 téléphages classés art et essai. Pour son premier jour sur les écrans français, **Rock Aliens** racole 46 teen-agers en 4 salles. Une veste sidérale. **L'Aventure Intérieure** s'en tire pas trop mal avec 8 813 entrées en 37 écrans, 30 de plus de **Creepshow 2** (1 135) dont le circuit doit aller en s'élargissant, histoire de tirer parti des vacances de fin d'année. Aux States, les vainqueurs se titrent **The Running Man** (31 000 000 $), **Flowers in the Attic** (14 000 000 $), **The Princess Bride** (23 000 000 $)... **Teen Wolf 2, Prince of Darkness, Hidden** s'en tirent correctement mais sans éclat. En France, attendons le raz-de-marée que sera **Robocop** dès le 20 janvier prochain.



Tornade métallique, il nettoie tout sur son passage. Monsieur Propre de la justice, Robocop exécute mécaniquement sa besogne, jusqu'au jour où l'humanité reprend ses droits.

Robocop appartient à cette vision du futur cinématographique qui, de **Metropolis** à **Blade Runner**, ou de **Rollerball** au prochain **Running Man**, nous fait entrevoir ce que sera l'humanité au seuil du 21e siècle. Vision pessimiste, et c'est souvent en cela que le public y trouve son plaisir masochiste, jusqu'à ce qu'une instance suprême ramène enfin la justice, l'ordre social, et professe de nouvelles valeurs morales, s'érige en nouveau Messie.

Cela peut être Yul Brynner donnant sa livre de chair (sa main, celle qui tuait...) pour un nouvel Eden, dans **New York ne répond plus.** Charlton Heston, abattu dans **Le Survivant**, alors que pointe un nouvel espoir de vie, ou bien le même, dans **Soleil Vert**, mourant pour qu'éclate enfin une affreuse vérité, et on pourrait ainsi multiplier les exemples.

L'humanité, plus elle extrapole vers son futur, a de plus en plus mal à sa démocratie ; alors la production américaine lui cherche inlassablement quelques remèdes immédiats : **L'Age de Cristal, THX 1138, 1984, Apocalypse 2024, La Course à la Mort de l'An 2000, The Future World, Zardoz, Les Décimales du Futur, New York 1997** et bien d'autres. Le maintien de l'ordre devra toujours se faire dans l'ordre et c'est là où les ennuis commencent pour tout le monde.

Paul Verhoeven nous montre ici à quelle sauce le citoyen sera dévoré par sa police et les alternatives ne nous apparaissent pas très réjouissantes. Entre ce monstre pittoresque tout droit sorti des jouets japonais et ce cyborg programmé pour faire respecter la justice sans qu'intervienne la moindre parcelle de sentiment humain (il nous faut un policier qui ne mange pas, qui ne dorme pas, qui travaille 24 heures sur 24 !), l'auteur s'engouffre dans une troisième



alternative : celle de l'individualisme qui revient au galop. Du film de Verhoeven se dégage en fait un formidable espoir de liberté. Tout comme le héros de **Rollerball**, victorieux à l'issue des combats parce qu'il s'affirme en tant qu'individu, Murphy en proférant son nom retrouve le cri de l'homme face à la machine dirigeante qui pensait pouvoir le broyer, et nous tous avec lui. Tant de fureur et de violence n'ont fait que marquer un certain retour à l'humanisme et c'est encore l'homme dans son individualité qui sort vainqueur. Mais pour que renaisse un ordre nouveau, quel qu'il soit, il faut d'abord laisser s'accomplir l'apocalypse, détruire la cité pour qu'elle puisse renaître, balayer les citoyens indésirables pour que s'érige une société meilleure (!), mais aussi que Murphy soit effroyablement massacré et que cela marque le spectateur, pour qu'il réapparaisse en héros, en Robocop.

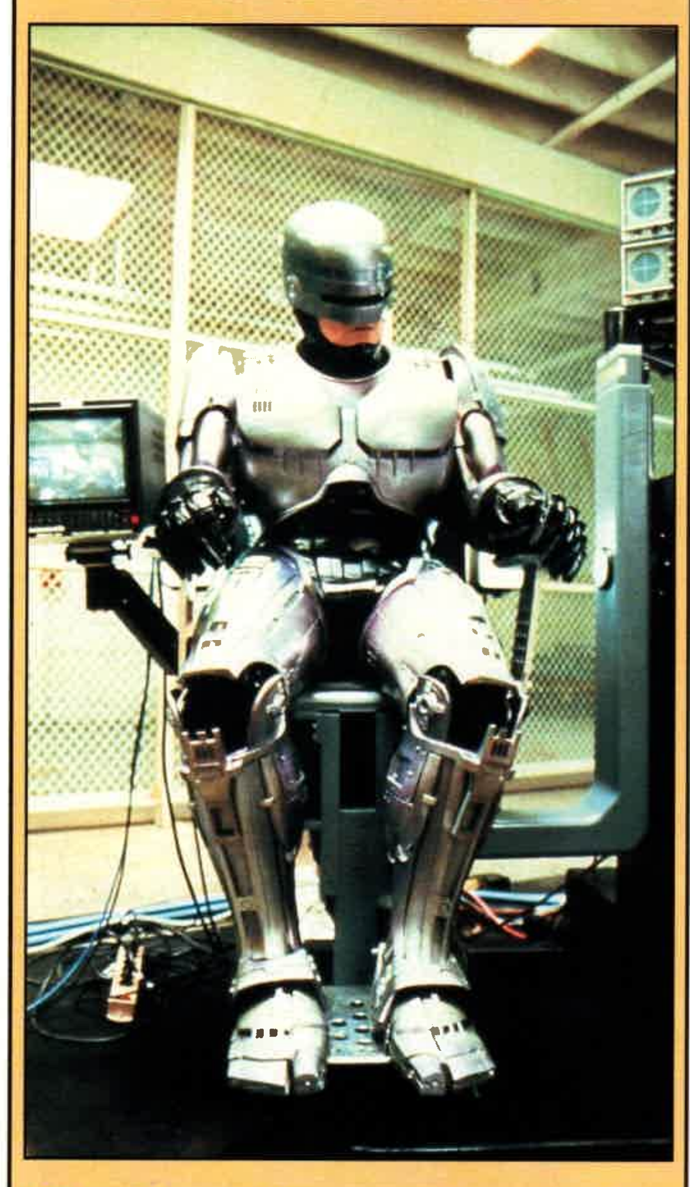
Au service d'une telle histoire, Verhoeven fait des merveilles et réinvente la mécanique désormais bien huilée des films d'action à l'américaine, **Terminator, Commando, Cobra** et autres. **Robocop** transporte avec lui tous les espoirs de justice du citoyen habituellement bafoué. Avec **Robocop**, c'est la grande revanche de l'homme noyé dans la grande métropole. Il tape sur les loubards, démonte les magouilles policières et se rit de la gente politique ; plus rien ne l'arrêtera. De cette disproportion entre la vie quotidienne habituelle et ce qui nous est montré à l'écran se dégage un formidable pouvoir humoristique qui s'exprime tout en ironie. Le voyou lançant sa coutumière botte secrète entre les jambes d'un inébranlable (...) Murphy métallique, le jeune cadre, déjà moins dynamique, victime de l'expérimentation maladroite de ED-209, ou encore le tir extraordinairement précis de Robocop entre les jambes de la femme agressée. Heureusement que les voyous ne s'attaquaient pas à un travesti, dites-donc !

Robocop c'est le western urbain, un délire qui prend parfois des consonnances de dessin animé et qui, grâce à cette sensibilité et à cet humour, ne perd jamais contact avec la réalité, donc nous atteint tous au plus profond. La violence ici n'est qu'une extrapolation de notre monde contemporain et c'est peut-être en cela que **Robocop** touche si bien au but.

Jean-Pierre PUTTERS

Effets spéciaux

LE ROBOT DE ROB...



Selon Rob Bottin, **Robocop** est « une bande dessinée ultra-violente dont le personnage principal devait avoir l'air d'un super-héros tout droit sorti des usines Marvel ». En effet, avec son casque barré d'une visière noire, opaque et mystérieuse, Murphy ressemble bien à un super-héros : à Cyclope plus exactement, l'émouvant aveugle des X-Men. Il a fallu pas moins de dix mois à Bottin pour concevoir un costume qui, je suis prêt à prendre le paris, ne tardera pas à être copié par une bonne demi-douzaine de sous-**Robocop** transalpins. Un costume parfaitement géométrique dont toutes les lignes convergent vers le bas, dont les les éléments s'emboîtent par angles droits. Paul Verhoeven a paraît-il demandé un nombre invraisemblable de modification. « Changer, changer, toujours changer ! », se souvient Rob Bottin ; « Je n'ai jamais fait autant de croquis de ma vie pour un même réalisateur ». La cohérence absolue de cette extraordinaire armure (vous ne sentez pas comme un parfum d'Oscar ?) échappe peut-être au premier coup d'œil : mais un examen attentif de la structure générale révèle que ce colossal harnachement obéit au mécanisme du corps humain, et qu'il dissimule des articulations aussi précises que celles d'un squelette. La poitrine et les bras sont reliés par des joints de support ; une bague pivotante unit les gants en mousse de latex aux avant-bras en acrylique noir ; l'intersection entre le dos et les fesses ainsi que le bassin et les mâchoires sont également en mousse de latex ; quant aux jambes et aux genoux, moulés en eurythène, ils fonctionnent grâce à des pivots et des gonds en aluminium. L'ensemble est supporté par un harnais interne, véritable labyrinthe de crochets et d'agrafes qui relient les différentes parties du corps.
Si cette leçon d'anatomie paraît quelque peu complexe et abstraite, ne vous inquiétez pas ; à l'écran, le résultat est d'une évidence et d'un réalisme absolus.

Loïc DAUDET

Entretien avec

PAUL VERHOEVEN

Le comportement de Paul Verhoeven sur un plateau constitue à lui seul un spectacle de haute volée. Alors que toute l'équipe mastique paisiblement son déjeuner, le voilà qui se met à brailler, à gesticuler comme un sémaphore hystérique et à se rouler dans la poussière pour écraser des millions de puces imaginaires. Epilepsie ? Non. Il vient simplement de montrer à un comédien comment mimer l'agonie... Quand vient le soir, ce n'est plus le même homme. Sanglé dans un superbe costume, Paul Verhoeven est l'image même de la distinction, de la patience et de l'amabilité.

M.M. : ***Robocop*** *est très différent de vos autres films ; c'est un pur thriller de science-fiction. Comment avez-vous été amené à le réaliser ?*
P.V. : Le projet était depuis longtemps dans l'air avant que j'en entende parler. Je venais de terminer **La Chair et le Sang** pour Orion quand Barbara Boyle, la vice-présidente de ce studio, m'a téléphoné. Elle m'a demandé de lire le scénario, et c'est de là que tout est parti. Je n'étais pas... enfin, je trouvais ça intéressant, mais je m'étais toujours tenu à l'écart de la science-fiction, du futur, de toutes ces choses-là. Je pensais que ce n'était pas fait pour moi, que c'était trop américain. D'ailleurs on m'a souvent posé cette question et je n'ai jamais été capable d'y répondre.
M.M. : C'est en effet une question redoutable.
P.V. : Oui... Enfin, qu'est-ce qui vous décide à choisir un projet plutôt qu'un autre? On ne sait pas ; quelque chose se présente, et à vous de voir si vous la saisissez. Mais si vous vous apprêtez à consacrer un an de votre vie à un film, c'est qu'une certaine urgence intérieure vous incite à le faire. Je ne sais pas si nous sommes vraiment conscients de ce que nous faisons dans la vie — on fonctionne à l'intuition, on va d'un point à un autre sans regarder autour de nous. Il y a peut-être là-haut quelqu'un qui se charge de le faire pour nous. Ceci dit, la vie est pour moi un mystère absolu. Un œil caché derrière les nuages surveille probablement mes actes et mes pensées, je ne refuse pas cette idée. Je ne sais pas, c'est tout. Cela doit venir de ma mentalité européenne — j'étais trop renfermé sur

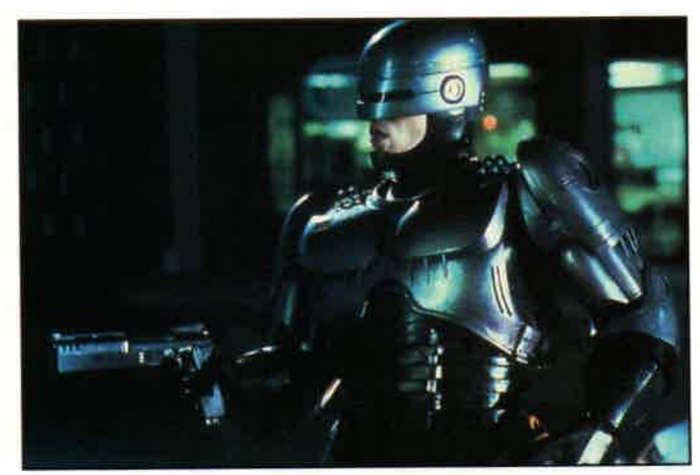


Tournage de la mort de Murphy

moi. Quand ma femme a lu le scénario de **Robocop**, elle m'a dit : « Tu devrais faire ce film, oublie tes goûts personnels et fonce, *bouge*. Lance-toi en territoire inconnu ; si l'histoire t'inspire un tant soit peu, si tu y devines la présence d'une âme, *fais-le* ». Elle a compris mieux que moi l'état dans lequel je me trouvais, car je n'avais noté dans le scénario que les éléments qui m'étaient étrangers — le point de départ lui-même, la crainte de travailler dans une autre langue, etc. Mais elle y a vu l'occasion de me faire connaître une situation inédite qui me permettrait de me lancer des défis et de m'ouvrir sur l'extérieur.

M.M. : Vous avez eu de très graves difficultés avec Orion pour **La Chair et le Sang.** *Vous l'aviez conçu pour être diffusé en Amérique, et c'est tout juste s'il a été distribué sous le prétexte qu'Orion ne savait pas comment le vendre.*

P.V. : Je pense que **La Chair et le Sang** a surtout souffert de son esprit « européen » ; d'ailleurs, il a mieux marché en Europe qu'aux Etats-Unis. C'est un film très pessimiste, très négatif... Il reflétait ma propre vision du monde. Il ne convient pas du tout au public américain : il n'y a pas de héros, et si vous considérez Martin (Rutger Hauer) comme tel, c'est un personnage violent, cruel, paillard, à des années-lumière du Tom Cruise de **Top Gun**. Il n'empêche qu'il est plus proche de la réalité, du moins de la réalité européenne. Et puis **La Chair et le Sang** reflète la situation en Europe, pas en Amérique... L'Europe est à peu de choses près en train de mourir, n'est-ce pas ? Je ne pense pas qu'il reste beaucoup d'espoir. C'est un continent qui ne retrouvera jamais son unité — il y a tant de dif-





Effets spéciaux

... CONTRE LA MARIONNETTE A PHIL



ED 209 et Paul Verhoeven

« J'ai voulu faire quelque chose d'inédit », explique modestement Phil Tippett (voir entretien dans *M.M.* 50). De ce point de vue, le moins que l'on puisse dire est qu'il a sacrément réussi son coup : imaginez le fruit des amours orgiaques entre un crabe, un tank, une grenouille et une tour. ED 209 c'est cela, une marionnette de cauchemar, et plus encore : une machine à tuer, l'ennemi mortel de Robocop. « Ses mouvements sont d'une simplicité enfantine », poursuit Tippett, « Ils vont de X à Y sans faire de détours ». Pour le film de Paul Verhoeven, Phil Tippett est revenu à la technique de stop-motion développée par Ray Harryhausen sous le nom de « Dynamation ». Pour les cinquante plans d'animation à réaliser, il a amélioré le procédé en utilisant la VistaVision, une pellicule plus large qui donne une meilleure luminosité, des couleurs plus franches et moins de grain à l'image quand le robot miniature est incrusté dans des scènes comportant des personnages réels. Le modèle de trente centimètres conçu par Phil Tippett est doublé pour certaines séquences par un monstrueux jumeau statique de deux mètres dix et deux cents kilos, fabriqué pour la somme de vingt-cinq mille dollars par Craig Davies. Il a fallu trois semaines de labeur ininterrompu dans l'atelier d'un designer industriel californien, Peter Monzani, pour mettre au point ce géant en fibres de verre qui fut réellement détruit pour les besoins du tournage. « C'est une des maquettes les plus remarquables que j'aie jamais vues », reconnaît Phil Tippett. Afin de gagner du temps et de tourner plusieurs scènes à la fois, on construisit deux miniatures articulées de ED 209 : « C'était le seul moyen pour nous de respecter les délais imposés par notre modeste budget », dit le sculpteur Randy Dutra (**Howard, Golden Child**). Ce travail à l'économie n'empêche pas **Robocop** de comporter ce que certains considèrent déjà comme les meilleurs effets d'animation jamais obtenus.

Loïc DAUDET

férences entre les Hollandais, les Anglais, les Français et les Allemands. Vous traversez l'Amérique, et tout le monde se ressemble, tout le monde parle la même langue. L'Europe coule : vous passez de la Belgique à l'Allemagne, et vous n'êtes plus sur la même planète. Dramatiquement parlant, les peuples décadents sont bien plus intéressants. Ceci mis à part, Orion s'est racheté en me proposant **Robocop**.

M.M. : C'est votre premier film américain. Comment avez-vous vécu la transition ?

P.V. : Il n'y a pas eu un tel changement. Je pensais qu'en Amérique tout serait plus facile, que chaque département saurait se prendre en charge. Vous savez, je voyais des films américains, et je me disais : « Eux aux moins, ils savent comment faire du cinéma ». C'était vrai, mais pas à cent pour cent comme je m'y attendais. J'ai négligé beaucoup de choses dont je me serais moi-même occupé en Europe, et cela a été une erreur. La seule certitude que vous pouvez avoir en ce bas monde est que vous ne devez compter que sur vous et sur personne d'autre. Je pensais que le travail avec les acteurs serait plus simple, par exemple. L'expérience a été très pénible, mais j'ai su en tirer profit. Si **Robocop** est un succès, je crois bien que je préfèrerai travailler ici plutôt que de retourner en Europe. Il y a tellement plus de... talents en Amérique, techniciens et acteurs confondus. En Europe, et plus particulièrement en Hollande, il est incroyablement difficile de rassembler le meilleurs de chaque discipline. Et puis ce sont toujours les mêmes têtes, les mêmes comédiens, les mêmes décorateurs... Ici, le renouvellement est constant.

M.M. : Alors, en quoi **Robocop** *est-il un film « américain » ?*

P.V. : En ce qu'il ne s'embarrasse pas de considérations philosophiques. La morale qu'il propose est positive, saine et inoffensive. Le héros est un flic, il veut que l'ordre règne et rien de plus. Il y a des bons, des méchants, et on sait tout de suite qui est qui. Pas de confusion possible.

M.M. : La différence de langage ne vous a-t-elle pas trop gêné ? Vous parlez très bien l'anglais, mais ce n'est pas votre langue maternelle.

P.V. : Non. Ça ne devient difficile que lorsque vous devez vous exprimer autrement que par des cris ou des gestes. Par chance, **Robocop** est un film d'action où les dialogues comptent très peu, mais sur un film plus « écrit », j'aurais sans doute eu beaucoup plus de difficultés. Je me suis contenté de suivre bien sagement le scénario, et quand je n'étais pas sûr de quelque chose, je demandais à l'auteur de venir sur le plateau et de réponre à mes question : « Pouvez-vous m'éclaircir sur ce point ? J'aimerais changer ceci ou cela... Je crois qu'un autre mot conviendrait mieux ici, mais je ne sais pas lequel... » Quoi qu'il en soit, j'aime les acteurs, et je tiens à travailler très étroitement avec eux, aussi bien pour des affaires de cascades que de jeu dramatique proprement dit. Prenez l'exemple d'aujourd'hui. Si vous demandez à des acteurs d'accomplir des prouesses physiques comme nager dans un bassin rempli d'eau glacée, vous ne pouvez pas dire depuis votre cabine de contrôle climatisée : « Oh, vous devriez jouer ça différemment ». Si vous ne leur montrez pas que vous êtes prêt à partager les moments difficiles avec eux, vous ne pourrez jamais obtenir ce que vous voulez. Si vous mettez votre propre énergie à contribution, c'est bien plus gratifiant...









M.M. : Qu'aimeriez-vous faire ensuite ?

P.V. : Comme je vous l'ai dit, j'adorerais continuer de travailler en Amérique. J'aimerais faire quelque chose de léger. Pas un film d'aventures, peut-être une comédie. Comme **La Garçonnière** (Billy Wilder, 1960), par exemple ; un film qui parle de relations entre les hommes et les femmes, de ce qu'on appelle « la vie de tous les jours ». Mais on ne sait jamais. Peut-être vais-je être séduit par une histoire pleine de violence, de sang et d'action... sur la Lune, sur Mars, avec des tonnes de transparences et d'effets spéciaux, qui sait ? Si, on voyant quelque chose, vous vous dites : « Ça, c'est formidable », vous oubliez toutes vos résolutions antérieures. C'est comme ça.

Entretien réalisé par Maitland McDONAGH
Traduction : Bernard ACHOUR

Robocop. *USA, 1986. Prod. : Jon Davidon/Orion. Réal. : Paul Verhoeven. Scen. : Edward Neumeier et Michael Miner. Dir. Phot. : Jost Vacano. Mus. : Basil Poledouris. Conception du Robocop et maquillages : Rob Bottin. Animation de ED-209 : Phil Tippett. SPFX visuels : Peter Kuran et Robert Balack. Int. : Peter Weller, Nancy Allen, Daniel O'Herlihy, Ronny Cox, Kurtwood Smith, Miguel Ferrer, Robert Doqui, Ray Wise, Lee De Broux... Dur. : 1 h 42. Dist. : 20th Century Fox. Sortie prévue le 20 janvier 1988.*

Avoriaz 88

Une année faste. Et différente. Avoriaz 88 aligne et vedettes attendues et inédits. Hong Kong côtoie la Grèce, Umberto Lenzi, Alan Rudolph...

Bouclage 23 décembre pour paraître le 31 décembre. Avoriaz impose des délais impossibles surtout que la sélection tombe par petits morceaux. Des morceaux parfois empoisonnés si le film n'était pas prévu sur notre sélection « officieuse ». Et puis, il y a les titres « sous réserves », les titres « à confirmer », le film qui risque de ne pas être prêt à temps (à partir du 16 janvier jusqu'au 24)... La galère. En bref, faut tout prévoir. **Flowers in the Attic, Pumpkinhead, Date with an Angel; Blue Monkey/Insect, The Gate...** Et « tout prévoir » passe par des dizaines de coups de fil. Mais les salles d'Avoriaz ne sont pas extensibles. Seuls une vingtaine de titres seront retenus. Les élus...

Mammouth

De l'avis général, **Robocop** est le mammouth de la sélection. Celui qui risque d'écraser 19 autres bobines. Danger d'autant plus grave que les télés auront Paul Verhoeven, Peter Weller, Nancy Allen et le producteur Jon Davison à se mettre sous la dent. La couverture des médias est toujours la bienvenue, et pour le Festival et pour la station. Les prétendants au palmarès n'en sont pas moins alléchants. Bien connu à Avoriaz, John Carpenter (ici présent avec **Dark Star, Halloween** et **Christine**) dépêche un **Prince of Darkness** ciselé merveilleusement. Rayon titre de noblesse, **Princess Bride** de Rob Reiner (par ailleurs du Premier Festival du film Rock d'Isère avec **This is a final Tap**) tourne les pages d'une histoire vieille comme le monde habitée par des tourtereaux qui ne craignent jamais le SIDA et quelques méchants indécrottables. **Princess Bride** est le conte de fée obligatoire du festival (l'année dernière c'était **Labyrinth**, riche mais pauvre quelque part). La romance prime encore dans **Made in Heaven** d'un Alan Rudolph qui a souvent flirté avec le fantastique sans s'en réclamer ouvertement. C'est chose faite avec cette variation sur le thème du **Ciel peut attendre.** Même topo pour Peter del Monte avec son **Julia and Julia**. Sans oublier les vampires new-look de **Near Dark.**

Gore

Chez les Italiens, l'équarrissage est toujours un sport national. Les psychopathes vaguement spectraux sévissent dans **Aenigma** (présenté à quelques séances de minuit parce que sortant eñ salles dès le 30 décembre) et **Ghost House. Killing Birds,** premier film de Claudia Lattanzi (ex-assistant d'Argento) est un peu au-dessus de la mêlée. Quant à Argento lui-même, la présence de son **Opéra** à Avoriaz dépend de la rapidité des sous-titreurs. Chrono... Les amateurs de gore seront aux anges. **Prison** décrit un univers carcéral loin de celui de **Cayenne Palace** tandis que Clive Barker, déçu par les précédentes adaptations de ses romans, donne dans l'horreur intégrale teintée de nécrophilie. Vraiment hard. Deux petites bêtes font de gros dégâts dans l'anatomie : le bouffeur de cerveau de **Brain Damage,** pochade acide de Frank Henenlotter, et l'extraterrestre de **Hidden**, mené sur un rythme de polar par Jack Sholder.

Du neuf

Avoriaz 88, entre les produits habituels, a pris grand soin de donner un petit cachet inédit à sa sélection. Cela concerne surtout **Chinese Ghost Story**, fabuleuse plongée dans le fantastique chinois. Le film devrait soulever l'enthousiasme et trouver rapidement un distributeur français. Venu d'Espagne, **Anguish** du Catalan Bigas Luna mêle à ce point les cartes qu'on ne se repère plus par rapport à la fiction. Un fantastique différent mais très efficace. La Grèce délègue **Morning Patrol,** sur le thème classique des derniers hommes à la surface du globe, tandis que l'Australie revient à un style qui avait fait toute sa puissance (la lenteur inquiétante) dans **Cassandra** d'un Colin Eggleston déjà remarqué ici pour son **Long Week-end**...

Pronostiquer un palmarès serait un jeu amusant mais aléatoire. Mais **Robocop** et **Chinese Ghost Story** ont cela en commun : une imagination débordante et une maîtrise délirante du langage cinématographique.

Marc TOULLEC



Robocop (tournage) — *Near Dark (ci-dessous)*



MENU

NEAR DARK



Des vampires en Oklahoma. Voilà qui est surprenant pour un état plus habitué à accueillir des westerns. Film fantastique moite et violent, Near Dark est aussi une histoire d'amour racontée par une femme, Kathryn Bigelow. Clipé et suffocant, un film sang pour sang délectable.

Fix, Oklahoma. Caleb Colton, un garçon de ferme sans histoire, rencontre Mae, jeune femme d'une envoûtante beauté. La nuit est chaude, Mae mange une crème glacée. Caleb propose à l'inconnue une ballade. Déjà, quelque chose de bizarre se produit : Mae demande à Caleb de s'arrêter, histoire de goûter aux charmes de la nuit. Un second indice ne va pas détendre l'atmosphère. Le jeune homme constate que son cheval, Diesel, est terrifié par la présence de Mae... Caleb est d'autant plus surpris que sa nouvelle girl-friend tient à tout prix à regagner son home avant l'aube. Et là, le baiser. Mae ne s'en tient nullement à la bouche, aux lèvres. Elle s'oriente vers la gorge et mord. Puis disparaît. Sa guimbarde ne pouvant démarrer, Caleb regagne sa ferme à pied. De loin, son père, Loy (Tim Thomerson, le flic gominé de **Future Cop)** et sa sœur Sarah l'observent, le sourire au coin des lèvres. Pas pour longtemps. Caleb ressent déjà les séquelles de la morsure du vampire. Il tombe dans un coma profond tandis que le soleil lui brûle la peau. Avant que sa famille ait pu réagir, un camping-car s'arrête, des bras saisissent Caleb et le hissent dans le véhicule. Caleb plonge dès lors dans un autre monde, un univers cauchemardesque, celui d'une bande de vampires nomades. Leur chef, Jesse Hooker, a l'allure sinistre et décharnée, une profonde cicatrice part de sa joue. Severen Van Sickle, un gaillard robuste, demande à Jesse de s'abreuver à la gorge du mourant. Il y a aussi Diamondack, une blonde pas commode à la présence envahissante. Mais le tueur le plus redoutable de la bande est aussi le cadet, Homer, 11 ans. Il pousse ses comparses à liquider Caleb. Or, celui-ci est rapidement pris en main par Mae. Il n'a pas le choix; pour survivre, il doit s'intégrer dans le groupe, apprendre à tuer. Pour devenir un vampire. Caleb apprend que Jesse

et les siens se réfugient, le jour, dans un garage abandonné. La nuit arrivant, les vampires quittent leur cercueil à roues dans le but de s'approvisionner en sang frais. Caleb goûte au poignet tailladé de Mae et retrouve vie. Mais il se refuse toujours à tuer un humain. A tuer un routier cajun. Mae agit pour lui et exécute l'homme. Une seconde chance lui est offerte lors d'un massacre. Il laisse sa victime potentielle s'enfuir dans la nuit. Ainsi, il parvient à alerter la police et à sauver les innocents encore vivants. Soudain confronté à Loy et Sarah, il choisit in extremis de les rejoindre. Effrayé par ce qu'est devenu son fils, Loy, vétérinaire, envisage un moment de l'hospitaliser, puis se résout à une transfusion dans son propre laboratoire. L'état physique de Caleb se dégrade : un rayon de soleil lui entame le crâne. Il peut encore quitter les siens pour gagner l'antre des enfants de la nuit. D'une nuit à l'autre, la présence d'une Mae amoureuse le lui rappelle. Mais les vampires ne s'en tiennent pas là; ils enlèvent Sarah. Caleb fonce hors de la ville et affronte Severen qu'il tue, difficilement. Jesse et ses acolytes apparaissent avec leur prisonnière...

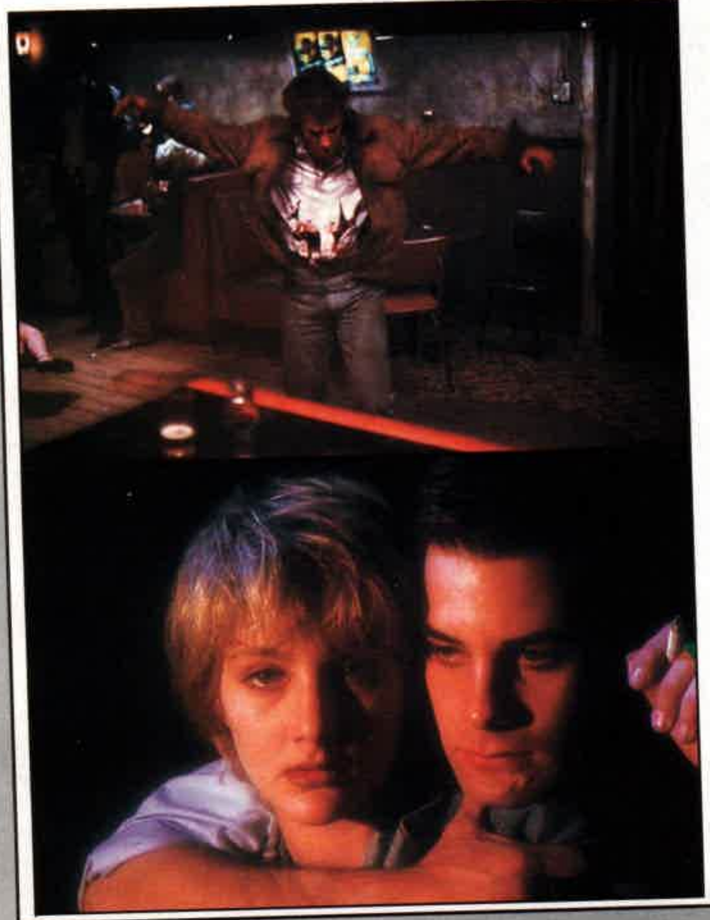
Le temps des vampires

Les étendues vastes et désertiques de l'Oklahoma, les nuits moites et chaudes, les fermiers solidement attachés à la réalité... Rien de propice à la présence des vampires. Ils sont pourtant là. Après avoir fréquenté le gratin branché des cités (**Les Prédateurs**), exercé la profession de chauffeur de taxi (**Central Park Driver**), ouvert des boîtes de strip-tease (**Vamp**)... Longtemps délaissés par le cinéma après la vogue des années cinquante-soixante, ils reviennent en force et s'adaptent à tous les milieux, toutes les topographies. Ce n'est pas un hasard si **Near Dark** est sorti aux Etats-Unis dans la même période que **The Lost Boys/Génération Perdue,** autre film de vampires qui présente de nombreuses analogies avec le chef-d'œuvre de Kathryn Bigelow. L'histoire d'amour est dans ses grandes lignes la même, et le contexte réaliste, rassurant, tout à fait conforme. Où Joël Schumacher donne dans le second degré, les facilités destinées à racoler le grand public, Kathryn Bigelow joue sans ironie et complaisance comique la carte du fantastique.









Les prédateurs

Near Dark marque les retrouvailles de deux interprètes marquants de **Aliens**, Jenette Goldstein (la Marine chicanos) et Lance Henriksen (l'androïde héroïque). « Cette fois, nous sommes les aliens » plaisante Jenette Goldstein, heureuse du look qu'elle a conféré au personnage de Diamondback, cheveux teints en blond dont les racines restent noires. « Elle est une femme qui aime vivre dans la marginalité. Elle a rencontré un homme avec qui elle pourra vivre éternellement. Il est comme une famille en mouvement pour toujours ». S'il est négatif, son personnage n'en reste pas moins dupe. « Il existe deux visages de la vie. Les Ténèbres et la Lumière. Il y a des gens qui ont choisi les Ténèbres, laissant la face noire prendre le dessus de leur personnalité ». Exemple type : les vampires de **Near Dark**. L'éternité vaut bien quelques sacrifices. **Rencontres du Troisième Type, Damien La Malédiction II, Piranhas 2, Aliens, Survival Quest, Pumpkinhead...** Les traits secs de Lance Henriksen se prêtent au cinéma fantastique. Pour composer Jesse dans **Near Dark**, l'acteur lui inventa tout un passé. Jesse ayant connu le vieux Sud, Henriksen s'imprégna de tout ce qui concerne la Guerre de Sécession. Pour compléter son apparence cadavérique, il revêtit une large capuche qu'il ne quitta pas pendant toute la durée du tournage. De plus, l'acteur fixa à ses doigts de longs ongles dentelés et en acrylique. Jenny Wright décrit Mae comme le pôle « d'un conflit terrible entre les plaisirs sensuels de la nuit et l'attachement à la sensibilité du jour ». Groupie des Pink Floyd dans The



Near Dark *USA 1987 Prod. : Feldman/Meeker Production - F/M Entertainment Réal. : Kathryn Bigelow. Scén. : Eric Red et Kathryn Bigelow. Dir. Photo. : Adam Greenberg. Mus. : Tangerine Dream SPFX : Gordon Smith. Int. : Adrian Pasdar (Caleb), Jenny Wright (Mae), Lance Henriksen (Jesse), Bill Paxton (Severen), Jenette Goldstein (Diamondback), Tim Thomerson (Loy), Joshua Miller (Homer), Marcie Leeds (Sarah)...*

Wall, la jeune actrice déplore la pauvreté des rôles féminins « élaborés » à Hollywood, mais congratule les scénaristes de **Near Dark**. « C'est une love story entre un père et son fils, entre Caleb et la jeune vampire. C'est aussi un parcours de montagnes russes à travers les Enfers » précise Adrian Pasdar, vu dans **Top Gun** et **Solarbabies**. « Kathryn Bigelow, bien que très sensible, possède un sens visuel très développé. J'ai très vite réalisé que ce scénario devait partir d'un regard féminin... ».

Look

On ne peut guère dire que les quelques femmes touchant au cinéma fantastique aux USA (Roberta Finlay, Amy Jones, Stephanie Rothman) font preuve de sensiblerie. Kathryn Bigelow allie plus subtilement sentiments et horreur. **Near Dark** est son premier film à part entière (en 1982, elle ne fit que cosigner **The Loveless** aux côtés de Monty Montgomery). Egalement rédigé par Eric Red (**Hitcher**), **Near Dark** fut soumis au producteur Edward S. Feldman un jeudi et approuvé dès le dimanche suivant ! Le tournage à proprement parler fut assez complexe. D'abord, il devait se dérouler en Oklahoma, région aride correspondant bien au climat lourd désiré par les auteurs. Or, des pluies torrentielles forcèrent l'équipe à se déplacer trois semaines en Arizona. Plus de la moitié des prises de vues furent enregistrées de nuit, nuits chaudes en Oklahoma et glaciales en Arizona, surtout que les chutes de neige des alentours de Noël menaçaient. Le Patelin imaginé dans le film, Fix, fut érigé sur les quasi ruines de quelques bâtiments de Coolidge. En trois jours, le directeur artistique Stephen Altman (fils de Robert) et ses assistants construisirent l'échoppe du barbier, une épicerie et une station d'essence à ce point réaliste que les habitants y crurent pour de bon... Plus habitué aux blessures de guerre (**Salvador** et **Platoon**), le maquilleur Gordon Smith se chargea des effets spéciaux. Là où il fallait quatre heures pour poser les cicatrices dues aux brûlures du soleil, Smith se contenta des cinq minutes que demandait sa méthode. Par contre, la désintégration des vampires à la lumière du jour nécessita un équipement spécial. La séquence qui montre Severen écrasé par un camion lancé à toute allure, mais encore actif, concentra deux heures et demie de travail sur le comédien.

Mené à un rythme lent, entêtant, beau (les nuits bleues sont extrêmement photogéniques), saignant et inventif (ah ces coups d'éperons assenés avec vigueur lors d'un carnage mémorable), **Near Dark** mérite dès maintenant le statut de film-culte.

Marc TOULLEC.





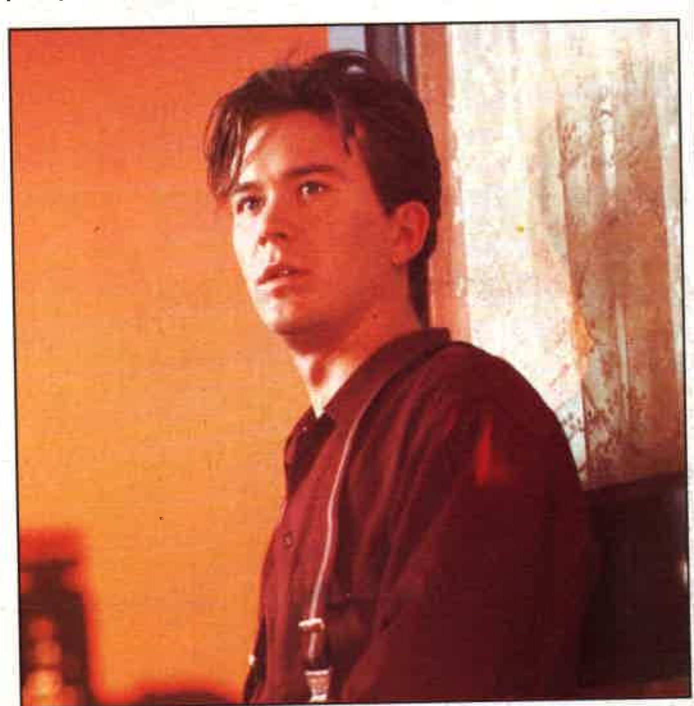
Après Endangered Species, présenté en 1983, retour à Avoriaz pour Alan Rudolph, avec une love-story tombée du ciel.



Qu'est-ce qu'on peut faire quand la vie nous joue un mauvais tour ? Quand, simultanément, on perd son job et sa petite amie ? Qu'est-ce qu'on peut faire ?... Se jeter à l'eau, pardi !... Pour en finir. Mais Mike Shea, lui, n'a pas la moindre envie d'en finir ; et c'est tout juste si, face à l'adversité, il décide de prendre ses cliques et ses claques et de quitter son bled pour la Californie. Manque de bol, quand le destin a décidé quelque chose, c'est dur d'y échapper. Mike Shea ne s'est pas jeté à l'eau, eh bien il s'y retrouve quand même, pour essayer de secourir une femme et son enfant. Et il y reste. Il meurt. The End. The End ?
Eh non !... Au contraire, pour Mike Shea, tout ne fait que commencer. Parce qu'il arrive au Ciel, où il est accueilli par sa vieille (et bien sûr décédée) tante Lisa qui lui apprend les règles de ce nouveau monde ; comment, par exemple, se déplacer en se transformant en boule de lumière. Moyen de transport un peu perturbant qui vaut à Mike d'atterrir accidentellement chez une charmante jeune fille, Annie Packert. Une habitante du Ciel plutôt angélique à laquelle il va peu à peu s'attacher. Mais les histoires d'amour ne sont jamais simples, même là-haut, et Annie est envoyée sur terre (pour la première fois). Mike, aussitôt, demande à pouvoir la rejoindre. Requête acceptée ; il va être réincarné, et disposera de 30 ans pour retrouver Annie, son âme-sœur. Top-chrono...
Dans **Made in Heaven**, Mike Shea et Annie Packert, ce sont Timothy Hutton et Kelly MacGillis, deux acteurs, comme on dit, à l'aube d'une carrière prometteuse. Pour lui, une solide expérience qui va de **Des Gens comme les Autres** au **Jeu du Faucon**, en passant par **Taps**, qui lui a valu une nomination pour le Golden Globe. Pour elle, un rôle dans **Reuben Reuben** et le succès commercial de **Top Gun**, dans lequel elle interprétait une astrophysicienne de charme.
A l'œilleton de la caméra, Alan Rudolph, un cinéaste peut-être un peu à part dans le cinéma américain d'aujourd'hui, par sa discrétion et le cheminement tranquille et sûr de son œuvre. L'un des rares réalisateurs à l'heure actuelle à faire quasiment un film par an. Rudolph a été propulsé sous les feux de la rampe par le succès commercial et critique de **Choose me.** Mais de **Remember my Name** à **Trouble in Mind (Wanda's Café)**, en passant par **Endangered Species** en 1982, il a su alterner d'une façon harmonieuse productions de studios et films plus personnels. **Made in Heaven** serait quant à lui, selon Alan Rudolph, un mélange, avec à la fois des personnages très intimes, feutrés, et une histoire ample et divertissante. Soulever les éternelles questions qu'on sait pourtant sans réponse, mais d'une manière drôle. Peu d'effets spéciaux, de « high-tech », comme dit Rudolph. Mais comme dans ses autres films des humains bien humains, jeunes ou vieux, jamais à leur place, toujours émouvants.

Jean-Michel LONGO





Timothy Hutton.

Made in Heaven. *USA 1987. Réal. : Alan Rudolph. Scén. : Bruce A. Evans et Raynold Gideon. Dir. Photo : Jan Kiesser. Mus. : Mark Isham, Neil Young. Prod. : Raynold Gideon, Bruce A. Evan. David Blocker. Int. : Timothy Hutton, Kelly McGillis, Maureen Stapleton, Ann Wedgeworth, James Gammon, Mare Winningham, Don Murray... Dur. : 1 h 42.*

The MONSTER SQUAD

BIENVENUE AU CLUB !

Si l'on s'en tient au souvenir laissé par les horripilants **Goonies**, l'annonce d'un film dont les héros sont des gosses a de quoi faire craindre le pire. Les moutards de Richard Donner étaient de véritables têtes à claques, et leurs aventures n'étaient qu'une suite pachydermique de péripéties ultra-convenues. Puis, l'an dernier, **Stand by Me** est arrivé, l'anti-**Goonies** par excellence. Les enfants vivaient, ressentaient, pleuraient, aimaient comme des *enfants*, pas comme des mioches se prenant pour des adultes. Sans baigner dans l'intimisme hypersensible de la ballade nostalgique de Rob Reiner, **The Monster Squad** évite par bonheur les pièges du triste navet déjà cité.



Ils sont six, juste entre **Le Club des Cinq** et **Le Clan des Sept** immortalisés par la bibliothèque rose : Sean, Patrick, Gros-Lard (de son vrai nom Horace, mais il incarne tellement le gros lard type qu'on le désigne toujours par son sobriquet), Rudy, et les benjamins Phoebe et Eugene. Leur passe-temps favori consiste à se réunir dans une cabane perchée dans les arbres et de parler jusqu'à plus soif de leurs héros : les monstres du cinéma fantastique. Ils sont intarissables, se posent des colles, se demandent si le loup-garou est toujours en pantalon dans les vieux films. Un beau jour, Dracula en personne arrive en ville. Puis une momie disparaît du musée local. Un homme croit devenir fou parce qu'il est persuadé de se transformer en loup. Des eaux boueuses d'un marais voisin surgit un homme-poisson, et la créature de Frankenstein renaît de ses cendres. Les monstres sont dans la ville, et personne ne semble s'en soucier. Personne, sauf nos six intrépides qui décident de prendre les choses en mains.

Très soigné sur le plan visuel, **The Monster Squad** est un hommage affectueux à la grande époque du fantastique gothique. Grâce à un superbe travail sur la lumière, les décors, les costumes et les maquillages, Fred Dekker ressuscite ici toute une mythologie. En ces temps de carnages sanguinolents, voilà qui réchauffe le cœur.

Loïc DAUDET







MONSTER SQUAD ou l'art de remettre les monstres à l'heure.

Entretien avec

Fred Dekker

Avec Night of the Creeps, Fred Dekker s'est imposé au dernier Festival de Paris comme la plus belle révélation du cinéma fantastique depuis Brian de Palma. Il nous parle ici de The Monster Squad dont la présentation à Avoriaz pourrait bien créer la surprise et, qui sait, favoriser la sortie nationale de son extraordinaire premier film.



Au centre : Fred DEKKER.

M.M. : Vous avez écrit le scénario de **The Monster Squad** *en collaboration avec Shane Black, l'auteur très en vue de* **L'Arme Fatale.** *Comment votre travail a-t-il évolué ?*

F.D. : Quand Shane se met à l'œuvre, il a toujours tendance à voir les choses en grand. Pour **The Monster Squad**, il avait prévu des typhons, des cataclysmes quasi-bibliques, des femmes vampires par douzaines, des carambolages délirants. La première version du scénario faisait environ cent soixante pages, et je peux vous assurer que ça déménageait !

Seulement pour mettre tout ça en images, il nous aurait fallu disposer d'un budget d'au moins cent millions de dollars et de deux ans de tournage. Dans un premier temps, j'ai réduit ses quarante femmes vampires à dix, puis à trois, puis à une dans le montage final. Après une projection-test, j'ai pensé que la scène où elle figurait n'était pas indispensable, alors je l'ai supprimée. Ceci dit, malgré sa douce mégalomanie, Shane possède un véritable don pour rendre « plus grand que la vie » le moindre personnage, le moindre événement.

M.M. : Vous avez vingt-huit ans ; comment avez-vous vécu ce tournage où il vous a fallu jouer à la fois le rôle de metteur en scène et celui de baby-sitter ?

F.D. : Avant de commencer, j'étais persuadé que j'allais détester ça. Une fois le scénario terminé et les contrats signés, je me suis regardé dans une glace et je me suis dit : « Fred, Freddy-boy, dans quel pétrin t'es-tu fourré ? » Et puis, contre toute attente, ça s'est merveilleusement passé. Je m'explique. Quand vous faites ce métier, vous travaillez dans un univers où tout le monde vous sourit et vous serre la main sans que vous sachiez au juste ce qu'ils veulent de vous. Et d'un coup, vous vous retrouvez avec des enfants sans prétention, sans arrière-pensées. Ils voulaient être mes amis, ils voulaient me faire plaisir, s'amuser, se donner à fond. Ils étaient formidables et je les aimais tous.

M.M. : A vous entendre, on vous jurerait prêt à laisser tomber le cinéma et à vous marier pour goûter aux joies de la paternité.

F.D. : Je ne sais pas si ça va vraiment aussi loin, mais je garde un bon souvenir de cette complicité. A part quelques problèmes inévitables de discipline, c'était génial. Je ne dirai jamais assez de bien de mes jeunes acteurs. Ce que j'appréciais le plus chez eux, c'est qu'ils prenaient les monstres au sérieux. J'ai une théorie là-dessus : inutile d'entreprendre quelque chose si on ne le fait pas sérieusement. Voilà pourquoi je ne considère pas **The Monster Squad** comme une mise en boîte du genre : il y a certes des situations amusantes, mais on ne se moque jamais de *l'idée* des monstres. Le cinéma d'horreur, bien qu'il représente encore un marché très rentable, est un genre suffisamment exploité, voire asséché ; il n'a pas besoin qu'on le tourne en dérision.

M.M. : Avez-vous conclu un accord avec Universal pour utiliser leurs montres classiques, ou avez-vous modifié leur maquillge de façon à ne pas risquer la violation du copyright ?

F.D. : La deuxième solution. Avant l'arrivée de Peter Hyams comme producteur exécutif, nous avions proposé le film à Universal, mais un responsable anonyme n'a pas trop apprécié. Donc adieu Universal. Si nous avions fait **The Monster Squad** pour eux, je me serais sans doute battu pour demeurer aussi fidèle que possible aux créatures d'origine. Mais d'un autre côté, Stan Winston et moi ne voulions pas les modifier *uniquement* pour des raisons d'ordre légal. C'est pourquoi nous les avons pas seulement retouchées, mais aussi améliorées, notamment le loup-garou et la créature du lac noir.

M.M. : C'est vrai qu'elle est très belle...

F.D. : N'est-ce pas ? Très réaliste et élégante, sans l'obscénité de l'originale.

M.M. : Comment avez-vous travaillé avec Stan Winston ?

F.D. : Comme dans un rêve. C'était bien sûr un atout essentiel de l'avoir avec nous. Il adore les vieux monstres, et je pense qu'il était stimulé par l'idée de les ressusciter pour une nouvelle génération de spectateurs. Il s'est montré très coopératif. C'est un homme passionné, et je ne suis pas du tout surpris qu'il soit passé à la réalisation avec **Pumpkinhead**. Il a des idées très précises, comme moi, et nous étions toujours sur la même longueur d'ondes. Par exemple pour la momie et pour Dracula, nous voulions absolument les débarrasser de certains éléments de leur panoplie traditionnelle. Le Dracula que vous voyez dans le film ne correspond pas uniquement à l'image que je me fais de lui, mais à la vision de toute l'équipe technique : maquilleurs, costumiers, etc. Nous avons essayé de le recréer.

M.M. : Et-ce pour cela que vous l'avez affublé de cette chemise et de ce jabot très « grande folle » ?

F.D. : J'ai choisi moi-même cette chemise « grande folle ». Je la trouvais gothique. Elle a quelque chose de Heathcliff, le héros des **Hauts de Hurlevent.** Elle fait « époque », elle dit : « Je n'ai pas été fabriquée au vingtième siècle ». Avec le temps, certaines particularités de ces monstres sont devenu prétextes à parodies ; les cheveux lissés de Dracula, les boulons dans le cou de Frankenstein, etc. Pour la momie, Stan et moi avons choisi de nous écarter le plus possible des clichés. Les momies, les vraies, celles que les archéologues ont découvertes, sont plutôt petites. Les anciens Egyptiens enterraient aussi bien les enfants que les adultes, et rien ne nous prouve que, dans ces temps reculés, l'être humain n'était pas plus petit qu'aujourd'hui. Alors nous ne sommes dit : « Réduisons les proportions ». Pourquoi une momie devrait-elle avoir de la bedaine comme Lon Chaney Jr. ou Glenn Strange ? Ces gars-là étaient de grands acteurs, mais voyons les choses en face : ils se goinfraient à tous les repas. Notre momie à nous est décrépite, minuscule, fragile. Quand vous la voyez, vous avez l'impression qu'une chiquenaude pourrait la faire tomber en poussière. Quant au loup-garou, Stan a été inflexible et j'étais avec lui à 100 %. Il ne devait être ni homme, ni loup, mais l'un et l'autre à la fois en respectant un équilibre rigoureux. Si vous le regardez attentivement, vous verrez que son crâne est autant humain qu'animal : les yeux sont écartés comme ceux d'un loup, le museau est typiquement animal, mais la forme du crâne rappelle celle de l'homme. Nous ne voulions pas d'un loup intégral comme celui de Rick Baker dans **Le Loup-Garou de Londres** ; dans **Hurlements**, même s'ils se tenaient debout, les monstres restaient des loups... Mais nous ne voulions pas non plus tomber dans l'excès contraire : pas question d'avoir le visage d'un quelconque Lon Chaney recouvert de peluche.

M.M. : Pensez-vous faire d'autres films d'horreur ?

F.D. : Franchement, non. Je crois qu'il y a suffisamment de metteurs en scène passionnés pour que le cinéma d'horreur ne meure jamais. C'est l'expérience de **Night of the Creeps** qui me fait dire ça : avec ce film, j'avais essayé de tuer le genre, et je m'aperçois aujourd'hui que je n'y suis pas arrivé. Morale : il y aura toujours des films de ce type. Maintenant j'aimerais m'atteler à une histoire mouvementée, pleine d'action, dans laquelle j'injecterais un peu de cet humour sarcastique dont on dit qu'il est ma spécialité. J'ai annoncé à mes amis que mon prochain film serait un mélange de **L'Arme Fatale** et de **Sixteen Candles.**

Entretien réalisé par Maitland McDONAGH
(Traduction : Bernard ACHOUR)



U.S.A. 1987. Réal. : Fred Dekker. Prod. : Jonathan A. Zimbert. Prod. Exec. : Peter Hyams, Rob Cohen et Keith Barish. Scén. : Shane Black et Fred Dekker. Phot. : Bradford May. Mont. : James Mitchell. Déc. : Albert Brenner. Mus. : Bruce Broughton. SPFX : Richard Edlund. Maq. : Stan Winston. Avec : Andre Gower (Sam), Robby Kiger (Patrick), Stephen Macht (Del), Duncan Regher (Dracula), Tom Noonan (la Créature de Frankenstein), Brent Chalem (Gros Lard), Ryan Lambert (Rudy), Carl Thibault (Le loup-garou), Tom Woodruff Jr. (l'Homme-Poisson), Michael McKay (Mummy). Durée : 1 h 20.

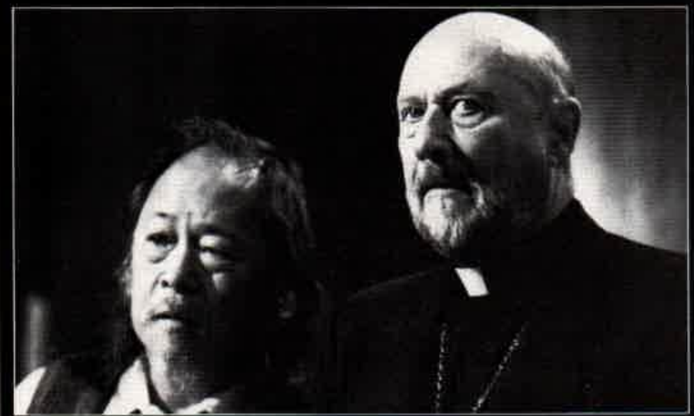
PRINCE of DARKNESS

John Carpenter retourne à ses premières amours : le petit budget et les grands résultats. Le diable revient sur terre : un thème-choc pour un huit-clos dans une église. Mais Dieu, quel suspense, quelle angoisse...



Dans une église abandonnée des bas quartiers de Los Angeles, une poignée de chercheurs et d'étudiants s'installe, réunie par un prêtre catholique (Donald Pleasence) dans le but de tenter de mettre à jour le secret d'un inquiétant coffret jadis gardé par une secte religieuse dont l'origine se perd dans la nuit des temps ; « La Confrérie du Sommeil ». Le coffret contient un liquide mystérieux qui semble, peu à peu, prendre vie. Les scientifiques découvrent un manuscrit ancien et déterminent, grâce aux rayons X, que l'objet ne peut être ouvert que de l'intérieur. Le manuscrit se révèle être une anti-Bible, racontant le parcours d'une négation de Dieu, laquelle a envoyé son fils, Satan, dans le coffret.
Des signes inquiétants apparaîssent un peu partout dans le monde, des nuées d'insectes déferlent sur les cultures, des milliers de vers grouillent sur les vitraux de l'église dont toutes les issues sont bloquées par une horde de clochards, de véritables zombies.

Le coffret commence à suinter, à couler vers le plafond au mépris des règles de gravité ; la terreur s'installe parmi les membres de l'équipe de chercheurs, les disparitions ne tardent pas...





Retour aux sources

Ainsi débute le dernier film de John Carpenter, un John Carpenter au meilleur de sa forme, un Carpenter heureux car assuré d'avoir, sur ses cinq prochaines réalisations, jouissance d'une totale liberté. Déçu par les major-companies, affaibli par l'échec cuisant autant qu'inexpliqué de son **Jack Burton**, il est retourné vers les indépendants et a signé un contrat de 4, puis de 6 films avec Carolco Pictures (les **Rambo**) et Alive Productions (**Choose Me** et **Wanda's Café**). Manifestement aigri par le bide de ses précédents titres, John Carpenter déplore le coût exorbitant des services de son chef opérateur attitré jusqu'alors (Dean Cundey), dénonce les « superstars » des effets spéciaux, également hors de prix, venant sur le plateau en Limousine... Carpenter revient aux sources, au petit budget (5 millions de dollars pour **Prince of Darkness**).

Futur classique

Prince of Darkness est un film de terreur pur et dur se déroulant dans un univers clos, à l'instar des plus belles réussites de son auteur. On pense à **Assaut** bien entendu, mais également à **The Thing**. De plus, **Prince of Darkness** renouvelle avec originalité et bonheur le mythe de l'anté-christ. Point de bigoterie, point d'exorcisme, mais de l'angoisse, de l'action, de l'audace, encore de l'audace...

Carpenter possède le génie de la mise en place de l'action. Dès le premier quart-d'heure, le spectateur sait, pressent, que le choc va être rude, qu'il n'échappera pas au démoniaque savoir faire de ce diable d'homme. La musique, une fois de plus, signée Carpenter et Alan Howarth, contribue pour beaucoup à la montée de la tension de par son caractère répétitif et obsessionnel. Rarement bande sonore aura été aussi omniprésente au sein d'un film fantastique. Elle évoque la pulsion, les martellements de **Fog** et de **The Thing**.

Le scénario, remarquablement charpenté, serait de la plume d'un certain Bernard Quatermass. Il s'agit là d'un pur clin d'œil de cinéphile, Bernard Quatermass étant, comme chacun devrait le savoir, le héros d'un célèbre feuilleton TV des années 50 qui sévit surtout dans les pays anglo-saxons, et la Hammer tira trois œuvres prestigieuses (**Le Monstre**, **La Marque** et **Les Monstres de l'Espace**). C'est en fait John Carpenter lui-même qui se cache sous cet astucieux pseudonyme. D'ailleurs, le cinéaste définit **Prince of Darkness** comme un croisement entre **L'Exorciste** et **Les Monstres de l'Espace**, une combinaison entre science-fiction et fantastique.

Les comédiens sont remarquablement dirigés et, là encore, Carpenter fait usage d'une de ses autres qualités : la fidélité. C'est un régal de retrouver Donald Pleasance (**Halloween**, **New York 1997**) mais aussi ceux des protagonistes chinois des **Aventures de Jack Burton**, Victor Wong et Ann Yen.

Non seulement **Prince of Darkness** impressionne pendant la projection, mais agit encore après. En somme, l'assurance que nous sommes vraiment en présence d'un futur classique.

Michel VOLETTI

CARPENTER, L'HOMME-ORCHESTRE

Prince of Darkness, pour John Carpenter, c'est le retour à la production indépendante, après une incursion pas vraiment concluante (financièrement) dans l'univers des grands studios, l'espace de quelques films. Ce dernier-né, premier d'un « package » de six longs métrages conclu par Carpenter avec Shep Gordon et André Blay de la société Alive Films, a été tourné sans traîner en l'espace de 40 jours, guère plus que le temps qu'il avait fallu à son metteur en scène pour mettre en boîte le **Halloween** qui a lancé sa carrière il y a presque 10 ans. Homme-orchestre, il l'est ici non seulement par le fait d'avoir fait la musique, mais également pour avoir conçu lui-même les effets spéciaux, mécaniques et visuels, de **Prince of Darkness**. Tout en ayant su s'entourer de gens compétents (collaborateurs de longue date ou nouveaux venus) pour concrétiser ses idées.

Le caisson dans lequel vit Satan à l'état liquide a été crée par Carpenter et son directeur artistique Dan Lomino, avec comme source d'inspiration les containers du film de 1958 **Attack of the Puppet People**. Lomino, déjà présent sur **Christine** et **Starman**, a dû par ailleurs déployer des trésors d'imagination pour satisfaire les exigences du réalisateur tout en restant dans les limites du budget réduit. Pour le décor de l'ancienne église où se passe la majeure partie de l'action, il s'est souvenu des vieux murs qui se trouvaient à proximité des studios Universal lorsqu'il y a débuté, 20 ans plus tôt. Murs qu'il a loués pour une bouchée de pain.

Tandis que Jim Danforth (un des meilleurs animateurs d'effets spéciaux aux USA) a peint quatre « mattes », Frank Carrisosa, un maquilleur formé par des vétérans tels que Tom Burman et Stan Winston, a réalisé l'effet saisissant d'un homme-insecte, un homme composé de milliers de cafards, qui finissent par abandonner le corps en ne laissant plus que quelques os sur le sol.

Kevin Quibell, coordinateur des trucages, a conçu, entre autres broutilles, la tête d'une femme qui explose après que Satan l'a possédée, ainsi que les plafonds et les miroirs qui se liquéfient.

Citons enfin Robert Grasmere pour les effets par ordinateur, et Steve Kutcher, qui s'est occupé des 3 000 vers, des 6 000 cafards et des 30 000 fourmis qui traversent le film.

Et pour finir sur une note plus poétique, signalons que le liquide qui personnifie le « Prince of Darkness » est le *seul* élément de couleur verte du film. Joli, non ?

Jean-Michel LONGO

Prince of Darkness. *USA 1987. Prod. : Larry Franco/Shep Gordon/André Blay. Réal. John Carpenter. Scén. : Martin Quatermass. Dir. Phot. : Gary Kibbe. Mus. : John Carpenter et Alan Howard. Int. : Donald Pleasence, Lisa Blaint, Victor Wong, Jameson Parker, Ann Yen, Alice Cooper, Dennis Dunn... Dur. : 1 h 43. Dist. : MK2.*





Entretien avec

DARIA NICOLODI

A la fois actrice, scénariste et muse de Dario Argento, Daria Nicolodi est une des égéries du cinéma d'horreur italien. En attendant de la retrouver dans Opéra, le nouveau film du Maître, écoutons-la évoquer sa carrière avec un franc-parler parfois vachard.

M.M. : Quand avez-vous commencé à écrire ?
D.N. : Enfant, j'adorais les poèmes; il m'arrivait même d'en composer quelques uns. Mais le déclic a été provoqué par une de mes grands-mères. A l'époque où elle étudiait le piano au conservatoire Basilea, elle me racontait souvent ce qui se passait dans les coulisses : et d'après elle, on y enseignait tout à fait *autre chose* que la musique. J'aimais beaucoup l'écouter, j'imaginais des conspirations, des réunions secrètes, des messes noires... C'est de là qu'a jailli l'idée de **Suspiria**. Il y a dans le film une foule de symboles qui me tiennent beaucoup à coeur : par exemple l'Iris bleu est l'emblème de Florence, ma ville natale. Quand j'ai raconté toutes ces histoires à Dario, il m'a dit : « Eh bien, écris-les », ce que j'ai fait.
M.M. : Le résultat à l'écran vous a-t-il pleinement satisfaite ?
D.N. : En gros, oui.
M.M. : Quel a été votre premier film fantastique ?
D.N. : C'était un téléfilm intitulé « Portrait d'une femme voilée ». Ensuite, ça a été **Les Frissons de l'Angoisse**. J'ai d'ailleurs une anecdote à vous raconter : Dario avait choisi une musique qui, d'après moi, ne convenait pas du tout au style du film. J'ai donc suggéré les Goblins. Je pense que **Les Frissons de l'Angoisse** est le précurseur italien des vidéo-clips.



A droite, Daria Nicolodi.

M.M. : Je croyais Dario Argento très attentif à l'illustration musicale de ses films...
D.N. : Peut-être, mais mettez-lui une partition sous les yeux et vous verrez : il ne sait pas distinguer un sol d'un ré. Moi, en revanche, je peux. Au générique de **Suspiria** on lit : « Musique de Dario Argento et Les Goblins ». C'est faux. Il n'a pas écrit une seule note. Après **Suspiria**, j'ai joué dans **Shock**, de Mario Bava. J'étais une femme obsédée par son fils, sa maison et quelques mauvais souvenirs. Réalisé avec un tout petit budget, le film a très bien marché. Mario Bava était un grand metteur en scène. Dans l'industrie cinématographique, il est de coutume de se congratuler mutuellement, parfois sans en penser un mot. Mais Bava était vraiment quelqu'un de fantastique. Il était imaginatif, érudit, il connaissait l'histoire du cinéma sur le bout des doigts. Avec des moyens de misère, il vous ficelait des effets spéciaux de premier ordre. En plus, il était d'une courtoisie et d'une gentillesse extrêmes, comme un parrain de conte de fées. Un jour, il m'a dit : « Je vais faire un film de science-fiction. Tu es la seule femme passionnée de ce genre que je connaisse, et j'aimerais que tu y interprètes la Reine des Hermaphrodites ». J'ai accepté avec enthousiasme. La semaine suivante, il mourait d'une crise cardiaque.
*M.M. : Il avait participé aux effets spéciaux d'***Inferno.**



Daria Argento sur le tournage.



La mort de William McNamara.

CORBEAUX ET LYRICS



Une sanglante Lady Macbeth.

Un opéra, une représentation de Macbeth, un metteur en scène qui a l'idée de lâcher des corbeaux dans la salle, un tueur dont la folie éclate au son de la musique de Verdi, des meurtres à l'arme blanche, un incendie, une jeune femme courant sous des trombes d'eau... Tout Dario Argento tient dans ces quelques mots et l'on imagine déjà ses images baroques dynamisées par une musique tonitruante. Argento avait goûté à une certaine sagesse plastique dans **Ténèbres**, était revenu aux frénésies de **Inferno** et **Suspiria** avec le décevant **Phenomena**, mais **Opéra**, d'après son auteur, devrait nénamoins demeurer un tantinet réaliste dans le look. Lancé pour un budget astronomique (pour l'Italie) de sept millions de dollars, tourné sur quinze semaines, **Opéra** est longtemps resté un mystère. Le scénario ? Il paraît que les membres de l'équipe recevaient les pages au compte-gouttes avec pour consigne de les garder secrètes ! Producteur heureux de **Démons 1** et **2**, Dario Argento a tenu à s'assurer la participation de Sergio Stivaletti en ce qui concerne les effets spéciaux. Son objectif numéro 1 : fabriquer des corbeaux à ce point crédibles qu'ils pourraient battre des ailes et cligner des paupières. Egalement collaborateur d'Argento sur les **Démons**, Rosario Prestopino concocte quelques effets sanglants, rares mais d'une très grande bestialité. Et les morceaux d'anthologie, **Opéra** semble ne pas vouloir les rationner. D'abord, une vue subjective d'un corbeau volant d'un plafond d'une hauteur de trente mètres vers les spectateurs, le reflet dans l'œil du même volatile du théâtre dans sa globalité et, comble du délire, la plongée de la caméra d'Argento dans une veine battant sur la tempe du meurtrier et conduisant à la naissance même du mal, une tumeur dans le cerveau. Idée géniale dont les effets optiques sont l'œuvre de Roy Field, un des responsables des premiers vols de **Superman**. Est-ce un hasard si Dario Argento a choisi pour chef opérateur Ronnie Taylor, virtuose des coups de folie de Brian de Palma sur **Phantom of the Paradise** ? Une question qui n'aura pas de réponse avant la présentation de **Opéra** à Avoriaz, en avant-première mondiale.

M.T.

D.N. : Oui, il avait dessiné de merveilleuses peintures sur verre. En plus de jouer dans le film, j'en avais conçu les scènes « ésotériques ». J'avais également écrit les dialogues de la Mort et de l'Alchimiste. Mais je n'ai pas été créditée au générique à cause des producteurs : ils préfèrent vous employer en tant que « nègre ». Vu que le scénario n'était pas de moi, je n'en ai pas pris ombrage. D'ailleurs, en guise de salaire, on m'a offert de superbes vacances aux caraïbes ».

M.M. : Quel souvenir gardez-vous de ***Ténèbres*** *?*

D.N. : Un souvenir affreux. J'ai détesté le tournage de ce film. Dans le scénario d'origine, je devais interpréter la femme aux chaussures rouges, la fiancée de Tony Franciosa, celle dont le bras est tranché par une hache. J'adorais ce rôle. Mais deux jours avant le début des prises de eqes, l'actrice qui dzewit jhqzr la femme be Franciosa a démissionné, alors Dario m'a dit : « O.K., tu vas la remplacer ». Je n'ai pas supporté cela : c'était à la fois un manque de respect et de sensibilité professionnelle. Je me suis brusquement retrouvée reléguée au rang de « carpe » : ça veut dire que vous êtes à l'image mais que rien d'important n'arrive. Vous vous contentez d'être là sans rien faire. Ça a vraiment été une expérience catastrophique.

M.M. : Cela vous a quand même permis de terminer le film en poussant le plus long cri de toute l'histoire du cinéma d'épouvante !

D.N. : C'est vrai. Au point où j'en étais, je me suis dit : « Après tout, pourquoi ne pas me faire un petit plaisir ? ». C'était la dernière prise : je n'ai pas prévenu Dario, et je me suis mise à hurler pendant trois minutes. On entend d'ailleurs mon cri se prolonger pendant le générique. Voilà le seul événement positif de ce tournage.

M.M. : Vous m'avez dit un jour détester le côté réactionnaire de ***Phenomena****, ses héros riches et beaux, et ses méchants pauvres, laids et handicapés. Vous avez même ajouté : « Je ne veux plus travailler avec Argento ». Or on vous retrouve aujourd'hui dans* ***Opéra****. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?*

D.N. : Sans doute la nostalgie d'un cinéma que j'adore, mais aussi une question de vie ou de mort ! Pour obtenir l'avance sur recettes, environ quatre cents millions de lires, il fallait engager au moins trois acteurs italiens qui se doubleraient eux-mêmes.

M.M. : ***Opéra*** *a été tourné en anglais ?*

D.N. : Oui. D'où un problème supplémentaire : j'ai aimé faire ce film, mais je n'ai pas du tout apprécié l'obligation de le doubler en italien. Dario n'était plus là, la traduction était truffée de fautes de syntaxe que je devais corriger moi-même, et au bout du compte mes dialogues ont perdu la moitié de leur intérêt.

*M.M. : Est-il vrai qu'****Opera*** *contient moins d'effets spéciaux que les autres films de Dario Argento ?*

D.N. : Mais non, pas du tout ! J'en ai vu quelques uns, et ils sont stratosphériques ! A un moment donné, un des personnages regarde à travers un judas ; l'assassin plaque son revolver contre la porte, tire, et on voit la balle traverser l'œil pour ressortir par le cou. Il y a aussi ce plan incroyable où la caméra adopte le point de vue d'un corbeau en plein vol et tournoie en larges cercles concentriques. A ce moment-là, l'image est démultipliée en une myriade de facettes... C'est extraordinaire.

M.M. : Maintenant, quels sont vos projets ?

D.N. : Je vais remonter sur les planches pour interpréter Lady Macbeth.

M.M. : ***Macbeth*** *? C'est la pièce qui déclenche tout dans* ***Opéra*** *!*

D.N. : Oui, une jolie coïncidence, n'est-ce pas ?

Entretien réalisé par Alberto FARINA
(Traduction : Bernard ACHOUR)





ÆNIGMA

Fini le temps joli du gore à l'italienne. Lucio Fulci, son maître incontesté, a mis la pédale douce. Subsistent encore quelques morceaux de bravoure écœurants à souhait avec, à leur tête, une myriade d'escargots et de limaces bien envahissants...

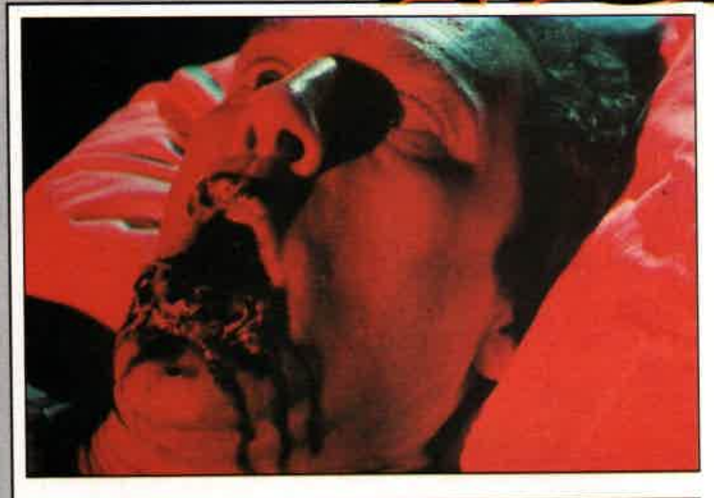
Sacré Fulci ! Lui qui a donné au gore à l'italienne ses lettres de noblesse, lui qui a su enrober les flots de tripailles d'une esthétique véritable, baroque et colorée, lui qui nous pond **Aenigma** ! Dur. L'histoire ne casse pas des briques. Kathy est ce qu'on appelle un boudin. Ses petites camarades lui montent une blague d'enfer ; elles la maquillent, lui enfilent une robe d'un rouge douteux et l'envoient rejoindre, dans la voiture, le beau prof de gym. Déclaration d'amour, baiser violent... et micro pour faire partager le plaisir aux copines, hilares dans leurs véhicules. Kathy s'enfuit, une voiture la heurte de plein fouet. Et la voilà dans un coma profond auquel les médecins ne comprennent rien. Kathy crie vengeance, se glisse dans le corps d'Eva et agit...

L'attrait d'un film comme **Aenigma** tient à deux cents pour cent dans les meurtres sadiques, bien complaisants, cradingues, dégoulinants. Le premier du film donne dans la sobriété absolue. Le prof de gym, en débardeur, est agressé par son propre double qui surgit d'un miroir. Il s'étrangle puis repart de l'autre côté. Frustrant. Une trépanation aurait été la bienvenue mais les auteurs en ont décidé autrement.

Gasteropodes killers

Puis déboulent escargots et limaces sur le lit de la jolie Viriginia, à ce point pétrifiée de terreur qu'elle ne peut mettre les voiles. Les bestioles sont des centaines et s'introduisent dans sa bouche. La pauvre roule des yeux désespérement... Beau moment, dégueulasse, dérangeant mais, il faut l'avouer, bien en-deçà des possibilités hard du metteur en scène. Lequel réalisateur ne fait d'ailleurs pas l'effort du filmer autrement qu'en cadrant serré, ou en décrivant quelques travellings sur le corps de la victime. Le Fulci de











L'Au-delà aurait été bien plus loin, aurait montré les escargots défoncer l'épiderme pour se glisser dans les entrailles. Mais ne nous plaignons pas trop, la scène est renforcée par un bruitage très allusif. Suite du menu : les derniers instants de Grace. On la trouve dans un musée. Un tableau saigne abondamment, des serpents de marbre prennent vie, une tête tranchée est brandie par une statue... Finalement, Grace est agressée par un colosse de pierre. Dernière sur la liste : Kim. Elle vient de passer une folle nuit d'amour et retrouve son partenaire décapité. Hurlements. Kim s'enfuit dans un dédale de pièces. Dans chacune : son amant gisant dans les draps ensanglantés. Le fantôme de Kathy apparaît, livide, sur un poster de Tom Cruise dans **Top Gun** (un escargot avait déjà escaladé Stallone dans **Rocky** et Christophe Lambert n'était pas loin). Terrifiée, Kim chute dans le vide, bientôt rejointe par une partie de son petit ami, malencontreuse victime de stores métalliques.

Le meurtre, c'est son business

Impossible d'oublier Florinda Bolkan battue à coups de chaînes dans **La Longue Nuit de l'Exorcisme**, la lame de rasoir entamant un œil dans **L'Eventreur de New York**, les zooms sur les impacts de balles faisant jaillir la cervelle dans **L'Enfer des Zombis**, la marée déferlante de sang-acide dans **L'Au-Delà**... Les morceaux d'anthologie ultra-sanglants, Lucio Fulci les accumule. La mort, c'est vraiment son truc et nul ne sait filmer comme lui les matières organiques en décomposition. Ce qui n'est pas évident dans **Aenigma** d'ailleurs, le cinéaste ayant modéré ses efforts (et son imagination) à cause d'une vilaine maladie lui bouffant l'estomac. Mais, en forme ou non, Lucio Fulci donne parfois dans le craspec avec une santé jouissive. Bien qu'assez mal conçue, l'attaque fébrile des escargots conserve un impact certain. Et puis, reste encore cette séquence onirique érotique dans laquelle Eva, nue, chevauche Robert et lui arrache des dents, quelques morceaux de barbaque, puis la langue. Ces quelques instants sont parmi ce que le film contient de meilleur. Il y a bien quelques plans réussis, quelques éclairages glauques mais l'ensemble dénonce le bâclage pur et simple. Que dire d'une caméra qui suit mollement les personnages, qui ne se meut que difficilement, d'un montage qui accumule les faux raccords... Et surtout, le jeu des acteurs est d'une inconsistance pathétique. L'héroïne fronce les sourcils pour simuler la possession démoniaque, ce que la caméra accentue par des gros plans, histoire de bien souligner le truc. Pour qui n'a rien compris.

L'histoire n'a vraiment aucune importance et l'on sent le scénario tarabiscoté (celui publié dans *Mad Movies 49* est, par ailleurs, légèrement différent). Annoncé comme le grand retour de Lucio Fulci au gore, **Aenigma** s'avère aussi efficace qu'un pétard mouillé. La production se rapproche de temps à autre de **Carrie** mais surtout d'un nombre incalculable de psycho-killers occupés à décimer des hordes d'adolescentes. Lucio Fulci nous doit une revanche. Peut-être **Zombi 3** ?

Marc TOULLEC



La malheureuse a dû sacrément en baver.



Aenigma. *Italie-Yougoslavie 1987. Réal. : Lucio Fulci. Scén. : Giorgio Mariuzzo et Lucio Fulci. Dir. Phot. : Luis Ciccarese. Mus. : Stelvio Cipriani. Int.: Jarred Martin, Caitlin O'Heaney, Susan Kendal, Sophie D'Aulan... Prod. : Ettore Spagnuolo/A.M. Tracing. Dur. : 1 h 37. Dist. : Sergio Gobbi.*

THE PRINCESS BRIDE



Il était une fois deux tourtereaux qui s'aimaient. Mais vint un prince félon qui brisa leur union... A priori rien de tentant. Mais Princess Bride sait rendre touchante la simplicité, attachants des personnages connus, beau un lopin de terre anglaise... Un bonheur de film.

Quelque part dans un moyen-âge incertain. Westley aime Buttercup, Buttercup aime Westley. Lui est garçon de ferme, elle petite propriétaire. Un jour il part. Et Buttercup (traduisez Bouton d'Or) tombe dans les mains du Prince Humperdinck. Un futur souverain orgueilleux, possessif, cruel. Il contraint la jeune femme au mariage mais voilà que celle-ci est enlevée par un trio de brigands... Les malfrats sont poursuivis par Westley déguisé en une espèce de Zorro sans la cape, Westley par Humperdinck et ses sbires...

Une histoire fleur bleue, naïve, culcul la praline ? C'est exactement ce que pense d'abord le gamin à qui son grand-père la raconte. Mais le gosse s'attache aux personnages, ne ricane plus aux baisers chastes et supplie son lecteur de poursuivre le conte lorsque ce dernier tente de tourner les talons. Et pourtant le gosse possède tout pour enterrer définitivement ces rengaines antédiluviennes, ces « same old songs » : des poupées de Musclor et comparses, des jeux électroniques, des posters de Machin au mur... La candeur, la morale (ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants), l'insoutenable cheminement vers le baiser final, le juste châtiment des méchants, tout ça a raison de la carapace de petit dur que le bambin s'était tricotée. Il n'y a pas de secret, inutile de chercher midi à quatorze heures : les histoires les plus simples sont toujours les meilleurs. Et d'une certaine façon, simplicité rime avec conte...

Goldorak au placard

Rob Reiner raconte toujours des histoires claires, nettes, des histoires qui partent de A pour arriver à Z. **The Sure Thing (Garçon Choc pour Nana Chic)** rapproche deux adolescents en vadrouille sur les routes des USA, tandis que **Stand by Me** suit à la trace un quarté de gamins inséparables partis à la recherche d'un cadavre. **Princess Bride** explique succintement comment l'amour, la





PRINCESS BRIDE

par Rob Reiner

« J'ai lu le livre de William Goldman à 26 ans, à l'époque de sa parution. Je ne sais pas si William Goldman voulait que mon père, Carl Reiner, réalise l'adaptation du livre, mais quoi qu'il en soit, il le lui avait envoyé, dédicacé à son intention. Je l'ai lu et j'en suis tombé amoureux. Lorsque je me suis mis à réaliser le film, j'ai pensé : « Il faudrait que je relise **Princess Bride** pour voir si je l'aime toujours autant ». Et je l'aime toujours autant.
J'ai très naïvement cherché à savoir si quelqu'un avait déjà essayé d'en tirer un film. J'ai ainsi découvert que de très nombreux scénarios avaient été écrits et que le projet d'adaptation présentait beaucoup de difficultés. Quand j'ai contacté William Goldman, il s'est montré très prudent, car **Princess Bride** est son enfant. Il m'a accordé un rendez-vous ; j'avais adapté **This is Spiral Tap** pour lui (le film n'était pas encore sorti à l'époque) et c'est sur cette base qu'il a accepté de me rencontrer pour écouter ce que j'avais à dire. J'ai commencé à lui faire part de mes intentions : transposer dans le scénario des éléments présents dans le livre, de réintégrer certaines de ses idées. Je crois que ça l'a décontracté.
Le plus important pour moi, dans le scénario, tient dans l'histoire de ce jeune garçon refusant de voir son grand-père et qui, finalement, se rapproche de lui grâce au conte qu'il lui a lu. Mais si elle n'avait pas comporté d'autres éléments, l'histoire ne m'aurait pas autant intéressé.
Il s'agit d'un conte de fées mais légèrement détourné ; nous y avons mis une pointe de satire. C'est tout à la fois bien et délicat. Sans ce second degré, le film fonctionnerait comme un récit d'aventures vraiment bien construit. Le défi était de conserver le style de l'auteur du livre et de maintenir l'aspect satirique sans pour autant occulter la crédibilité de l'histoire.
En fait, il y a deux histoires : la romance entre Westley et Buttercup et le destin de Inigo Montoya qui veut venger la mort de son père. Nous avons essayé de garder intacte les grandes lignes de ces deux parcours afin de conserver un certain contact avec la réalité et de permettre à la comédie de s'y faire une place. Bien sûr, dans le cas de Westley et Buttercup, il ne s'agit pas d'une relation moderne et complexe ; c'est quelque chose de très simple, de très manichéen. Mais cela devait être conçu de manière honnête, sans moquerie. L'humour ne devait être que périphérique ».



A gauche, Rob Reiner.







bravoure et l'honnêteté triomphent toujours. Tout est bien qui finit bien dans un monde où la justice et les sentiments décrochent toujours le pompon. De plus, Goldorak et les dernières sophistications de la technique auront beau remplir les vitrines, ce sont, pour l'éternité, les contes qui resteront. Joli message exprimé avec tact, pudeur, ironie.

De 7 à 77 ans

L'Histoire Sans Fin, Legend, Labyrinth, Dark Crystal... Oubliez-les. **Princess Bride** ne postule nullement aux lauriers de la reconstitution d'un monde fabriqué de toutes pièces en studio. Bucolique, il a dégoté des coins de campagne anglaise encore vierge de pylônes électriques. Idem pour les châteaux, aménagés et décorés à l'avenant. Mais Rob Reiner ne prétend pas non plus au naturalisme. La forteresse en ruines au sommet de la falaise, la forêt cyclopéenne sortent évidemment de l'imagination du directeur artistique et ne songent jamais à dissimuler leur plastique factice. Mieux, ces décors en tirent parti dans des scènes alignant les clins d'œil. La première titille les combats à l'épée à la Errol Flynn. Un escalier immense, des pirouettes insensées, échanges de propos entre les combattants... L'incursion dans la forêt singe volontiers, mais gentiment, **Dark Crystal** and Co. Des geysers de feu sortent du sol mais sont tellement prévisibles qu'on peut aisément les éviter. Et pis, il y a cette espèce de gros rat de la taille d'un homme, agressif et visqueux bien sûr, et encore ces sables mouvants d'où il est toujours possible de sortir. **Princess Bride**, placé entre toc et réalité, demeure néanmoins esthétiquement beau. Pas de surcharges dans les décors, des costumes plausibles sans enluminures baroques. Bref, clinquant et tape-à-l'œil sont encore dans les vestiaires de la production. Les enfants adoreront **Princess Bride**. Les adultes encore plus. Uniquement parce que le film fait vivre des personnages tout à fait ordinaires. Le très émouvant Inigo Montoya en quête d'un homme à six doigts (sur une seule main), Fezzik le géant débonnaire, balourd et drôle, le couple de magiciens, l'albinos qui sert d'aide à l'affreux Comte Rugen, le suave et irritant Prince Humperdinck (sublime Chris Sarandon, vampire vedette dans **Fright Night**)... Seconds et premiers rôles sont dessinés avec la même attention. **Princess Bride** ne possède que peu de protagonistes, mais tous existent vraiment.
C'est bien connu, les contes n'évitent que rarement la cruauté. **Princess Bride** ne fait pas exception à cette règle. De la délirante batterie électrique fonctionnant à l'eau aux coups d'épée récoltés par Montayo, Rob Reiner glisse un soupçon de violence explicite. Jamais trop, juste ce qu'il faut pour affirmer encore la valeur des caractères. Epatant.

Marc TOULLEC

The Princess Bride. *USA 1987. Prod. : Andrew Scheinman et Rob Reiner/Act III Communications. Réal. : Rob Reiner. Scén. : William Goldman d'après son livre. Dir. Phot. : Adrian Biddle. Mus. : Mark Knopfler. Maquillages : Peter Matagna. SPFX : Nick Allder. Int. : Gary Elwes, Mandy Patinkin, Chris Sarandon, Christopher Guest, Robin Wright, Peter Falk, Carol Kane, Billy Crystal, Wallace Shawn, André The Geant... Dur. : 1 h 45. Dist. : Artédis.*

GHOST HOUSE

Du gore soft, pas d'érotisme, la série B italienne perd ses attributs préférés. Reste une maison hantée, une fillette diabolique, un repompage de la musique de Bloody Bird... Déjà vu, déjà entendu.

On ne compte plus les cas de maisons hantées. **Ghost House** n'est qu'un titre de plus à porter sur les registres des notaires de l'épouvante. La baraque en question évoque quelque peu le sweet home de **Psychose**, un peu **Amityville**, un peu ceci, un peu cela.. Un peu de tout pour bien démarquer les records du box-office. Rien d'original à l'horizon donc, rien que des décors déjà visités, seulement l'impression d'avoir foulé ces planchers-là. Toutefois, le bataillon de scénaristes ici à l'œuvre a lancé les festivités sur un argument assez nouveau, quoique parfaitement injustifié : les voix mystérieuses qui entraînent nos héros dans le piège proviennent d'une CB !

Comment, pourquoi, sont des questions qui resteront sans réponses. Une fois pris dans la toile de l'araignée, les personnages parcourent des couloirs, hurlent, croient à des hallucinations.

Et le gogo ne pense qu'à une seule chose : à quand la prochaine scène sanglante ?









Du mou pour le chat

Umberto Lenzi aime le gore. Dans **L'Avion de l'Apocalypse**, des zombies débarquaient dans un aéroport et dévoraient tout cru la populace, dans **Cannibal Ferox**, des sauvages perçaient les seins de madame et châtraient monsieur... Un curriculum vitae bien rempli. Mais **Ghost House** marque un net recul par rapport aux débordements précédents. De la violence d'accord, mais pas de sordide, de malsain. Un coup de hache en pleine tête annonce la couleur, suivi de près par un œil crevé et un égorgement dans la tradition. Le sang coule mais ne gicle plus jusqu'au plafond comme autrefois (c'est-à-dire vers 1980). Les effets spéciaux ne prennent guère de risques : une bonne couche de maquillage, pas mal de sauce tomate... Quand la pale d'un ventilateur vient trancher la gorge d'un comparse, c'est le soft qui prime. Soft également quand une espèce de guillotine sectionne en deux parties bien séparées une adolescente ; seulement un cheval à bascule judicieusement placé camoufle l'absence de gore et la pauvreté du trucage ! Lenzi ménage les sensibilités. Bien heureusement, quelques passages rehaussent passablement le niveau. Notamment la chute d'un bonhomme dans un liquide laiteux et acide. Bien rongé, il gagne la sortie où sa petite amie, le prenant pour un monstre visqueux, lui enfonce, assez peu délicatement, un sécateur entre les omoplates. Reste encore un coup de marteau au front avec, pour seule séquelle, une vilaine plaie. La seule séquence gore de **Ghost House** qui mérite l'attention tient à l'apparition d'un spectre tout de noir vêtu, les os à vif et le visage grouillant d'asticots. Très photogénique. Voilà pour les rares images vraiment et authentiquement fantastiques d'un film paresseux.

Facile Emile !

Umberto Lenzi planqué derrière le pseudo-ronflant de Humphrey Humbert n'a jamais été une lumière, tout juste un technicien honnête passant d'un genre à l'autre avec des bonheurs variables. Ainsi le polar lui a particulièrement réussi, mais ses films d'aventures s'épuisent à suivre les périples de Sandokan et consorts. Pour **Ghost House**, il fait preuve d'un savoir faire certain. Le petit savoir-faire du routier des séries B et Z, des plans nets, simplement cadrés. Pendant que Lucio Fulci se laisse encore aller à quelques extravagances techniques, Lenzi donne dans le facile. Même si l'intrigue est rapidement exposée, la mise en scène ne prend jamais la moindre initiative et illustre sommairement des situations connues et rabâchées. Manque toutefois à l'attirail du film par rapport à la moyenne de ses confrères italiens un élément primordial, indispensable à l'intérêt du spectateur : l'érotisme. **Ghost House** est inhabituellement chaste. Pas un sein dévoilé, pas une fesse découverte. Frustrant. Même la scène de douche obligatoire est évincée. On nous l'annonce bien mais, malheureusement, le réservoir d'eau est à sec ! La fille se dirige alors vers un lavabo, enlève un blouson et s'asperge le visage d'eau. Et cela s'arrête là. Non mais ! Fini les séries B italiennes où les nanas se désappaient toutes les dix minutes pour des motifs futiles ! Les traditions se perdent.

Autre détail marquant dans **Ghost House**, la musique. Passés maîtres dans l'art de la récupération, les Italiens réutilisent toujours ce qui peut l'être. Et la remarquable partition du **Bloody Bird** de Michele Soavi l'était. Insérée entre le déroulement d'une comptine, elle rehausse singulièrement la mollesse extrême de la réalisation et donne quelque punch à des meurtres lourdement commis. Mais le principe est scandaleux. Si **Ghost House** se laisse encore voir, cela tient aussi à la présence d'un vétéran, d'une sale gueule des westerns spaghetti, Donald O'Brien. Halluciné, boiteux, le regard fou, les gestes saccadés, il écrase illico les autres et fades acteurs de l'histoire. Histoire de maison hantée, de petite fille diabolique, de profanation, de maniaque en cavale... La banale routine.

Marc TOULLEC





Ghost House. *Italie 1987. Réal. : Humphrey Humbert (Umberto Lenzi). Scén. : Cynthia McGavin (alias ?). Mus. Originale : Ian Fisher (alias ?). Prod. : Filmirage. Int. : Lara Wendel, Greg Scott, Ron Houck, Mary Sellers, Donald O'Brien, Kate Silver, Martin Jay, Kristen Fougerousse, Alain Smith, Susan Muller... Dur. : 1 h 30.*



Dirigée par le producteur d'Halloween, une prison pire encore que Fleury-Mérogis. Est-ce possible ?

Ecrire quelques lignes pour dire que le cinéma se porte bien, c'est actuellement et de plus en plus un fantasme de gratte-papier. Sauf si on évoque ce qu'on pourrait appeler la face cachée du cinéma, tous ces films qui se font à la va-vite, à l'emporte-pièce, pour être commercialisés dès leur sortie du laboratoire de tirage sur une chaîne de télé par câble, ou en salle dans quelques pays du Tiers-monde. Tous ces films dont on ne parle pas, ou très peu, confectionnés à la chaîne par des artisans suivant le cas habiles, médiocres, rusés ou parfois doués. Au rang de ces travailleurs de l'ombre, le chef d'entreprise Charles Band, P.D.G de la société Empire Entertainment. Une société qui, en l'espace de quatre ans, a connu une ascension fulgurante, et qui a mis sur le marché près d'une cinquantaine de films. Une société qui se porte bien, puisqu'outre le rachat récent des studios De Laurentiis à Rome (permettant de tourner en Italie, donc diminuant les coûts de production), ses budgets augmentent pour des films tels que **Buy and Cell**, **Robojox**, ou **Prison**.

C'est de **Prison**, justement, qu'il est question ici.

1956. Creedmore Prison, dans l'Ouest des Etats-Unis. Un mastodonte de pierre perdu au milieu des montagnes. Un soir, à l'intérieur. Un prisonnier, Charlie Forsythe, condamné pour un meurtre qu'il n'a pas commis. Condamné à la chaise électrique. 60 000 volts lui traversent le corps. Tandis qu'il souffre et qu'il meurt, Ethan Sharpe se tient là, silencieux. Ethan Sharpe, de loin le gardien le plus dur de Creedmore Prison.

Les années passent. Aujourd'hui. Les prisons sont pleines à craquer, à tel point qu'il est décidé de rouvrir Creedmore Prison. Le nouveau directeur n'en est autre que Ethan Sharpe. Ethan Sharpe, détenteur d'un terrible secret. Qui sait que Charlie Forsythe était innocent. Mais qui n'a jamais rien dit.

Seulement voilà, si Charlie Forsythe est bel et bien mort et enterré, son fantôme a passé des années enfermé dans Creedmore Prison, à errer interminablement le long des froids couloirs du bâtiment abandonné. A attendre patiemment l'individu qui lui permettra de retrouver la paix. Et cet individu est à nouveau dans les murs de Creedmore Prison. Ethan Sharpe est de retour.

La vengeance frappe. En attendant que justice soit faite, que l'erreur judiciaire de Sharpe soit mise à jour, que cette histoire vieille de trente ans soit ramenée à l'ordre du jour, le fantôme de Charlie Forsythe, quant à lui, applique une justice beaucoup plus expéditive en éliminant un à un les prisonniers. Seuls l'un d'entre eux, Connie Burke, et la charmante criminologue Katherine Walker essaient de percer le secret d'Ethan Sharpe. Les heures sont comptées pour les prisonniers de Creedmore Prison.

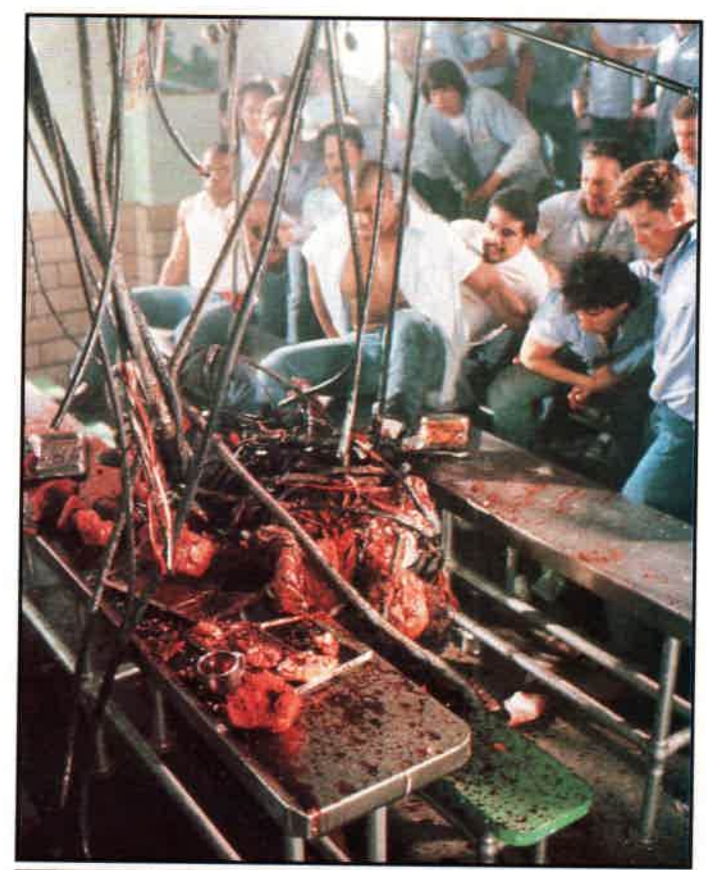
Le seul remède : un face-à-face entre Charlie Forsythe et Ethan Sharpe.

Afin que la mémoire de l'innocent puisse enfin retrouver la paix. Pour toujours. Comme instigateur de ce film, on trouve le producteur Irwin Yablans. Oui, oui, son nom vous dit certainement quelque chose. Pensez donc, il a été associé à l'un des plus grands succès commerciaux (par ailleurs un excellent film) de ces dernières années dans le domaine du cinéma d'épouvante : **Halloween**, de John Carpenter. C'est d'ailleurs juste après que l'idée lui est venue, histoire, dit-il, d'aller encore plus loin dans l'horreur, de faire quelque chose qui se passe dans l'endroit le plus horrible qu'on puisse imaginer. Une prison.

Finalement, le projet est resté en sommeil plusieurs années durant. Jusqu'à ce que Yablans, engagé pour un accord multi-films avec Charles Band, propose à ce dernier cette idée. Marché conclu. Un scénariste, C. Courtney Joyner, est chargé de développer l'histoire originale de Yablans. La production est mise en chantier.

La décision est prise de tourner dans un vraie prison. Après moult recherches dans tout le pays, Band et sa bande jettent leur dévolu sur le Pénitencier de l'Etat du Wyoming, un bâtiment abandonné au sein d'une petite ville. D'allure gothique, l'endroit convient à merveille pour créer l'ambiance qu'Irwin Yablans recherche pour son film. Adjugé vendu. Sur l'équipe de tournage, comme dit Johnny, les portes du pénitencier bientôt vont se refermer.

Pour la réalisation, Yablans a également voulu faire preuve de méticulosité dans son choix. Une vision du film **Born American** l'oriente vers son metteur en scène, le Finlandais Renny Harlin. Un spécialiste, dans son pays, du documentaire et des films publicitaires. Une bonne école. Par ailleurs, un grand admirateur d'Alfred Hitchcock et John Ford, enthousiasmé par le cinéma d'action, pour lui un excellent moyen d'expression artistique (contrairement à beaucoup de petits prétentieux du cinéma qui s'imaginent que le refus des genres les mènera automatiquement au Panthéon du 7e art). Le travail au story-board n'a pas empêché Harlin d'attacher une grande importance à la sélection de son casting. Des acteurs crédibles, expérimentés, pour interpréter aussi











bien les prisonniers que les gardiens d'une prison. Lance Smith, un comédien à la solide expérience théâtrale, télévisuelle et cinématographique a été choisi pour jouer Ethan Sharpe. Un personnage retors, dur et cruel, et en même temps vulnérable à cause du secret qu'il garde en lui. Un rôle de gardien de prison pour Lance Smith qui, peu de temps avant, a achevé un film pour Dino de Laurentiis, aux côtés de Nick Nolte, dans lequel il était... un prisonnier. Les deux côtés de la barrière...

Pour l'unique rôle féminin de **Prison** (capital pour un film destiné essentiellement aux adolescents), le « casting director » d'Empire a opté pour Chelsea Field, une débutante déjà vue dans **Les Maîtres de l'Univers** et quelques films à petit budget.

Les effets spéciaux du film de Renny Harlin sont l'œuvre de deux spécialistes ; d'une part, John Buechler avec sa société Mechanical and Make-up Imageries, Inc., un bourreau de travail, employé quasi-permanent des productions Empire puisqu'il a « truqué » une bonne partie des films de la maison. Il en a même réalisé lui-même un ou deux. Et puis, sur **Prison**, il y a eu aussi le vétéran Eddie Surkin, grand maître, entre autres, des miniatures et des effets pyrotechniques. Qui a œuvré auparavant sur **Le retour du Jedi, Poltergeist, Jaws, King Kong, Airport**, etc., etc...

Ceci dit, **Prison** est finalement plus un thriller psychologique qu'autre chose. Qui reprend l'idée archi-rebattue du petit groupe isolé et à la merci d'un monstre sans pitié, avec l'astuce supplémentaire ici d'un groupe d'hommes déjà emprisonnés. Sans compter le fantôme, lui-même prisonnier de sa propre vengeance.

Prison du corps pour les uns, prison de l'esprit pour les autres...

Jean-Michel LONGO.



Prison *Réal. : Renny Harlin. Scén. : C. Courtney Joyner d'après une histoire de Irwin Yablans. Photo. : Mac Ahlberg. Mus. : Richard Band et Christopher L. Stone. Effets spéciaux : John Buechler et Eddie Surkin. Int. : Lane Smith, Viggo Mortenson, Chelsea Field, Lincoln Kilpatrick, André Deshields. Prod. : Irwin Yablans et Charles Band. Empire Pictures U.S.A. 1987.*

HELLRAISER

LE PACTE

Les histoires d'amour finissent mal en général, chantent les Rita Mitsouko. Celle d'Hellraiser commence mal et finit encore plus mal. Clive Barker orchestre des scènes de ménage sanglantes, perturbées par l'irruption de quelques créatures atroces. Un grand film beurk...

Quoi de plus banal que l'arrivée d'un gentil couple dans un gentil cottage anglais ? La suite des événements tend à prouver que plus insignifiant paraît le point de départ, plus cauchemardesques seront les épreuves à venir. Et **Hellraiser** a pour objectif principal de laisser loin derrière lui toutes les productions horrifiques de ces dernières années. Pour ce faire, Clive Barker, fort d'une carrière littéraire déjà saignante, n'a pas lésiné sur les gros moyens. Toute l'artillerie du film d'horreur est passée en revue, amplifiée. Nécrophilie, sadisme, monstres, sévices corporels, abominations psychologiques... Qui dit mieux ? Pourtant, il n'aura pas fallu grand chose pour déclencher l'irréparable. Un doigt perd quelques gouttes de sang. Futile. Le sang tombe à terre. Normal. Mais il ne se contente pas de cirer le plancher ; le liquide poisseux se répand sur un cadavre oublié, presque à l'état de squelette. Aussitôt, le processus diabolique se met en marche. Le macchabée retrouve un semblant de vie, arrive à se déplacer... Il répond au nom de Frank et possède déjà un passif impressionnant.



L'histoire d'un mec

Si Frank se trouve dans un tel état de décrépitude, c'est uniquement parce qu'il a conclu un pacte avec des forces sataniques. Un pacte qui aurait dû lui faire connaître les expériences érotiques les plus intenses, les plus tortueuses. Ben oui, le fantôme était un chaud lapin ! Malheureusement pour lui, il est pris dans les remous du Pacte... Les années passent. Voilà que son frère et sa femme (son ex-maîtresse) viennent habiter la maison où il pourrit mollement. Quelques gouttes d'hémoglobines aidant, Frank quitte le royaume des ombres. Tandis que Julia se remémore les moments forts de leur aventure, le spectre avide de sang lui demande de le pourvoir en matière première. Julia, encore verte, drague quelques types et les emmène dans une pièce vide, lugubre, avant de les assassiner à grands coups de marteau. En slip, les pauvres types sont littéralement vidés de leur substance vitale par Frank. Et Frank retrouve figure humaine, encore

HELLRAISER par Clive Barker





Il existe actuellement tout un courant de films à petits ou moyens budget qui, au lieu de s'orienter vers la recherche ou l'originalité, versent systématiquement dans l'horreur mécanique et sanglante à la **Vendredi 13**. Je n'aime pas ces films-là parce que je les trouve stupides, sexistes et sans surprise. Ce qui me plaît dans les histoires d'horreur, c'est justement leur côté *imprévisible*. Quand vous commencez un bon film ou un bon roman d'épouvante, vous ne savez pas vous-mêmes ce qui va arriver — qui va survivre, qui va se révéler le héros de l'aventure. **Vendredi 13** et compagnie ne sont que des variations dégénérées sur un même thème : un grand blessé, brûlé à mort ou noyé, revient se venger vingt ans après à sa sortie de l'asile ou de l'hôpital, masqué et armé d'une machette. Arrivent ensuite les victimes, généralement massacrées alors qu'elles sont *sur le point* de faire l'amour. Et ça, c'est un piège que j'ai voulu éviter avec **Hellraiser.** Dans mon film, impossible de dire à l'avance qui va mourir ou pas. Le personnage de Julia, par exemple, se présente d'abord comme une femme que son mariage rend malheureuse, et qui connaît la révélation du plaisir avec un homme dont nous savons qu'il est mort. Enfin... *presque* mort. A la fin du film, elle est complètement métamorphosée : elle a fréquenté des créatures surnaturelles, assassiné des hommes pour ramener son amant d'entre les morts... Mais au milieu du tournage, je me suis posé une question : cette femme, allons-nous l'aimer ou pas ? La réponse varie selon les publics. Dans certaines villes, les spectateurs la détestent. Ailleurs, comme Edimbourough, elle est adorée. J'aime cette espèce d'ambiguïté morale, c'est le cœur d'un bon récit d'horreur. Prenez **Frankenstein** ; Karloff est à la fois effrayant et sympathique. Une telle subtilité est inconcevable dans une ineptie où le méchant, dissimulé par un masque de hockey, se contente de débiter en rondelles tout ce qui se passe avant d'être lui-même tué au bout du troisième, du quatrième ou du millième épisode de ses aventures. Parce que **Hellraiser** refuse tous les clichés du genre, les comédiens et les techniciens ne se sont pas dit : « Allons bon, encore un film d'horreur, torchons-ça vite fait et finissons-en ». Ils ont au contraire donné le meilleur d'eux-mêmes. Si Claire Higgins, qui interprète Julia, est allée aussi loin dans le rôle, c'est qu'elle a senti que son personnage le méritait.

En ce qui concerne l'esthétique, j'ai voulu conserver l'ambiguïté dont je parlais tout à l'heure : prenez les Cénobites, les monstres de l'Enfer, ils sont en même temps hideux et fascinants. Pareil pour le gars dont le visage est criblé d'aiguilles : certains sont allés jusqu'à le trouver sexy ! Mais au-delà de l'horreur visuelle, **Hellraiser** est surtout pour moi une tentative d'approche du néant, qu'on appelle aussi parfois « enfer ». Je ne crois pas aux trompettes du Jugement Dernier qui vous précipitent dans les flammes éternelles. Je pencherais plutôt pour l'image d'une chute sans fin dans nos propres abîmes intérieurs. Pour quelques uns, c'est une épreuve torturante. Pour d'autres, comme Julia, l'héroïne du film, cela peut déboucher sur une espèce de plaisir voluptueux.





bien écorchée certes, mais suffisamment ragoûtante pour que sa maîtresse se laisse aller à quelques chaudes initiatives. Cocufié par un ectoplasme, le mari découvre le pot aux roses. Dans le même temps, la nièce de la famille manipule un prisme qui libère des enfers les Cénobites, quatuor d'entités infernales.

Prélèvement obligatoire

Dès les premières images de **Hellraiser**, quelque chose passe. Un frisson, des sueurs froides... Et pour cause, Clive Barker plonge immédiatement dans un monde glauque, putride. Une pièce immense, bleue, dans laquelle s'agite un joli échantillonnage de crochets, hameçons garnis de barbarque pantelante. Humaine bien évidemment. Malaise. Histoire de conditionner son audience, Clive Barker met illico les pieds dans le plat. Si vous craquez au prologue, inutile de persister... On peut dire que le metteur en scène-scénariste a vraient envoyé toute la sauce. Rien ne nous est épargné dans la mutation de Frank, des chairs parcheminées au rouge vif de sa nouvelle jeunesse. Et c'est loin d'être tout. Les coups de marteaux envoyés par Julia font de gros dégâts, les corps après le prélèvement obligatoire de Frank ressemblent à du hâchiS... Mais Barker, assumant bien la cruauté de son script, en rajoute à loisir. Il y a ces petits crochets sous la peau et la tirant, la tirant jusqu'à ce que



le visage tienne de la crêpe fraîchement préparée. Mais **Hellraiser** ne se limite pas à une suite de tableaux ultra-violents. Il y a encore les multiples créatures surgies de l'au-delà. Et notamment les Cénobites, délirants, rigolards, masochistes à en aimer l'auto-mutilation, aussi cet incroyable démon flanqué de trois visages !

Novice et génial

Il faut avoir le sens de l'image dans le sang pour, dès sa première mise en scène, arriver à pareille efficacité. Déçu par les deux précédentes adaptations de ses romans (**Underworld** et **Rawhead Rex**) commises par George Pavlou, Barker, secondé par un conseiller technique efficace, rue dans les brancards et dépèce ses personnages avec une santé étourdissante. Mieux que d'accumuler bestioles coursant le mortel dans des couloirs insalubres et équarrissages, Barker instaure une ambiance, une atmosphère. Tension qui va crescendo et éclate lors d'un final tout à fait impressionnant. L'humour dans ce charnier ? Il est présent. Pas sous la forme de plaisanteries débilitantes, d'un second degré facile. L'humour de **Hellraiser** ramène aux situations les plus atroces, au rictus des Cénobites, aux hameçons emportant la peau d'un visage... Vraiment, un film à vous bouffer la tête et ce qu'elle contient.

Marc TOULLEC



Hellraiser. *Grande-Bretagne-USA. 1987. Réal. : Clive Barker. Scén. : Clive Barker d'après son roman. Dir. Phot. : David Worley. Mus. : Christopher Young. SPFX : Bob Keen. Int. : Andrew Robinson, Claire Higgins, Ashley Laurence, Sean Chapman, Oliver Smith... Dur. : 1 h 30. Dist. : Eurogroup. Sortie prévue le février 1988.*

BOB KEEN
De Superman à Hellraiser

C'est presque accidentellement que Bob Keen est arrivé aux effets spéciaux de maquillage. Façonneur de maquettes et modèles réduits pour **La Guerre des Etoiles, Superman** et **Alien**, il se présente à Brian Johnson (grand spécialiste en la matière) afin de décrocher un nouveau job. Pendant qu'il attendait son tour, quelqu'un lui conseille de contacter Stuart Freeborn, maquilleur de renom (Les singes de **2001, L'Odyssée de l'Espace**) qui s'apprêtait à travailler sur **L'Empire Contre-Attaque**. L'offre proposée à Bob Keen envisageait six jours de labeur mais s'étendit en fait à 11 mois pendant lesquels il participa à la conception de nombreuses créatures, notamment le Yoda et les Tauns-Tauns,. ces kangourous-béliers du début. Sur le plateau Bob Keen rencontre Nick Maley qui lui propose de le seconder sur un plagiat d'**Alien, Inséminoïd** de Norman J. Warren. Le budget des effets spéciaux est misérable (12 000 $) mais les deux hommes s'en tirent honorablement avec, entre 19 meurtres sanglants, la création d'un bébé extra-terrestre mécanisé arrachant la gorge de Judy Geeson. De la série B fauchée, Maley et Keen passent à la superproduction avec le **Krull** de Peter Yates. Les effets proposés : l'œil unique d'un cyclope, les rides d'une sorcière... Après un séjour sur **Dark Crystal** de Jim Henson où s'occupe de Fizzgig (le gentil monstre), Bob Keen rejoint Nick Maley sur **La Forteresse Noire** de Michael Mann. Expérience décevante suite à des conflits incessants au sein de la production. Des séquences entières sautent. Restent les cadavres momifiés des soldats allemands atteints par les maléfices du démon Molasar, les transformations physiques de Scott Glenn... Suivent **L'Histoire sans Fin** de Wolfgang Petersen (Keen supervise le débonnaire mangeur de pierres), une nouvelle collaboration avec Stuart Freeborn sur **Le Retour du Jedi** de Richard Marquand (Keen prend les manettes de Jabba the Hutt), **Lifeforce** de Tobe Hooper (re-Nick Maley pour une série de maquillages spéciaux, dont les corps vidés de leur énergie et réduits à l'état de cadavres secs), et enfin un clip de Duran Duran mis en scène par Russel Mulcahy, **Arena**. Logiquement, le duo Maley-Keen se retrouve à la charge des effets spéciaux de maquillage de **Highlander**. Nick Maley abandonne rapidement le tournage, après s'être assuré de la bonne préparation de l'entreprise et avoir dépensé les trois quarts du budget alloué. Bob Keen prend donc l'entière responsabilité des maquillages du film. Il innove et combine une décapitation classique avec des effets optiques qui en renforcent le réalisme. Keen conçoit également le final tronqué du film : la transformation de Christophe Lambert en 24 immortels différents : Avec **Hellraiser**, Bob Keen atteint le statut de star dans le domaine des effets spéciaux de maquillage.

M.T.





L'écrivain tourmenté (Clive Barker) et le fruit de ses fantasmes...

BRAIN DAMAGE

Généralement, dans les films fantastiques, on mange tout le corps humain sauf le cerveau. Brain Damage remédie à ce manque et plonge Elmer, son facétieux héros bouffeur d'encéphale, dans les boîtes crâniennes qu'il éclate généreusement sur le macadam. A table...

Réalisé pour cinquante millions de centimes, **Basket Case** reste parmi les films fauchés les plus authentiquement fous da la création. Il y était question d'un jeune garçon trimbalant dans un panier d'osier son frère siamois, monstre sanguinaire et pathétique. Son auteur, Frank Henenlotter prétend détester ce premier film. Quatre ans plus tard, il en réalise pourtant un remake nettement plus rutilant, **Brain Damage**...

La vie de Brian

20 ans, Brian est un garçon que rien ne distingue de la moyenne. Il est généreux, heureux, possède une petite amie qui l'aime vraiment et partage un appartement avec son frère. Bref, l'Américain tout ce qu'il y a de banal et d'irréprochable. Elmer, par contre, est une créature vaguement reptilienne. Son âge : environ mille ans. Elmer vit dans le même immeuble que Brian, dans l'évier d'un vieux couple. Et Elmer a déjà un long historique derrière lui. Il trouve ses origines en Amérique du Sud, quelque part à l'époque des Conquistadors. De siècle en siècle, il a fini par atterir à New York, chez des vieillards excentriques. Elmer a souvent faim et son appétit fébrile, vorace, ne se satisfait que d'un seul plat : le cerveau. De la cervelle humaine. Un beau jour, Brian se retrouve couvert de sang à son réveil. Il court à la salle de bain et croit à des hallucinations. Elmer l'a, pourtant, bel et bien possédé. Poli, le parasite explique à son porteur que, désormais, il est appelé à connaître une vie pleine de plaisirs. Par une savante manipulation, il injecte à Brian un acide bleu qui donne au monde des teintes psychédéliques. Elmer a pris contrôle de Brian. Rapidement, le locataire indésirable se trouve pris d'une fringale. Il se place judicieusement derrière la nuque de Brian et attend son repas. La première victime est un vigile traînant chez les junkies. Elmer bondit, défonce le front de l'homme et lui bouffe la matière grise. Sous l'emprise de la sauce qui lui offre un monde pleine de couleurs, Brian forme maintenant avec Elmer un couple parfait. Les gueuletons au cerveau vont bon train. Mais le jeune homme, confronté à l'ancien réceptacle de Elmer, réalise enfin la situation. Brian tente de s'en débarrasser mais en vain.









Lombric à tête de chou-fleur







Monumental. Fidèle à sa réputation d'auteur « underground » donnant dans le grinçant, le mauvais goût et les outrances, Frank Henenlotter jette sur le tapis les séquences les plus démentes qui soient. L'aspect phallique d'Elmer lui a parfaitement mâché le travail. Dans la baignoire, le parasite se dresse au niveau de l'entrejambe de Brian ! Mieux, une femme en l'apercevant songe à un membre viril particulièrement actif. Elmer en profite et lui rentre dans la bouche pour ressortir de l'autre côté dans de grands éclats de cervelle. Henenlotter filme cette fellation inédite comme s'il s'agissait d'une séquence pornographique. Et les effets spéciaux sont à l'avenant, c'est-à-dire crades, explosifs, dégoulinants, suintants. Leur auteur : Gabe Bartalos. Un petit génie de 22 ans passé par **Massacre à la Tronçonneuse 2, Creepshow 2, Vendredi 13 n° 6**... A ses côtés et sous sa direction : Jim McLaughlin, mouleur et frère de Tom McLaughlin, réalisateur du **Vendredi 13** cité David Kindlon responsable des têtes explosives du **Jour des Morts-Vivants**, assistant de Stan Winston sur **Predator, Monster Squad**, de Mark Shostrom sur **Evil Dead 2** et **From Beyond**... Une équipe déjà bien entraînée au sein de laquelle vient s'insérer un français, Benoît Lestang, dont le press-book passe de **La Mort Vivante** de Jean Rollin au **Grand Guignol** de Jean Marbœuf. Ex-collaborateur de *Starfix*, Benoît Lestang rencontra Frank Henenlotter suite à une interview au sujet de **Basket Case.** L'occasion était belle ; Lestang lui présente quelques photos d'effets spéciaux de maquillage de son cru. Trois ans plus tard, coup de téléphone de Frank Henenlotter, apparemment marqué par ces quelques clichés. Le metteur en scène constituait alors une équipe de jeunes maquilleurs. Lestang est surpris de l'offre mais ne se fait pas prier pour gagner New York et rentrer dans le staff Bartalos. Au départ, son contrat parlait d'un job de quatre semaines à partir du 16 janvier 1987 mais, venu une semaine avant le tournage, il resta deux mois et demi aux States, pendant toute la durée des prises de vues. Il ne faut pas croire que les seuls effets de **Brain Damage** se cantonnent à de la tripaille. L'effet spécial est d'aborld Elmer lui-même, « une espèce de lombric à tête de chou-fleur » dixit Benoît Lestang. Véritable personnage à part entière, dialoguant comme un personnage de bandes-dessinées, il a été construit en plusieurs versions. Il y a d'abord la version grandeur nature d'une hauteur de quinze centimètres (tiens donc !), la version radiocommandée, la version pourvue de petis moteurs autonomes qui dispensaient donc de l'utilisation de filins, la version géante pour les gros plans avec une bouche et son intérieur... Cette dernière mesurait 70 centimètres. De plus, Elmer réclama un autre traitement, l'animation image par image ici perpétrée par un parfait inconnu qui ne devrait pas le rester très longtemps, Al Magliochetti, rescapé de **King-Kong 2**. Magliochetti s'est plus particulièrement chargé des séquences d'hallucinations, suite aux injections de drogue dans le cerveau de Brian.

Les effets optiques demandèrent la participation de Peter Kuran, gloire nouvelle dans ce domaine. A son actif dans **Brain Damage**, quelques instants oniriques dans lesquels des lumières jaillissent du pare-brise de voitures. A noter que cette scène fut tourné dans le hangar qui servit déjà à **Street Trash**. Pour cause, Jim Muro, opérateur sur **Basket Case**, est le caméraman du film, le manipulateur de la steadicam, cette caméra qui permet une fluidité de mouvement vertigineuse.

Tourné sur une durée inhabituellement longue (légèrement plus de deux mois) pour un budget modeste de 2 millions de dollars, **Brain Damage** se situe au carrefour de Russ Meyer et de **Videodrome**. Sommet du mauvais goût : la fameuse scène porno par ironie. Sur le tournage, Frank Henenlotter fut même surpris de la trouver aussi affreuse. Il faut dire que l'actrice avait du cerveau de mouton fourré dans la bouche avant chaque prise et que le metteur en scène l'aspergeait sans cesse d'un liquide insensibilisant. Lorsque le faux corps en résine tombait en arrière avec le crâne emporté, Henenlotter déclarait : « C'est dégueulasse ».

Marc TOULLEC

Brain Damage. *USA 1987. Réal. : Frank Henenlotter. Scén. : Frank Henenlotter. Phot. : Bruce Torbet. Mus. : Guss Russo et Clutch Reiser. SPFX : Gabe Bartalos. Prod. : Edgar Ievins. Int. : Rick Herbst, Jennifer Lowry, Theo Barnes, Lucille Saint Peter, Kevin Van Hententryck. Dur. : 1 h 40. Dist. : Metropolitan Filmexport.*

BRAIN DAMAGE : *Les nouvelles visions malsaines de Frank Henenlotter...*

EXIT

"ANGUISH"

Le tueur est-il dans la salle ou sur l'écran ? Il est partout. Pas de réalité bien stable dans Anguish. Le tueur ophtalmologiste assiste à ses propres meurtres sur l'écran rouge de ses nuits blanches...



Zelda RUBINSTEIN, un nouveau rôle étrange.



« Un exercice hypnotique », voilà comment le Catalan Bigas Luno qualifie son film. Le cinéaste se réfère aussi au peintre Dali (pour la perception au delà des apparences), au **Fenêtre sur Cour** d'Hitchcock (pour le voyeurisme)... Beaucoup de repères pour situer **Anguish** (angoisse en espagnol), pour un auteur inconnu du public français et dont le **Caniche**, film suffocant et zoophile, marqua les rares qui l'ont vu voici sept ans à Avoriaz.

Anguish est une poupée russe, un film dans le film, des vérités qui effacent des vérités, des réalités fictives. Premier décor : une vieille et étrange maison habitée par un homme de quarante ans et sa mère (Zelda Rubinstein, la petite bonne femme des **Poltergeist**), une férue de voyance. D'ailleurs, elle prend un plaisir fou à hypnotiser son fils, à l'envoyer commettre des meurtres. Et le fils, assistant d'un ophtalmologiste, pose sur les yeux de Caroline Robinson des verres de contact. Douloureux. Cette dernière l'accepte mal et houspille le pauvre John. L'incident finit par s'arranger mais c'est justement là que la mère intervient. Le fils tue la jeune femme et lui arrache les yeux. Il s'éloigne dans la nuit, la caméra recule et... Surprise. Peu après, on est propulsé dans une salle de cinéma programmant **The Mummy**, un vieux classique de l'épouvante, en compagnie de deux jeunes femmes très intimes. L'une d'elle, Patty, veut s'en aller. Linda refuse. La première trouve refuge dans les toilettes où elle entend des voix complotant un meurtre. Celui du patron du cinéma. Le tueur s'apprête à agir. Et agit. Linda prend la fuite tandis que John, l'ophtalomologiste, intervient. Patty est prise en otage par le tueur... Abracadabrant ? Sans doute, mais passées les premières minutes, **Anguish** recèle des trésors d'ingéniosité pour placer son audience dans l'embarras le plus complet. Impossible de dire si oui ou non le spectacle se déroule sur l'écran ou dans la réalité. Du jamais vu, du jamais approuvé. On savait Bigas Luna capable d'instaurer des climats lourds et oppressants (**Caniche**) mais pas aussi doué pour la manipulation. C'est un peu comme si la fiction rongeait le monde réel, comme si l'écran blanc ne connaissait plus de limites. Rien à voir avec les **Démons** du duo Bava/Argento passant l'impression de la pellicule pour sévir dans un contexte palpable.

Véritable jeu de miroirs, **Anguish** est aussi un authentique film de terreur. Et effrayant, surtout par le fait que ce sont les yeux qui sont souvent visés et extirpés de leurs orbites pour être délicatement déposés dans un sac de plastique. Sera certainement au palmarès de ce festival d'Avoriaz.

Marc TOULLEC





***Anguish** Espagne 1987. Réal. : Bigas Luna. Scén. : Bigas Luna. Dir. Photo. : Joseph M. Civit. Mus. : J.M. Pagan. SPFX : Paco Teres. Prod. : Pepon Coromina/Sambo Luna Production. Int. : Zelda Rubinstein, Michael Lerner, Talia Paul, Angel Jove, Clara Pastor, Isabel Garcia Lorca... Durée : 1 h 28.*

A CHINESE GHOST STORY

Un joyau en provenance de Hong-Kong. Folie, délire plastique, arts martiaux, humour hénaurme... Une expérience inédite pour l'Occidental. Totalement et irrémédiablement cinglé.

Un collecteur d'impôts tout naïf arrive dans une petite bourgade chinoise. Très fraîchement reçu par ses contribuables, il est contraint de se réfugier dans un temple abandonné. Et réputé hanté. A juste titre. Et c'est encore un doux euphémisme. Les fantômes grouillent de toute part à la recherche de chair fraîche. Candide, Ling Shoi Sin évite quelques squelettes encore mobiles. Par hasard d'ailleurs, sans jamais les apercevoir. Mais les fantômes, quant à eux, le sentent passer. Il jette une échelle dans une cave et en écrase un, éclaire une pièce et les réduit en poussière, bouscule un amas de bois et les recouvre...

Mais notre Harold Lloyd chinois est aussi peureux que possible. Heureusement que son intarissable naïveté, sa maladresse phénoménale lui débarrassent la route des obstacles. Tous les spectres ne sont pas des momies verdâtres dans cette Chine moyenâgeuse. Lit Siu Seen, par exemple, est d'une beauté parfaite. Plus que belle, elle joue d'un instrument à la musique ensorcelante lorsque Ling la surprend. Coup de foudre. D'abord, la jolie sorcière essaie bien de le prendre dans son piège mais Liny y échappe malgré lui. Tandis qu'une idylle naît entre les deux tourtereaux, un moine guerrier virtuose du sabre foudroie le fantôme grâce à de savantes formules magiques...

Inédit

Pour qui n'a jamais visionné de films fantastiques made in Hong-Kong, le dépaysement sera intégral, surprenant, à ce point exotique que le spectacle mérite un second coup d'œil pour être pleinement apprécié. Les codes du fantastique occidental n'ont plus cours ici. Tout relève des légendes, des superstitions asiatiques. Tout, y compris la narration, l'esthétique, l'humour. Ceux qui connaissent **Zu, Warriors from the Magic Mountain**, le délire osé par Tsui Hark voici quatre ans, sont prévenus : **A Chinese Ghost Story** ne ressemble en rien à du déjà-vu. Deux maîtres mots en vigueur : folie et inédit.

Fou, fou, fou...

Le principal responsable de **Chinese Ghost Story** est d'abord un producteur-cinéaste particulièrement doué, Tsui Hark, metteur en scène justement de **Zu**. Venu au cinéma via la télévision et des études aux Etats-Unis, Tsui Hark possède un style particulier, une patte authentique. Mettre le maximum d'éléments plastiques, humoristiques, dans un minimum d'espace. Dès **Butterfly Murders** (1979) il fait preuve d'un sens du délire impressionnant, hérité de plusieurs siècles de culture chinoise. **L'Enfer des Armes/Don't Play with Fire** (polar ultra-violent), **We're going to eat You** (comédie sur le cannibalisme), **Mad Mission III** (parodie des James Bond), **Shangaï Opera Blues** (fabuleuse comédie romantique à la Mack Sennett) et tout récemment **Pekin Opera Blues** ont bâti une œuvre unique empruntant à l'Occident ses techniques cinématographiques pour illustrer des histoires typiquement chinoises, de Hong Kong plus particulièrement. Hong Kong où les films tel **A Chinese Ghost Story** se comptent par centaines, films d'arts martiaux saturés de fantastique, d'effets spéciaux en apesanteur. Parce que les lois de la gravité n'ont aucune importance dans ces bandes. Il est courant de voir des guerriers se battre à l'épée à dix mètres du sol et ce pendant de longues secondes. **A Chinese Ghost Story** propose ce genre de tableaux déments. Pour les chorégraphier, Tsui Hark a choisi un jeune metteur en scène de 34 ans, Ching Siu Tung, dont le premier film, **Duel to the Death**, date de 1982. Sa seconde réalisation, **Witch From Nepal** (1987), a obtenu ce prix des Arts Martiaux propre au cinéma de Hong Kong. Quant on connaît le très haut degré de technicité des combats, la maîtrise qu'ils nécessitent, cette récompense est déjà une garantie. Pratiquant lui-même le kung-fu, Ching Siu Ting opte pour un style jumeau de celui de Tsui Hark.





Morceaux de bravoure

En une heure trente, **A Chinese Ghost Story** regroupe une quantité incroyable de morceaux d'anthologie. Certains sont proprement abracadabrants, comme ce mini vidéoclip détaillant le moine guerrier s'entraînant au sabre en chantant haut et fort une chanson édifiante. Et les joutes à l'arme blanche ! Quelle splendeur ! Les duettistes volent littéralement, sautent à des hauteurs folles et retombent toujours sur leurs pieds. Les trucages sont invisibles et l'ensemble impose en quelques séquences une poésie véritable. Plutôt du lyrisme tant le rythme est effréné, les sentiments exprimés avec une emphase d'un autre âge ; l'amour du baroque ronge les quatre coins de l'écran. Visuellement, **A Chinese Ghost Story** est sans conteste éblouissant. Chaque plan recèle des trésors esthétiques. Impossible d'oublier ce long voile blanc volant d'un arbre à l'autre, cette jeune femme, le visage d'une pureté inquiétante, jouant d'une espèce de lyre sur un bateau à quai. Du romantisme le plus échevelé, **A Chinese Ghost Story** passe au fantastique le plus ébouriffant. On pense parfois à **Evil Dead 2**, mais Ching Siu Tung cherche bien plus loin l'extravagance que Sam Raimi. Mais la démence est aussi dans le domaine du film d'arts martiaux mythologiques une raison d'être. La sobriété n'existe pas ici. Le final défit l'entendement. Il y a cette gigantesque langue de plusieurs centaines de mètres de longueur, cette sorcière de sexe indéterminé se transformant à volonté. Et surtout l'arrivée aux enfers parcourus par des cavaliers translucides. Enfers dominés par une puissance en armure cornue dont la taille délirante est soulignée par des contre-plongées affolantes. **A Chinese Ghost Story** se clôt par la victoire de l'amour, la défaite des puissances des Ténèbres. Le moine mourant se refait d'une seconde à l'autre une parfaite santé. Ce moralisme, ce happy-end gentil apporte encore au spectacle l'indispensable touche optimiste nécessaire à sa réussite complète. Avoriaz n'a jamais assisté à pareil rêve. D'Asie.

Marc TOULLEC

A Chinese Ghost Story. *Hong Kong 1987. Réal. : Ching Siu Tung. Scén. : Yuen Kai Chi. Phot. : Poon Hang Seng, Sander Lee, Tom Lau, Wong Wing Hang. Combats : Ching Siu Tung, Kowk Tsu, Lau Chi Ho, Tsui Chung Sun, Wu Chi Lung. Prod. : Tsui Hark/Cinema City. Int. : Leslie Cheung, Wong Tsu Hsien, Wo Ma... Dur. : 1 h 38.*



1987 : Bloody Bird 1988 : Killing Birds. Est-ce un hasard si Claudio Lattanzi, réalisateur de Killing Birds, fut assistant de Michele Soavi sur Bloody Bird, lui-même adjoint de Dario Argento sur Opera ? Une histoire de corbeaux et de psychopathe...

Entre une **Tarentule au Ventre noir** et **La Queue du Scorpion**, les noms d'oiseaux occupent une place importante dans le cinéma horrifique italien, ces thrillers sanglants apparentés de près au cinéma fantastique. Dario Argento, qui a lancé la vogue avec **L'Oiseau au Plumage de Cristal**, a effectivement utilisé un oiseau de cristal dans **Suspiria** (sur le plumage duquel Jessica Harper prélève une dague), emploie quelques corbeaux dans **Opera**... Et tout naturellement, Michele Soavi, assistant d'Argento, met en scène un tueur grimé en hibou dans son **Bloody Bird**. Très logiquement, Claudio Lattanzi, assistant d'Argento puis de Soavi sur **Bloody Bird**, sort de leur volière quelques faucons et aigles pour ses **Killing Birds**. A croire que, effectivement, les obsessions plastiques de Dario Argento sont à l'origine d'une véritable descendance...

Oiseau de malheur

Louisiane, 1965. Brown, un ornithologue, revient de la guerre du Vietnam. A peine arrivé, il découvre sa femme couchée avec son amant. Pris d'une rage aveugle, il les tue mais ne peut s'arrêter là. Il extermine aussi ses parents et épargne son fils. Dans sa fureur, il blesse mortellement, par accident, un jeune aigle. Un autre rapace lui crève les yeux de ses serres avant qu'il ait pu s'enfuir.
Vingt ans ont maintenant passé. Steve Porter, un ornithologue novice, reçoit de son école une bourse pour aller, de par les bois, vérifier si les « becs d'ivoire » sont bien en voie de disparition. Flanqué d'une bande d'étudiants et d'un campeur, Steve gagne La Louisiane, un patelin encore sauvage où son oiseau aurait trouvé refuge. Anne découvre par ailleurs le nom du dernier savant qui aurait donné un signalement du rapace. Il s'agit de Brown. Aveugle et reclus loin de la civilisation, celui-ci conseille aux étudiants l'endroit idéal pour débusquer l'objet de leurs recherches. Il leur confie une carte. Et c'est reparti, dans l'enthousiasme. Jusqu'au moment où le brouillard se lève, une épaisse purée de pois dans laquelle les jeunes gens se perdent. Ils finissent par trouver une maison abandonnée, celle d'un ornithologue justement.
Steve ne tarde pas à éprouver une impression de « déjà-vu » et des visions cauchemardesques s'imposent à lui. La nuit tombant, Jennifer entreprend de visiter la véranda encombrée de cages vides. Elle n'en reviendra pas. Brian est le second sur la liste. Transformé en torche humaine, il court dans la nuit et se consume. Un à un, les étudiants sont tués. Seuls, Steve et Anne parviennent à s'en tirer. Ils montent au grenier, découvre Brown qui leur somme de partir. Après tout, c'est lui que les oiseaux veulent après tout. Ils auront leur revanche et Steve et Anne la vie sauve.

A gros bouillon

Killing Birds n'a aucune peine à être bien supérieur à **Aenigma** et **Ghost House**. C'est un suspense horrifique classique dans sa façon d'assumer toutes les composantes du giallo. Ainsi, le metteur en scène se laisse aller aux cadrages habituels : poignard luisant dans l'obscurité, main gantée tournant une poignée de porte... Mais la rengaine, ici, passe bien. Claudio Lattanzi, formé à l'école Dario Argento, est moins porté sur l'esthétique comme Michele Soavi (**Bloody Bird**), mais le goût pour les meurtres originaux est le même. Il y a bien sûr les égorgements, le sang s'échappant de la bouche à gros bouillons. Obligatoire. Heureusement, certaines trouvailles atroces rachètent la banalité de quelques coups de couteau. Moment pour le moins surprenant : le tueur tient la fille à l'arrière du véhicule tandis que le conducteur tarde à démarrer. Quand il réussit à mettre le contact la tête de la fille toujours agrippée est littéralement arrachée ! C'est très clairement montré et les effets spéciaux sont à la hauteur de l'idée. Evidemment, le nombre des assassinats correspond au nombre de personnages. L'un deux périt par le feu (la scène, longue, est d'ailleurs très adroitement filmée) mais la plupart sont saisis par les mains putrides du tueur. Saisis à travers une cloison, à travers un plafond... Le choix est varié et comprend un visage inlassablement entraîné vers une mécanique en pleine rotation. Quant à l'aspect du tueur, il est à l'avenant. Un corps massif, un faciès vaguement humain... Il ne s'agit pas vraiment du psychopathe beau mec. Visiblement, **Killing Birds** n'a pas cherché à bouleverser un genre bien italien, mais l'illustration faite par Claudio Lattanzi est excellente.

Marc TOULLEC

Killings Birds *Italie 1987. Réal. : Claudio Lattanzi. Scén. : Claudio Lattanzi, Sheila Goldberg, Daniele Stroppa. Prod. : Variety Films. Int. : Lara Wendell, Thimothy W. Watt, Robert Vaughn... Dist. : Big Deal.*

SIESTA

Descente aux enfers de la déception amoureuse, Siesta est le premier film de la reine du vidéo-clip, Mary Lambert. Un exercice de virtuosité puissant et ambigü.

Pour son premier long métrage, la réalisatrice de vidéo-clips Mary Lambert fait preuve d'une ambition scénaristique et d'une maîtrise formelle qui pourraient bien lui valoir une place d'honneur au palmarès. **Siesta** raconte l'histoire d'une jeune femme (Ellen Barkin) qui décide d'abandonner son mari pour reconquérir l'homme qu'elle a jadis aimé. Jusque là, rien de follement original. Mais la manière dont ce point de départ est étoffé relève presque du génie. Grâce à une chronologie savamment désarticulée, à une série de flashes-back qui se télescopent avec une constante invention visuelle, le film se construit sous nos yeux à la manière des puzzles sophistiqués de Nicholas Roeg. Rappelez-vous **Enquête sur une Passion**, cette énigme policière complètement disloquée dans le temps. **Siesta**, c'est cela : un kaléïdoscope où présent et passé se bousculent pour finalement composer une mosaïque parfaite. La durée narrative du film s'étend sur cinq jours, cinq jours durant lesquels une femme va vivre une expérience sentimentale dont, nous le savons dès le départ, elle sortira meurtrie. Le scénario nous fait passer d'un souvenir à l'autre dans un désordre apparent qui masque en fait une cohérence absolue. Mais **Siesta** ne se limite pas à un exercice de style. Sa construction éclatée permet aussi de comprendre l'évolution des protagonistes, d'aller encore plus en profondeur dans leur psychologie. On s'aperçoit ainsi que cette femme en quête d'un amour perdu vit son voyage comme un saut en parachute où l'ivresse du mouvement peut aboutir soit à la libération totale, soit à la mort subite. Pour incarner ce personnage suicidaire, Mary Lambert a eu l'idée superbe (une de plus) d'engager Ellen Barkin. Ellen Barkin, une beauté souveraine, un profil parmi les plus étranges et les plus fascinants qui soient, une actrice de tout premier ordre, de la classe d'une Gena Rowlands. Hypersensible dans **L'Affrontement**, insolente dans **The Big Easy**, elle donne ici une performance toute en intériorité qui devrait lui ouvrir les portes de l'Oscar.
Film adulte et exigeant, **Siesta** renoue avec un cinéma dense et ambigü dont **Une Nuit de Réflexion** (de Nicholas Roeg, justement) et **L'Année du Dragon** constituent les deux derniers exemples à ce jour.

Loïc DAUDET

U.S.A. 1987. Réal. : Mary Lambert. Scén. : Patricia Louisianna Knop. Photo : Bryan Loftus. Mus. : Marcus Miller. Mont. : Glenn A. Morgan. Dur. : 1 h 37. Avec : Ellen Barkin (Claire), Gabriel Byrne (Augustin), Julian Sands (Keith), Martin Sheen (Del), Alexi Sayle, Grace Jones, Jodie Foster.


KILLING BIRDS

HIDDEN



Après le réputé Alone in the Dark et la méconnue Revanche de Freddy, Jack Sholder marche sur les traces de David Cronenberg avec un film où l'horreur la plus organique se taille la part du lion. Une leçon d'anatomie pour ceux qui ont le cœur bien accroché.



Jack Sholder : « Action ! »

Les parasites ont la vie dure. Il y a d'abord eu **Frissons**, de David Cronenberg, une parabole sociologique ponctuée de scènes écœurantes où des espèces de limaces phalliques transformaient les locataires d'un immeuble canadien en obsédés sexuels. Récemment, les sangsues du formidable **Night of the Creeps** zombifiaient toute une ville sous le regard amusé de Fred Dekker. Avec **Hidden**, Jack Sholder apporte une nouvelle preuve de la vitalité de ces bestioles extra-terrestres dont le passe-temps favori consiste à investir le corps humain et à provoquer des dérèglements aussi bien physiques que mentaux. Ici, de paisibles citadins se métamorphosent en chauffards meurtriers, d'autres se mettent à piller des banques... Il devient vite évident que la clé de ces comportements insensés se trouve là-haut, quelque part dans les étoiles, et que Los Angeles a été choisie pour servir de champ de bataille à un règlement de comptes intergalactique. A en croire le réalisateur et son scénariste Jim Kouff, **Hidden** a pour ambition de privilégier les rapports entre les personnages (voir *Mad Movies* n° 50). Mais que cela ne vous fasse pas fuir. L'aspect fantastique est loin d'avoir été négligé, puisque les effets spéciaux ont été confiés au talent de Kevin Yagher. Seules deux séquences font appel à des trucages élaborés, mais elles constituent deux des moments les plus intenses du film.

C'est en regardant un fœtus conservé dans du formol que Kevin Yagher a eu l'idée du parasite tel qu'on le voit quand il sort de la bouche d'une victime pour se réfugier dans le cops d'une autre. Aussi répugnant qu'il soit, ce monstre n'est pourtant qu'un inoffensif ballon de vinyle moulé à chaud recouvert de soie pour lui donner un air brillant et translucide. Ses tentacules (on dirait des pattes de tarentule) sont recouverts de crinière de cheval et sa bouche, garnie de dizaines de petites dents, évoque celle d'un poisson appelé « rémora ». Au début de la première scène-choc, située dans un hôpital, l'acteur possédé par la créature ouvre la bouche. Dans tous les plans suivants, le comédien sera remplacé par un mannequin. Son visage se met à trembler comme sous l'effet d'une décharge électrique, sa nuque gonfle, et quatre tentacules velus sortent de sa bouche. La suite est répugnante : le parasite se sert de ses tentacules pour s'extraire de la gorge du malheureux et se précipite vers un malade allongé sur un lit pour s'introduire dans son corps. Ce résultat à la fois spectaculaire et obscène a été obtenu grâce à toute une batterie de bladders. Mais il y a pire, car le parasite éprouve à un moment donné le besoin de sortir de la nouvelle carcasse qui l'héberge ; et comme il n'y a pas d'orifice à proximité, il fait comme son cousin d'**Alien** : il creuse lui-même l'issue de secours. Il essaie d'abord de s'échapper par le bras : les veines du pauvre garçon gonflent jusqu'à l'explosion (cf. **Scanners**), et un tentacule perce la chair pour tâter le terrain. Comme ça ne lui convient pas, il retourne à l'intérieur et décide d'employer les grands moyens. Mais là, attention. Le spectre d'**Alien** se profile à l'horizon. Comment éviter le plagiat ? Posons le problème en termes mathématiques : un parasite d'environ soixante centimètres (sans compter les tentacules) a élu domicile dans un corps humain. Question : où peut-il se loger ? Il y aurait certes assez de place dans la cage thoracique, mais la victime suffoquerait au bout de trois secondes, et adieu le suspense. Reste l'estomac, véritable salle d'attente pour visiteur extra-terrestre. Pour sortir, pas de côtes à broyer, jusque une ou deux centimètres de chair tendre à forer. Le film réserve donc un accouchement par césarienne improvisée, et c'est à en fermer les yeux.

D'un budget d'environ cinq millions de dollars, il a connu un certain succès aux Etats-Unis. Il sera donc attendu avec curiosité à Avoriaz. On croise les doigts.

Maitland MCDONAGH
(Traduction : Bernard ACHOUR)





The Hidden *USA 1987. Réal. : Jack Sholder. Scén. : Bob Hunt. Photo. : Jacques Haitkin. Mus. : Michaël Convertino. SPFX : Kevin Yagher. Prod. : Robert Shaye/New Line. Int. : Michaël Nouri, Kyle MacLachlan, Clu Gulager, Claudia Christian, Clarence Felder, Richard Brooks, Katherine Cannon... Durée : 1 h 36.*



CASSANDRA

Les Mad Max , Pique Nique à Hanging Rock , La Dernière Vague... Depuis cet âge d'or, le cinéma fantastique australien était quelque peu rentré dans les rangs du conformisme anglo-saxon. Le voilà qui revient à ses sources : le thriller d'épouvante plein de terreurs moites et d'horreurs diffuses...

L'expression « capable du meilleur comme du pire » convient parfaitement à Colin Eggleston. Le meilleur tient en un tire, **Long Weekend**, cauchemar écologique d'une efficacité surprenante. Le pire, c'est **Dakota Harris**, plagiat techniquement honnête des **Aventuriers de l'Arche Perdue** mais d'un ennui mortel. **Cassandra** se rattache, de loin, à la première catégorie.





Souvenir d'enfance

Cassandra est jeune, jolie. Le hic chez elle vient de son enfance, de quelques images, des flashs. Le ciel, une maison au sommet d'une colline et une course éperdue que la caméra suit au ras du sol. Pourquoi ? Simplement parce que la mère de Cassandra s'est introduit le canon d'un fusil dans la bouche. Elle se donne la mort au moment même où sa fille arrive sous le porche. Et Cassandra aura pressenti le suicide quelques minutes avant. La première manifestation de ce don si particulier qui lui permet de voir l'avenir... D'emblée, la caméra de Colin Eggleston définit un climat, lourd, pesant, étouffant. De quoi mettre mal à l'aise. Et il y a le battement de ses paupières en gros plan, battement dont le bruit est sourd, dilué et martelant l'espace comme un métronome. Voilà pour le passé. Il ressurgit lorsque Cassandra trouve par hasard la photo d'une jolie femme, officiellement morte d'un accident de voiture, sœur de son père. Evidemment, il ne s'agit pas de la vérité. De nouveau, la mort apparaît. Comme survient la nouvelle amie du père de Cassandra, enceinte... Tout est noué pour le drame, les meurtres se succèdent, des visions fulgurantes traversent l'esprit de Cassandra.

Moiteur

Le cinéma fantastique australien donne aussi bien dans les vrombissements des **Mad Max** que dans la senteur bucolique des fleurs immaculées de **Pique-Nique à Hanging Rock. Cassandra** ne cherche pas la vitesse. Bien au contraire, le rythme est voulu à ce point lent qu'il crée déjà un climat. La marque du fantastique australien. De plus, le film de Colin Eggelston ne possède pas la beauté lumineuse des premières réalisations de Peter Weir. La beauté est ici glauque, embuée de souvenirs cruels issus de la mémoire de l'héroïne. Des ramifications incestueuses enfoncent encore le film dans l'obscur, le trouble. Même les meurtres sont pris dans ce magma poisseux qu'est l'environnement. Les coups de couteaux font très mal non parce qu'ils sont décrits avec sadisme mais parce que l'introduction du métal dans la chair a quelque chose de flasque, de mou. C'est tout juste si la violence sert de soupape libératrice à une atmosphère putride. Et le dénouement. Un modèle de justesse. A la fois spectaculaire (incendie) et intimiste (des liens de parenté sont dévoilés), il clôture une œuvre envoûtante, pleine d'odeurs nauséeuses et entêtantes. Reste encore l'épilogue terminant le film sur des points de suspension inquiétants quant à la santé mentale d'une certaine Cassandra.

Marc TOULLEC.

Cassandra *Australie 1986. Réal. : Colin Eggleston. Scén. : Colin Eggleston, John Ruane, Christ Fitchett. Phot. : Gary Wapshott. Mus. : Trevor Lucas Prod. : Trevor Lucas. Int. : Shane Briant, Briony Behets, Kit Taylor, Lee James, Tim Burns... Durée : 1 h 33.*

MORNING PATROL

La Grèce à Avoriaz, le Colisée dans les Alpes. Une première. Ambitieux, intrigant, minimaliste Morning Patrol envoie sur le tapis le thème du dernier homme, de la dernière femme sur la Terre. Attente fébrile...



La ville n'est plus que ruines, une femme seule erre. Désespérément seule. Son but : gagner la Zone Interdite, la franchir. Mais les pièges pullulent et la Patrouille du Matin guette. Rapidement, on constate que la Cité vit encore sur son passé, sur les derniers instants du Vieux Monde. Des voix électroniques ordonnent à une foule absente de quitter les lieux, des téléscripteurs continuent à fonctionner. Les cinémas aussi diffusent des films et sur les écrans de télévision vivent encore les stars d'autrefois, mortes désormais. La Femme rencontre un homme, un des rares survivants. Ils se rapprochent l'un de l'autre, essaient de se souvenir de l'avant-cataclysme. Et pour retrouver la mémoire, la traversée de la ville s'impose. L'avenir ? Inexistant. L'amour ? Complexe, existant de par la violence et la mort...



Five, Le Monde, la Chair et le Diable, Le Survivant, Le Dernier Survivant... Les parcours des derniers femmes et hommes à la surface du globe sont toujours sujets à des visions irréalistes de décors citadins géants et vides, dérisoires et pleins de papiers gras. Le délabrement, le fatras constituent toujours une remise en cause des fondations d'une société moderne. **Morning Patrol** visite les ruines d'une ville et cède avec intelligence à la photogénie des grabats, des parois lézardées. Tourné à Athènes début 86 et achevé début 87, le film a la particularité d'inclure des textes en voix off sortis des œuvres de Daphné du Maurier, Herman Raucher, Michèle Valley, Philip K. Dick (parfaitement à sa place dans ces mondes probables qu'il affectionnait tant), et Raymond Chandler (« Pour toi, eau et pétrole sont pareils au vent, tu dors le grand sommeil et ces saletés-là ne te touchent plus » extrait du **Grand Sommeil** évidemment)... Son auteur, Nikos Nikolaidis, né en 1940, est signataire de trois autres films, auteur de deux romans dont il a tiré les scénarios de certaines de ses œuvres. Très souvent récompensé lors des festivals grecs, Nikos Nikolaidis sera, peut-être, la révélation de cet Avoriaz 87. Le comité de sélection a, dit-on, particulièrement apprécié son **Morning Patrol**. Alors...

Marc TOULLEC

Morning Patrol. Grèce 1987. Réal. : Nikos Nikolaidis. Scén. : Nikos Nikolaidis. Phot. : Dinos Katsouridis. Mus. : Yorgos Hatzinasios. Prod. : Nikos Nikolaidis/Centre National du Cinéma Grec. Int. : Michèle Valley, Takis Spiridakis. Dur. : 1 h 48.

Julia AND Julia

Attention : film expérimental !

L'amour, le temps, la fatalité : ce sont les trois thèmes autour desquels gravite **Julia and Julia**, film romanesque et sensible que l'on peut apparenter au genre « fantastique intimiste ». Tout commence par un mariage. On se jure fidélité éternelle, on sourit, on est heureux. Mais juste après la cérémonie, c'est le cauchemar : un accident de voiture, et la jeune épouse devient une veuve incrédule, pétrifiée. Six ans plus tard, Julia (Kathleen Turner) n'est toujours pas remise du choc. Elle vit comme une automate. Un soir, comme tous les soirs après le travail, elle rentre chez elle. D'abord, sa clé refuse d'ouvrir l'appartement. Quand la porte s'entrebaille enfin, une vieille femme lui affirme qu'elle a toujours vécu là. Plus loin dans la rue, le hangar hier désaffecté est devenu un superbe pavillon. Et dans le pavillon habite le mari de Julia, mort six ans plus tôt, en compagnie du fils qu'ils n'ont jamais eu. Déconcertée (on le serait à moins), Julia découvre peu à peu les délices de cette deuxième chance que lui offre le destin. Elle préfère ne pas poser de questions, mais elle découvre qu'elle entretient une liaison adultère avec un autre homme (Sting)...

Julia and Julia procure le plaisir immédiat de tout paradoxe temporel exploité avec ingéniosité ; c'est-à-dire qu'on peut s'y divertir au premier degré, ou y déceler une dimension plus grave, une réflexion sur le rôle du temps dans l'existence, sur les possibilités infinies des événements qui « auraient pu » survenir ou pas. Mais le film de Peter Del Monte (dont **L'Invitation au Voyage** mériterait une seconde chance) est surtout une curiosité technique, presque un gadget : c'est en effet le premier long métrage à avoir été entièrement tourné avec des caméras électroniques à haute définition conçues par Sony. L'image y est d'une luminosité incroyable, et grâce à une utilisation judicieuse de la vidéo, il n'y a pas le moindre « grain » à l'image. De ce point de vue, l'expérience est parfaitement réussie. Mais on peut quand même s'interroger sur l'avenir et sur l'utilité de cette technique : si on y gagne en réalisme, on y perd en revanche considérablement en « artistique ». L'impression d'assister à un film « en direct », comme si les personnages se déplaçaient derrière un écran de verre, a quelque chose d'inconfortable. Et d'artifice ? Et la magie ? Et le cinéma là-dedans ? Imagine-t-on **Barry Lyndon, Tess** ou **Excalibur** tournés directement en vidéo ? Pour ingénieux qu'il soit, ce système risque, s'il est mal employé, de rendre l'esthétique des films à venir aussi « nette » que dans un porno Marc Dorcel. A moins que des magiciens comme Francis Coppola ne décident de prendre les choses en mains...

Loïc DAUDET



Kathleen Turner

Italie. 1987. Réal. : Peter Del Monte. Scén. : Silvia Napolitano, Sandro Petraglia, Peter Del Monte. Photo : Giuseppe Rotunno. Prod. Exec. : Francesco Pinto, Gaetano Stucchi. Avec : Kathleen Turner (Julia), Gabriel Byrne (son mari), Sting (Daniel Owen).

16e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE

AVORIAZ 88



16 AU 24 JANVIER 88

GENERATION PERDUE

Entretien avec

JOEL SCHUMACHER

Brillant, rythmé, original, Génération Perdue renouvelle avec bonheur le genre passablement démodé du film de vampires. Nouveau venu dans le cinéma fantastique, Joël Schumacher raconte à Mad Movies une expérience riche d'enseignements. Un entretien surprenant, unique en son genre.

M.M. : Votre carrière ne comporte guère de films fantastiques; comment avez-vous été amené à réaliser ***Génération Perdue*** *?*

J.S. : Après **St Elmo's Fire**, je devais mettre en scène **Bright Lights, Big City**, avec Tom Cruise dans le rôle principal. Mais pour diverses raisons de cuisine intérieure, le projet n'a pas abouti. Quand la Warner a entendu parler de ce fiasco, un de ses responsables m'a téléphoné pour me parler d'un scénario qu'il voulait me faire lire, quelque chose de « vraiment intéressant » d'après lui. Dès qu'il a prononcé les mots « adolescents » et « vampires », une petite voix dans ma tête m'a soufflé : « Raccroche-lui au nez ». Malgré mes réticences, je me suis laissé convaincre. Et le petite voix reprenait de plus belle : « Pas question que tu fasses ça. Pas question, *pas question !* ». Ce que j'ai lu ressemblait en effet à quelque chose du genre **Les Goonies jouent aux Vampires**. C'était tout sucre tout miel. La moyenne d'âge des héros tournait autour de treize-quatorze ans, sans parler de l'abscence totale de sexualité. La mère s'appelait Wendy, les enfants Michaël et John; l'ensemble était aussi asexué que **Peter Pan**. Un truc pour mômes, quoi.

J'ai donc appelé les studios Warner pour leur annoncer mon refus, mais manque de chance, tout le monde était parti déjeuner. Ça m'a laissé le temps de réfléchir un peu. J'aimais depuis toujours les films d'horreur, surtout avec des vampires, et je venais justement de lire **Conversation avec un Vampire** et **The Vampire Lestat** de Anne Rice; c'était donc une de mes préoccupations du moment. J'ai toujours eu la conviction que la dimension « sexuelle » des vampires était leur particularité la plus frappante. En lisant le **Dracula** de Bram Stoker, j'ai compris que les vampires représentaient aussi une espèce de libération érotique à une époque de grandes restrictions morales comme le dix-neuvième siècle.

M.M. : J'imagine que cette découverte a dû vous travailler.

J.S. : Vous aviez ces femmes fragiles, sans défense, endormies dans de superbes alcôves, et cet élégant étranger revêtu d'un costume blanc, drapé d'une cape, qui entrait au beau milieu de la nuit par les fenêtres du château... En guise de rapport sexuel, il vidait ces femmes de leur sang jusqu'à ce qu'elles lui appartiennent corps et âme. Les livres d'Anne Rice, qui









sont de ce point de vue très explicites, et ma propre conception du sujet faisaient qu'on ne *pouvait pas* raconter une histoire de vampires à la façon de Walt Disney. Il fallait au contraire du sexe, du rock, de l'Américain pur souche. Finie la Transylvanie et l'Europe de l'Est, fini « Je veux boire ton sang ». Après avoir mis de l'ordre dans toutes ces pensées, je suis retourné aux studios Warner et je leur ai dit que je ne me sentais pas concerné par le scénario *tel qu'ils me l'avaient proposé,* mais qu'en revanche je pouvais en faire quelque chose de bien plus intéressant. Je leur ai exposé ma thèse sur le sexe et le rock, et ils se sont exclamés : « Super ! Nous voulons aussi faire ce film-là ! » Voilà comment ça s'est passé. L'esprit général du film est né d'un travail constant sur deux niveaux : d'un côté nous voulions demeurer fidèles aux traditions pour que les amoureux des vampires ne soient pas trop dépaysés, et d'un autre nous souhaitions tout faire à *notre* façon, avec les changements que cela pouvait impliquer. Nos vampires ne sont pas nés en Transylvanie, ils roulent en moto, ils ne portent pas de tenue de soirée ni ne dorment dans des cercueils. Nous ne voulions pas non plus des « prises de sang » habituelles : Jason Patrick boit le sang de Kiefer Sutherland dans une bouteille de whisky... Ils ne volent pas comme des chauve-souris, mais comme des oiseaux de proie, des faucons. Leurs envols ont quelque chose de sauvage. Nous avons conservé l'idée de la damnation éternelle, mais nos vampires sont *heureux* d'être condamnés à vivre.

M.M. : Laissez-moi vous poser une question. Que la naissance de la littérature « vampirique » soit liée à un besoin d'extérioriser des pulsions érotiques sans pour autant recourir à la pornographie, d'accord. Alors qu'est-ce qui vous fait croire à l'attrait d'un film de vampires à une époque aussi sexuellement libérée, du moins en apparence que la nôtre ?

J.S. : Les vampires ne sont pas seulement une métaphore du sexe; notre héritage culturel est plein de vampires, de forces oppressantes qui tendent à vous ponctionner, à vous extraire ce que vous avez de meilleur, à vous déposséder de vous-mêmes. Toute culture a ses propres vampires. Seule la dimension sexuelle perdure à travers les lieux et les âges... C'est elle qui fait leur séduction. Qui de nos jours

MAUVAIS SANG

Gros succès cet été aux States, **Génération Perdue** devait, logiquement, passer à Avoriaz. Or, le voilà qui sort le 13 janvier. Par peur de la comparaison avec son jumeau (niveau scénario surtout) **Near Dark** ? Joël Schumacher, remarquablement à l'aise dans la comédie dramatique (**St Elmo Fire**), balaie le grenier poussiéreux du film de vampires classique. Les enfants de la nuit sont désormais jeunes, branchés, aiment la musique rock, les ballades nocturnes à moto... Le château des Carpathes est évincé au profit d'un repaire souterrain encombré d'objets de la fin du siècle dernier, et la musique ne fonctionne plus aux accents d'un harmonium lugubre. Du passé. **Génération Perdue** carbure au rock'n roll. Mais les vampires redoutent toujours la lumière, l'ail et les pieux dans le cœur. Il faut également les inviter chez soi pour qu'ils puissent passer le pas de la porte. Les scénaristes font preuve d'une réelle connaissance du mythe tandis que sur un mur se reflète bien distinctement l'ombre d'un suceur de sang. Evidemment, l'intrigue ne se prend jamais au sérieux et s'égare souvent du côté de la parodie avec ces deux gosses qui trouvent dans la bande-dessinée les moyens de lutte contre les vampires. Les maquillages, bien que réussis, ne renouvellent pas les performances de **Vampire, vous avez dit Vampire ?**. Le Vampire se retourne ou disparaît du champ de la caméra et hop ! le voilà le teint livide, les canines proéminentes, les yeux rouges ! Rayon étalage de viande rouge, la sagesse est de rigueur; un petit jet de sang lorsqu'un vampire mord un punk chauve au crâne. Film grand public (trop grand public ?) **Génération Perdue** bénéficie toutefois d'une photographie assez belle, surtout en ce qui concerne les séquences nocturnes (notamment les phares arrière de motos filant dans les ténèbres). La piètre histoire d'amour entre la jolie vampire et le bel adolescent se conclut sur une ode inénarrable à la famille américaine enfin soudée, l'adulte corrupteur de la jeunesse part en cendres... Moralité sauve. Un pur produit deux cents pour cent américain, bien fichu, mais trop complaisant vis à vis des canons de la rentabilité immédiate.

M.T.

The Lost Boys *USA 1987. Prod. : Harvey Bernhardt et Richard Donner pour Warner Bros. Réal. : Joel Schumacher. Scén. : Janice Fisher, James Jeremias et Jeffrey Boam d'après une histoire de James Jeremias et Janice Fisher. Dir. Phot. : Michael Chapman. Mus. : Thomas Newman. Int. : Corey Feldman, Jami Gertz, Corey Haim, Edward Herrmann, Barnard Hugues, Jason Patric, Kiefer Sutherland, Dianne Wiest... Durée : 1 h. Dist. : Warner-Columbia. Sortie prévue le 13 janvier 1988.*









aimerait troquer sa peau contre celle de la créature de Frankenstein ? Etre découpé en morceaux puis recousu, devenir un objet de répulsion physique, vous appelez ça un idéal ? Pareil pour le loup-garou; à moins d'être Chewbacca, vous serez laid à hurler, et inutile de compter sur un rendez-vous avec votre petite amie un samedi soir au clair de lune. Quant à Alien, son élégance exquise et sa troublante sensualité ne l'empêchent pas de n'être qu'une mécanique; personne ne voudrait prendre sa place. Mais un vampire... Etre investi de pouvoirs surhumains, se nourrir du sang des autres, accéder à l'immortalité, dormir le jour, s'éclater la nuit... On est damné, certes, mais puisque ça donne l'occasion de vivre jusqu'à la fin des temps, ce n'est pas un tel calvaire, au fond. Notre âme immortelle finira bien un jour ou l'autre en Enfer, mais quand ? Il suffit d'éviter la lumière du soleil. Et puis il y a autre chose; si les vampires sont damnés, quelqu'un d'*autre* en porte forcément la responsabilité. Il est très rare que les vampires soient des gens ayant délibérement choisi de s'écarter du droit chemin pour conclure un pacte avec le Diable. Ils succombent généralement à une séduction supérieure, et quand ils réalisent le piège dans lequel ils sont tombés, il est trop tard pour revenir en arrière. Nous commettons tous de telles erreurs.

M.M. : Depuis quelques années, le spectre du SIDA a donné une signification inattendue à la mythologie vampirique. Jusqu'à présent, le sang était un fluide corporel « respectable ». Avec le SIDA, il suffit de prononcer le mot « sang » pour provoquer des frissons.

J.S. : **Génération Perdue** a suscité pas mal de commentaires. Un critique de Chicago a écrit que le personnage d'Edward Hermann, le plus grand des vampires, était l'image du Capitalisme majuscule se nourrissant de la détresse adolescente...

M.M. : Le coup classique du « Petit Marx en dix leçons »...

J.S. : Exactement. D'autres, comme vous, ont comparé l'absorbtion de sang à la transmission du SIDA. Lors d'un récent dîner, une actrice m'a dit que le film était à ses yeux une parabole sur la drogue. Je ne pense pas que ce soit le cas, mais...

M.M. : Mais il y a cette séquence où tous les vampires tombent dans des espèces de grands nuages blancs...

J.S. : Oui, nous y voilà. Notre but a été de réaliser un film aussi distrayant et effrayant que possible. Je ne suis pas sûr que toutes les interprétations qu'on a pu en faire correspondent à nos intentions de départ, mais je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas divertir sans donner à penser par la même occasion. **Génération Perdue** n'est que mon quatrième film et je n'ai pas assez d'expérience pour anticiper les réactions du public. Mon but est de travailler sur une foule de niveaux de lecture et de laisser le spectateur libre de son interprétation. Woody Allen a dit que le public n'avait jamais tort. Si certains ne voient dans mon film qu'un histoire de vampires pimentée de sexe et de musique, très bien. Mais si d'autres s'amusent à lire entre les lignes et découvrent une dimension supplémentaire, alors là c'est génial. La ville de Santa Cruz où nous avons tourné le film a longtemps été la capitale américaine du crime. On y trouve encore des hordes de gosses vivant en marge de la société. Ils constituent un gibier de premier choix pour les vampires de notre époque - ceux qui exploitent la vulnérabilité des jeunes. Je ne veux pas faire sortir les mouchoirs, mais le film évoque aussi ce problème. J'aimerais ajouter une dernière chose : quoi qu'on dise de votre film, l'important est qu'on en *parle*. Parce que si on en parle, ça signifie qu'on l'a *vu*. Si personne ne se déplace, un film n'est qu'un ruban de plastique qu'une machine déroule tous les jours entre deux heures de l'après-midi et minuit... C'est comme la chute d'un arbre que personne n'entendrait. Si le public va au cinéma voir votre film, tous les commentaires sont à prendre comme autant de bonnes nouvelles.

Entretien réalisé par
Maitland Mc DONAGH
(Traduction : Bernard ACHOUR)

AVIS CHIFFRES

O : Nul. 1 : Très mauvais. 2 : Mauvais. 3 : Moyen. 4 : Bon. 5 : Très bon. 6 : Chef-d'œuvre.
B.A. : Bernard Achour. M.B. : Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert. J.M.L. : Jean-Michel Longo. M.M. : Maitland Mc Donagh. J.P.P. : Jean-Pierre Putters. M.T. : Marc Toullec.

	BA	MB	VG	JML	MM	JPP	MT
Aenigma			0				2
L'Aventure Intérieure			3		4		5
Bigfoot et les Henderson	4	4	3		0	5	4
Caravaggio	2						4
Creepshow	2	2	2		2	3	3
Les Dents de la Mer	4	3			2		2
Génération Perdue					4		3
Hellraiser		4	4		3	4	5
Intervista	4				4		
La Maison de la Terreur			0				2
Les Maîtres de l'Univers	1		1		1	1	4
Robocop	3	5	5	5	4	4	6
Rock Aliens	2		1		2		1
Star Trek IV	4		2		2	4	4

PALMARES 87

Qui succèdera à **Re-Animator** pour les chefs-d'œuvre et à **L'Invasion vient de Mars** pour les nanars ? Le suspense est insoutenable... Alors tous à vos cartes postales et envoyez-nous vite la liste de vos cinq films préférés de 1987, sans oublier bien-sûr les cinq que vous avez le moins aimés. Résultat des courses dans le prochain numéro, avec le palmarès détaillé de la rédaction.



DEATH WARMED UP

Death warmed up *(1984). Réal. : David Blyth. Int. : Michael Hurst, Margaret Umbers, William Upjohn, Geoff Snell. Distr. : René Chateau Vidéo.*

Attachez vos ceintures, vous allez être secoués. Ce film néo-zélandais est un véritable monument hystérique, un cauchemar apocalyptique, une descente aux enfers hallucinée, un remake « destroy » de « L'île du Dr. Moreau », un plaidoyer contre la médecine libre… et j'en passe. Le docteur Howell (au physique mi-Jack Nicholson, mi-Dan Aykroyd) a forcé le jeune Michael à abattre ses parents en utilisant une drogue de son invention. Après 7 années d'asile, le jeune homme est relâché et cherche à se venger du médecin qu'il retrouve exerçant sur une île isolée. Mais entre temps, son cas ne s'est pas amélioré et ses cobayes forment une armée hétéroclite qu'il envisage de relâcher sur le monde ! Sanglant, violent, désespéré avec cependant des fulgurances d'humour noir, **Death warmed up** n'est décidément pas un film comme les autres. Parfaitement maîtrisé au niveau technique, alors qu'il s'agit d'un premier film, doté d'un montage nerveux et efficace, **Death warmed up** est le film à ne pas rater; et il est scandaleux qu'il n'ait pas été distribué sur les grands écrans.

FROID COMME LA MORT

Dead of winter *(1986). Réal. : Arthur Penn. Int. : Mary Steenburgen, Roddy McDowall, Jan Rubes, William Russ, Ken Pogue. Distr. : M.G.M./U.A. Film Office.*

Présenté à la fois à Avoriaz et à Cognac, ce film de suspense présente une intrigue astucieuse bien qu'à la fin certaines ficelles se révèlent un peu grosses. Je résume : une actrice est convoquée pour tourner un bout d'essai afin de remplacer une collègue qui a eu une crise de nerfs. Retenue pour « le rôle », Katie soupçonne rapidement que l'on attend autre chose d'elle ; mais quoi ? Pourquoi a-t-on fait disparaître sa carte d'identité, pourquoi le fil du téléphone a-t-il été coupé, et cette tempête de neige qui isole la maison ! Mais lorsqu'un matin, elle découvre qu'on lui a coupé un doigt, la machination devient diabolique et macabre. Dans un triple rôle, Mary Steenburgen peut offrir une palette très étendue de son talent. Bien qu'assez théâtral **Froid comme la Mort** retient l'attention.




LA CREATURE DU MARAIS

Swamp Thing *(1981). Réal. : Wes Craven. Int. : Louis Jourdan, Adrienne Barbeau, Ray Wise. Distr. : Warner Home Vidéo.*

Heureuse initiative que cette ressortie, on avait presque oublié qu'il s'agissait d'une œuvre de jeunesse de Craven. Inspirée assez librement d'une B.D. réputée, il n'était guère évident de mettre en scène cette créature mi-homme, mi-plante. Le résultat est un film dynamique mais souvent en demi-teinte car tendre et émouvant. Craven est inspiré par les décors du marais qui lui permet de donner une luminosité particulière au film ; ainsi la séquence du combat final entre la Créature et le Monstre Arcane a un aspect gothique un peu rétro mais bien sympathique. Pour l'époque, les maquillages sont plutôt réussis, la transformation d'Arcane préfigure d'autres techniques qui apparaîtront plus tard. On attend **Le Retour de la Créature du Marais** pour l'année prochaine.

JAG

Mr. Wong/Dark of the Night *(1985). Réal. : Gaylene Preston. Int. : Heather Bolton, David Letch, Perry Piercy. Distr. : Vestron.*

A vouloir faire dans la subtilité, il arrive que l'on donne dans l'ennui profond ; et ce ne sont pas les titres qui manquent. On peut y rajouter celui-ci ; l'histoire d'un véhicule possédé n'est pas nouvelle (**Christine** ou **Enfer Mécanique**) et on guette vainement la petite originalité qui fera que… mais rien ! L'actrice principale au physique ingrat (dirons-nous par galanterie) semble porter toute la misère du monde sur ses épaules et est inintéressante au possible. En plus, c'est d'une lenteur à vous donner l'envie de piquer une pointe de vitesse sur la première autoroute venue.

JAG.



BLUE VELVET.



BLUE VELVET

Blue Velvet *(1986). Réal. : David Lynch. Int. : Kyle MacLachlan, Isabella Rossellini, Dennis Hopper, Hope Lange, Dean Stockwell. Distr. : C.B.S. Fox.*

Il est bizarre le monde de David Lynch. **Blue Velvet** évolue à la lisière de deux mondes comme son personnage principal, Jeffrey, un jeune homme qui succombe à l'attirance de savoir ce qui se cache derrière les choses. Et ce qu'il y découvre, il n'est pas prêt à le recevoir. Jeffrey, que D. Lynch rend le plus fade possible pour mieux nous éclabousser avec quelques personnalités hors du commun (surtout Dennis Hopper que l'on n'a jamais vu aussi fou), est partagé entre un amour ordinaire et une passion extraordinaire qui le fait se confronter au danger. Ratacher ce film au cinéma fantastique est une affaire personnelle et la caution du grand prix d'Avoriaz l'an passé peut en surprendre quelques uns. Ce chef-d'œuvre déroutant et envoûtant vous permettra de repousser encore plus loin les limites de votre imaginaire. Ne vous laissez pas abuser par l'intrigue policière, l'intérêt est ailleurs ; plongez dans le regard profond d'Isabella Rossellini, et vous y découvrirez tout un univers de perversion et d'émotion.

L'AMIE MORTELLE

Deadly friend *(1986). Réal. : Wes Craven. Int. : Matthew Laborteaux, Kristy Swanson, Michael Sharrett, Anne Twomey. Dist. : Warner Home Vidéo.*

C'est le mois Wes Craven chez Warner, qui présente 2 films intéressants du réalisateur des **Griffes de la Nuit. L'Amie Mortelle** est le plus faible, bien que pas déshonorant car à l'exception d'un effet gore très fort (une tête qui explose sous l'impact d'un ballon) l'œuvre a le ton d'un téléfilm. Un adolescent génial particulièrement doué en robotique remplace le cerveau de sa petite amie morte par celui de son robot. Mais le comportement de cette dernière change et elle devient violente, cherchant à se venger de ceux qui l'ont fait mourir. Le maquillage de Samantha est réduit au minimum et elle a fort à faire pour rendre son rôle crédible. Il est donc permis de lui préférer…

DEMONS 2

Demoni 2. *Réal. : Lamberto Bava. Prod. : Dario Argento. Int. : David Knight, Bobby Rhones, Asia Argento. Distr. U.G.C. Vidéo.*

« Voilà docteur, je m'occupe de la rubrique vidéo de *Mad Movies* et ce soir-là je regardais un film quand tout d'un coup, un monstre affreux est sorti de l'écran de télé, et puis j'ai été assailli par des tas d'images horribles. Des créatures dégoulinantes s'attaquant à des culturistes ramollis du cervelet ; une jeune femme enceinte persécutée par un Gremlin facétieux, qui était sorti d'un nabot hargneux. Des plafonds coulent des flots de sang, un chien hurle à s'en arracher la gueule avant d'attaquer sa maîtresse, sans compter que l'ascenseur est en panne et que les portes du garage sont fermées et que on n'est pas sorti de l'auberge. Votre opinion, Docteur ? »

« Eh bien, si vous n'étiez pas en train de visionner la cassette de **Demons 2**, je vous met trois en maladie professionnelle pour six mois avec une période équivalente de rééducation à *Télérama*. Ensuite on verra... ».



DEMONS 2

VENT DE FOLIE

The Wind *(1986). Réal. : Nico Mastorakis. Int. : Meg Foster, Wings Hauser, David McCallum, Robert Morley, Steve Railsback. Distr. : Vestron.*

Comme le foehn autrichien, qui est réputé apporter la folie, le vent qui souffle sur cette île grecque n'amène rien de bon. Une romancière en mal d'inspiration s'y réfugie et croit que le propriétaire de la maison qu'elle loue a été assassiné par le voisin (W. Hauser, une fois de plus catalogué dans les psychopathes à la petite semaine). Comme elle a mis dans le mille, elle se prépare de sérieux ennuis. C'est à peu près tout pour l'histoire mais par la magie de l'éclairage et le soin apporté aux cadrages, **Vent de folie** est une captivante histoire du chat et de la souris. L'atmosphère de ces petites ruelles a la splendeur des ambiances gothiques, soulignée par la bande son saturée de vagues, de vent. Si, comme moi, vous éteignez toutes les lumières et poussez un peu le son, je vous garantis quelques frissons bienvenus. Sinon McCallum et Morley ne font guère plus que de la figuration, mais ça fait bien dans un générique.

VENT DE FOLIE (les 2 photos)





LE RETOUR DE JACK L'EVENTREUR

Terror at London Bridge *(1985). Réal. : E.W. Swackhamer. Scén. : William F. Nolan. Int. : David Hasselhoff, Stefanie Kramer, Adrienne Barbeau, Clu Gulager. Distr. : Unicorn/C.B.S. Fox.*

Un conseil, en ces périodes troublées, investissez dans la pierre ; c'est du sérieux. Prenez exemple sur Jack l'Eventreur, abattu par les bobbies sur London Bridge, il tombe dans la Tamise en même temps qu'une pierre du pont. Et il se retrouve réincarné dans le caillou. Ça aurait pu en rester là si le pont n'avait été acheté par les américains qui ont décidé de le reconstruire en Arizona (l'idée avait déjà servi pour **Mad Night**). La pierre manquante ayant été récupérée, l'inauguration a lieu et dès le soir Bloody Jack sort du caillou et recommence ses tueries. Le flic de service (David Hasselhoff, oui celui de **K 2000**) sur le pont de la rivière, caille ; car il ne fait pas chaud. Il finira per retrouver l'Eventreur dans un musée en cire et mettra fin à ses exactions. Ce téléfilm à l'argument farfelu n'arrivera pas à nous faire oublier **C'était Demain.** On attend pour le mois prochain **Le retour de Sherlock Holmes.**



LE MASSACRE DES MORTS-VIVANTS

No Profanar el Sueno de los Muertos. *Réal. : Jorge Grau. Int. : Ray Love lock, Christine Galbo, Arthur Kennedy. Distr. : Proserpine.*

Tourné en 1974, donc bien avant la vague des zombis italiens, ce film loucherait plutôt du côté de **La Nuit des Morts-Vivants**, de Romero.

Ecologiste en diable, le héros découvre qu'une machine à radiations ultra-sonique destinée à détruire les insectes provoque en fait la résurrection des cadavres. Un flic (Arthur Kennedy) résolument anti-jeunes (pourtant c'est pas contagieux) mène l'enquête sans jamais approcher un seul instant l'horrible vérité. Très gore au départ, la version se voit ici expurgée de quelques scènes légèrement érotiques ou par trop crades.

Quand à la VF, eh bien ça fait parfois très mal : « Nous sommes à l'intérieur ! » hurle l'héroïne à son copain alors que la porte d'une crypte se referme sur eux... »

Parfait pour impressionner une petite copine sur votre canapé, mais enfin, vous faites ce que vous voulez...

Marcel BUREL

LE MASSACRE DES MORTS-VIVANTS





RETOUR SUR TERRE

Spock reprend les commandes d'un épisode où la bonne humeur l'emporte sur le suspense. Et pourtant la Terre est encore en danger, mais que fait donc la police ? Une réussite visuelle et la porte ouverte à de nouvelles aventures.

Nous avions laissé nos héros en pénitence sur Vulcain, au chevet d'un Spock se remettant difficilement les idées en place. Paramount se décide enfin à nous donner des nouvelles et c'est tant mieux parce que nous étions tous très inquiets.

Pensant à ceux qui n'auraient pas vu le précédent épisode, notre bon Spock nous concocte en pré-générique un petit digest qui regroupe les principaux temps forts du **Star Trek III**, déjà signé Léonard Nimoy : l'équipage de l'Enterprise à la recherche du Vulcain, la destruction du vaisseau, la régénération du corps de Spock, puis la transmutation de son esprit, resté

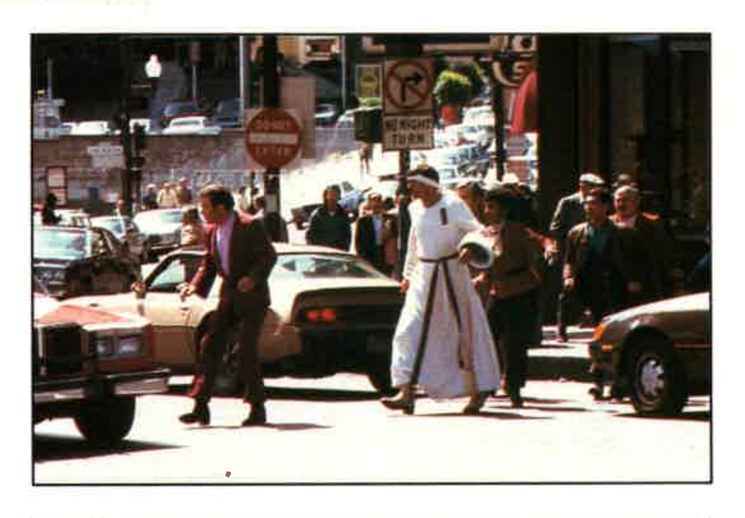


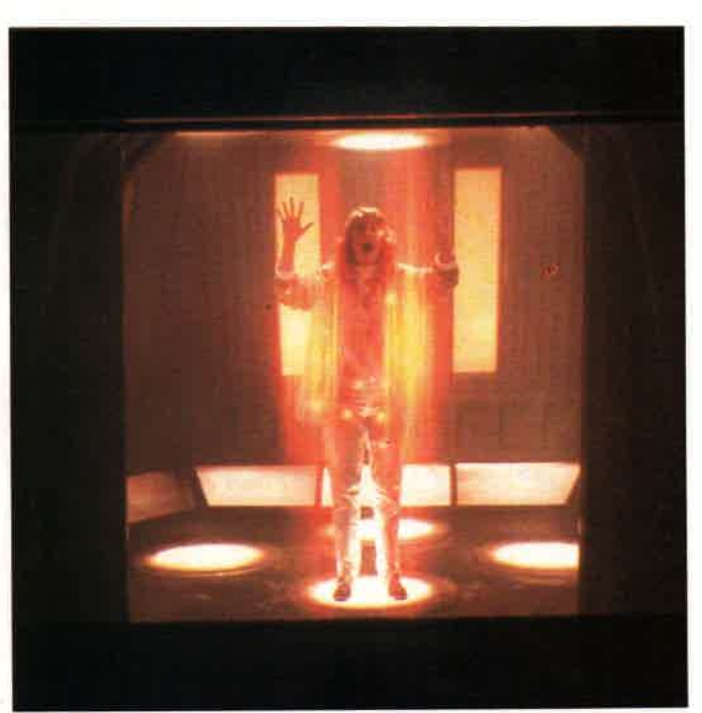
jusqu'ici dans le cerveau de Mc Coy.
Mais la discipline reste la discipline et tout le monde décide de retourner sur Terre afin de se faire juger pour désobéissance notoire aux ordres reçus. Au 23e siècle ça ne pardonne pas (déjà qu'à notre époque...). Il va donc falloir des éléments perturbateurs autrement plus graves pour qu'une diversion se crée et que nos héros méritent à nouveau les honneurs d'une patrie reconnaissante.
Justement, les ennuis commencent dès que le vaisseau (piqué dans **Star Trek III** à une bande de Klingons. J'explique pour ceux qui n'étaient pas là) approche de la Terre. Un gigantesque vaisseau la menace, obstruant les rayons lumineux et vaporisant littéralement les océans. **Star Trek IV** va pouvoir commencer...
Après le mysticisme parfois phraseur du premier épisode et le

pessimisme linéaire des deux suivants, Nimoy remet les pendules à l'heure en imprimant au quatrième épisode une impulsion joyeuse qui frise dans certaines scènes le ton débridé d'un Blake Edwards. Utilisant à fond le jeu de ses comédiens, il les repersonnalise dans des situations encore jamais abordées. Kirk prend ainsi une toute autre dimension et nous prouve qu'il possède le talent d'un véritable acteur. On redécouvre aussi Scottie et Chékov, eux qui souvent, en pions immuables, ne bougeaient généralement que lorsque l'échiquier lui-même se mettait en branle.

En clair, les auteurs ont cherché à vulgariser **Star Trek**, peut-être même à le désintellectualiser, à nous le servir sur un plateau; et nul doute que la tentative ne manque pas de charme.

Cette fois l'action se déroule en grande partie sur Terre, à notre époque, et le burlesque nait immédiatement de l'anachronisme à nous décrire l'équipe de l'Enterprise un peu perdue dans la bruyante cité contemporaine. « Personne ne vous écoute, si vous êtes polis » remarque finement Spock qui n'en finit plus d'adresser des « merde ! » sonores à tous ses interlocuteurs.







La famille Vulcain au grand complet.

Effets spéciaux

L'HYMNE AUX BALEINES D'ILM

C'est la deuxième fois depuis 1977 et **La Guerre des Etoiles** que l'Industrial Light and Magic chère à George Lucas ne remporte pas l'oscar des effets spéciaux. Pire, le travail de la célèbre firme n'a même pas été nominé. La raison majeure de ce soudain désintérêt de la profession envers ILM réside dans le budget de **Star Trek 4**. Tellement petit par rapport à ce que l'on pouvait attendre de la part d'une « supposée » grosse production que l'ILM a modifié certaines maquettes de vaisseaux ayant déjà servie dans **Star Trek 2** et 3 pour les réemployer dans **Star Trek 4**. Le Reliant devient le Saratoga, et le Grissom le Copernicus. Pour rester dans le domaine des maquettes, Jeff Mann dut construire une réplique du Golden Gate de San Francisco pour un plan magnifique où le Bird of Prey transportant l'équipage de l'Enterprise passe sous le pont et atterrit sur la mer en furie. D'une longueur de 5 mètres, la maquette fut construite de manière à prolonger la perspective donnée par l'angle de prise de vue. C'est ainsi que la largeur du pont sous la tour est de 5 cm alors qu'à l'extrémité opposée, elle est de 40 cm. Résultat, les 5 mètres de long de la maquette en paraissent 500 à l'écran. Astucieux. Chris Evans, responsable des matte-paintings, a innové pour **Star Trek 4**. Jusqu'à maintenant, dans les plans combinant décor réel et peinture sur verre, c'était la peinture qui venait prolonger le décor. La vue d'ensemble du centre océanographique que fut réalisée de la façon inverse. Chris Evans conçut le matte painting correspondant au plan souhaité avant que le décor réel ne vienne s'intégrer. Cette méthode, pas plus coûteuse que la précédente, offre beaucoup plus de liberté au dessinateur. Mais le challenge de **Star Trek** opus 4 est étroitement lié aux deux baleines, les véritables vedettes du film. Aucune image montrant les deux mammifères n'a nécessité l'emploi de vraies baleines, les documents d'archive s'adaptent mal au 35 mm et les baleines, les vraies, vedettes du film, ont refusé de tourner tant qu'elles ne seraient pas couvertes par la sécurité sociale. Michael Lanteri construisit donc des répliques grandeur nature pour les séquences où les baleines émergent du bassin avant de replonger en frappant la surface de l'eau de leur queue. Mais là n'est pas le meilleur. Walt Conti créa pour les plans d'ensemble des modèles réduits de 10 cm, totalement autonomes et capables de se déplacer tout seuls, les libérant ainsi de toute commande à distance par câble. Pour s'assurer que ces modèles réduits s'approcheraient le plus de la réalité, tant par la ressemblance que par la façon de se mouvoir à travers les eaux, Walt Conti fit appel à Peter Falken, membre de la société océanique. Richard Miller s'occupa ensuite des deux sculptures, différentes entre le mâle et la femelle. Les sculptures terminées, Conti, assisté par Sean Casey et Tony Hudson, expérimentèrent différents matériaux destinés à recouvrir les modèles tout en envisageant l'épaisseur qui pourrait rendre le mouvement de la baleine fluide et naturel. Conti intégra au mécanisme des baleines une pompe à eau pour les faire avancer et s'aperçut que ses modèles étaient tellement bien imités que l'action des nageoires et de la queue suffisait amplement. La pompe à eau servit tout de même lorsque les baleines exécutent une demi-pirouette à la fin du film. Deux techniciens étaient réquisitionnés pour le bon fonctionnement de chaque modèle. L'un s'occupait de la direction et de la queue, l'autre des nageoires. Et tout cela à distance grâce à une radio de contrôle. L'illusion est parfaite et constitue le clou d'un film où les effets spéciaux se font finalement plus discrets que prévus.

Vincent GUIGNEBERT

La tenue vestimentaire, le comportement bizarre de ces hommes du futur, amènent invariablement quelques gags fort bien venus qui étonnent presque dans la mesure où il s'agit tout de même de sauver la Terre. C'est que la question est grave, prêtez-moi une oreille attentive (non Spock, n'exagérez pas quand même !) : le vaisseau menaçant la terre tient un langage proche de celui des baleines à bosse (voir Assimil) ; il serait donc pertinent de trouver vite fait quelques interlocutrices qui pourraient répondre aux messages envoyés (l'histoire ne dit pas comment les hommes comprendraient, eux, ce qu'ils se racontent, mais ne compliquons pas trop les choses). L'ennui c'est que les baleines ont complètement disparu au 23ᵉ siècle, décimées qu'elles furent vers la fin du 21ᵉ (s'il y a des baleines qui me lisent, faites gaffe dès aujourd'hui !). Bref, telle une







Leonard Nimoy sur le tournage.







poignée de Supermen, mais cette fois autour du soleil, tout le monde remonte le temps pour intervenir de nos jours; d'ailleurs on pourrait presque les voir maintenant; mais ne vous retournez pas tout de suite... Bref, l'équipage de feu l'Enterprise se scinde en trois équipes qui vont tenter à la fois de récupérer de l'énergie auprès d'un réacteur atomique (Chekov va se voir évidemment pris pour un espion soviétique. C'en est peut-être un d'ailleurs), constuire un gigantesque aquarium dans les soutes du vaisseau Klingon qui pourra transporter deux baleines de taille ordinaires et aussi se débrouiller pour trouver et téléporter les deux baleines en question. Nous, on est au cinéma et on attend...

Tout cela se déroule dans la jovialité la plus parfaite, alors que personne n'est vraiment sûr que de faire chanter les baleines servira vraiment à quelque chose dans la situation catastrophique où se trouve notre belle planète (la preuve, depuis le temps qu'on laisse chanter Régine, les choses ne vont pas franchement mieux pour autant...).

C'est un peu le souvenir que l'on gardera de **Star Trek IV** : une bonne humeur communicative, avec aussi quelques moments de rare poésie : le visage des héros, qui se forment et se déforment comme cela en plein espace. Complètement gratuit, mais tellement planant. Ou encore les ébats nautiques des deux cétacés (en plus il y en a une d'enceinte, ils ne sont pas plus sérieux que nous), les très belles perspectives sur Vulcain et toutes les scènes dans le vide sidéral.

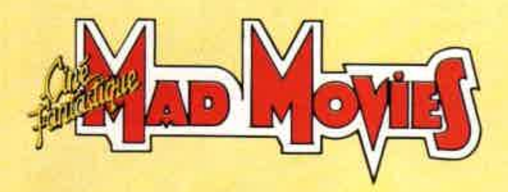
A l'issue du film, et ayant bien servi la cause, nos héros se préparent de nouvelles aventures et connaissent une joyeuse surprise qui leur redonne le goût des voyages. De plus, voilà que Kirk lui-même se déclare prêt à filmer tout le monde dans un prochain cinquième épisode. Ça risque encore de planer pas mal pour nous, merci.

Jean-Pierre PUTTERS

Star Trek IV, the Voyage Home. *USA, 1986. Réal. : Leonard Nimay. Scén. : Steve Meerson, Peter Kribes, Harve Bennett, Nicholas Meyer. Dir. Phot. : Donald Peterman. Mus. : Leonard Rosenman. SPFX : I.L.M. Prod. : Harve Bennett/Paramount. Int. : William Shanet, Leonard Nimay, De Forest Kelley, James Doohan, George Takei, Michelle Nichols, Catherine Hichs... Michaël Berryman. Dur. : 1 h 50. Dist. : U.I.P. Sortie prévue le 3 février 1988.*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS





23 La série des Dracula. Mad Max 2.
24 Dario Argento. Blade Runner. R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper. Alien. Dick Smith.
26 Les « Mad Max ». Cronenberg.
27 Le Retour du Jedi. Creepshow.
28 Les trois « Guerre des Etoiles ».
29 Harrison Ford. Joe Dante. Avoriaz 84.
30 Ed French. Cronenberg. L. Bava.
31 Indiana Jones. L'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch. Greystoke. Dune.
33 Gremlins. Eff. Spéc. : Indiana Jones.
34 Razorback. 2010. Avoriaz 85.
35 Terminator. Brian de Palma. Wes Craven.
36 Day of the Dead. Savini. Hooper.
37 Mad Max III. Legend. Ridley Scott.
37 HS Tous les films de « James Bond ».
38 Rick Baker. Retour vers le futur. Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 86.
40 Re-Animator. Highlander. Hitchcock.
41 House. Psychose. Le Gore.
42 From Beyond. Stan Winston.
43 Aliens. Critters. Jack Burton.
44 Day of the Dead. Stephen King. K. Kinski.
45 Avoriaz 87. La Mouche. Star Trek IV.
46 The Golden child. Street Trash. Dossier « King Kong ».
47 Robocop. House 2. Freddy 3.
48 Evil Dead 2. Predator. Creepshow 2.
49 Dossier « Superman ». Hellraiser. Jaws 4.

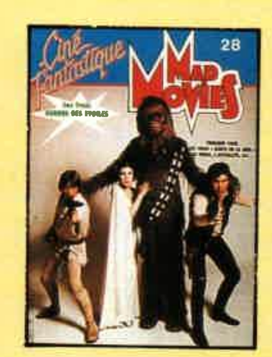




1 Commando. Rocky IV. G. Romero.
2 Highlander. Rutger Hauer. Michael Winner.
3 Hitcher. Cobra. Maximum Overdrive.
4 John Badham. Jack Burton. Sybil Danning.
5 Blue Velvet. Cobra.
6 Daryl Hannah. Dossier « Ninja ».
7 Crocodile Dundee. Harrison Ford.
8 Les « Rambo ». Dolls. Evil Dead II.
9 Freddy 3. Tuer n'est pas jouer.
10 Predator. L'Arme Fatale. De Palma.
11 Kubrick. Le Sicilien. Superman IV.

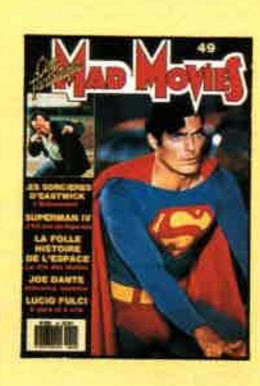












BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 50. IMPACT : du 1 au 11. Chaque exemplaire 20 F (sauf le 37 HS : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de :
MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : les tarifs sont identiques mais le règlement n'est accepté que par Mandat-International. Exclusivement.

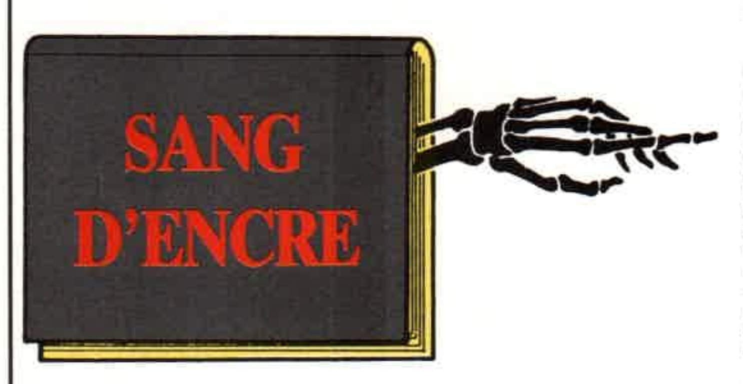
NOM ______ **PRENOM** ______
ADRESSE ______
______

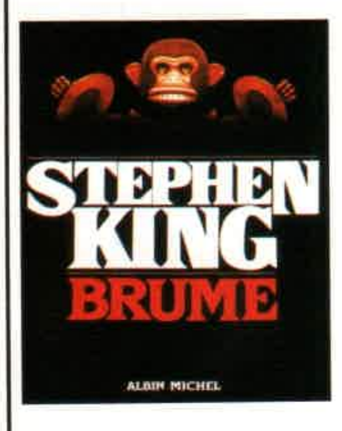
désire recevoir les numéros cochés ci-contre.

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28
☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38
☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50

IMPACT ☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7
☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11

MAD'GAZINE

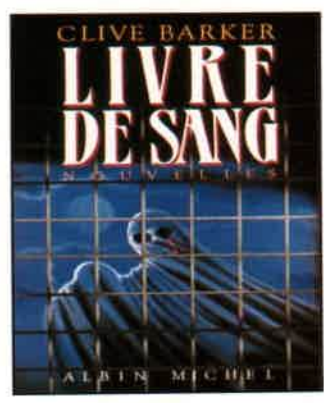




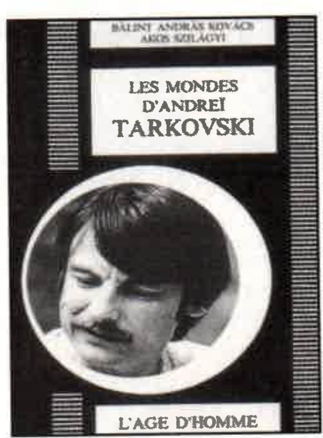
BRUME. Par Stephen King (Albin Michel, 140 F).
Un homme rendu fou par ses souvenirs d'enfance (**Le Singe**), une femme obsédée par les distances (**Le Raccourci de Mme Todd**), un écrivain hanté par une idée fixe (**La Ballade de la Balle élastique**) : ces trois nouvelles où la paranoïa fait basculer l'équilibre mental représentent à merveille l'efficacité un tantinet roublarde dont Stephen King use et abuse dans ce gros recueil. Une façon trop systématique de relier le passé au présent, une mainmise envahissante sur les pensées des personnages... Si certains textes tombent complètement à plat comme le grand-guignol écologique de **Brume**, la violence éruptive de **La Révolte de Caïn**, la chute effroyable de **L'Excursion** et la magnifique tendresse de **Machine divine à Traitement de Texte** laissent entrevoir une ébauche de renouvellement.



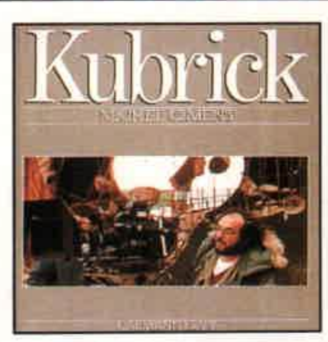
HORROR. Par P. Hardy, T. Milne, P. Willemen (Aurum, 279 F).
Dans ce répertoire critique des films d'horreur réalisés entre 1912 et 1985, le texte est roi. Un texte nerveux, spirituel, pénétrant, intégralement subjectif, qui démolit (**Pulsions, Phantom of Paradise, L'Exorciste**) ou réhabilite (**Furie, Baiser Macabre, Effroi**) avec la même souci d'analyse. La personnalité des auteurs stimule la réflexion, au point qu'il vaut mieux lire cet ouvrage à plusieurs afin de discuter sur le vif telle ou telle opinion. On ne pourra hélas pas s'étriper autour de **L'Hérétique** ou du **Monstre est vivant**, puisque ces deux grands films sont bizarrement passés sous silence.



LIVRE DE SANG. Par Clive Barker (Albin Michel, 79 F).
Morts-vivants, messes noires, esprits frappeurs, réincarnations, guerres futuristes : Clive Barker s'empare des cinq thèmes les plus rebattus de la littérature fantastique pour en extraire cinq nouvelles d'une sauvagerie et d'une originalité stupéfiantes. **Le Train de l'Abattoir** et **La Truie** révèlent un véritable esthète de l'horreur, **Jack et le Cacophone** un humoriste narquois, **Les Feux de la Rampe** un écrivain sensible, et **Dans les Collines, les Cités** un visionnaire en folie. Pour le moment, Barker malaxe les traditions. D'ici quelques années, c'est lui qu'on copiera.



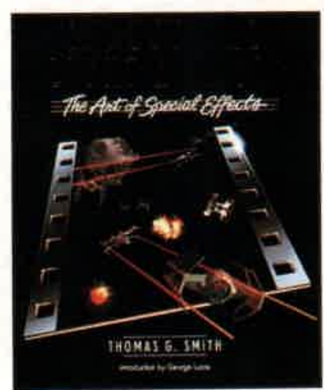
LES MONDES D'ANDREI TARKOVSKI. Par B.A. Kovacs et A. Szilagyi (L'Age d'Homme, 130 F).
Comme le héros d'un de ses films, Tarkovski était un guide, un *stalker*. Il nous emmenait dans des univers parallèles baptisés « nature », « souvenir », « espoir ». Son art, infiniment sensuel, avait la pureté de ces eaux claires dont on a du mal à estimer la profondeur. Le seul défaut de cette passionnante étude est de se perdre en considérations qui obscurcissent trop souvent la simplicité primordiale d'une œuvre essentielle. Depuis que Tarkovski est mort, le monde n'est plus le même. Qui saura trouver les mots justes pour dire combien il nous manque ?



KUBRICK. Par Michel Ciment (Calmann-Lévy, 250 F).
Le choc de deux intelligences : celle froide, calculatrice, tentaculaire de Stanley Kubrick, et celle affectueuse, attentive, fascinante de Michel Ciment. La curiosité du critique, la pertinence de ses déductions, la conduite de son raisonnement, apportent un éclairage de toute première importance sur l'œuvre d'un cinéaste qui apparaît ici comme un gigantesque cerveau, une sortie de Napoléon du cinéma davantage préoccupé par la victoire finale que par le moral des troupes. Signalons en outre que Michel Ciment parvient en une seule phrase, géniale, à décrypter le scénario si opaque de **2001** : « L'homme dépasse le stade animal par le moyen de la technologie, il atteint le stade de surhomme en se délivrant de cette même technologie ». Une raison de plus pour que ce livre passe à la postérité.



I.L.M. THE ART OF SPECIAL EFFECTS. Par Tom Smith (Del Rey, 525 F).
Tout entier voué à la célébration de la compagnie d'effets spéciaux de George Lucas, cet ouvrage colossal (trois kilos de papier glacé on ne peut plus luxueux) est une splendeur. Même s'il déborde d'autosatisfaction et si les indications techniques — excepté la formule de la page 112 — sont rigoureusement inapplicables, on reste baba devant une iconographie de rêve. La trilogie de **La Guerre des Etoiles, Star Trek, E.T., Cocoon** (mais pas **Starman**, pourquoi ?) y sont glorifiés en photos superbes et en doubles pages qu'on ouvre tout doucement pour mieux savourer la surprise qu'elles nous réservent.





Bernard ACHOUR

SANS OUBLIER



LA MORT ET SON VEILLEUR, par Ambrose Bierce. **LE MANOIR DE LA TERREUR** et **L'ILE DE L'EPOUVANTE**, par Robert C. Howard. **LE SEIGNEUR DES VERS**, par Brian Lumley. **LE REVE DU SCORPION**, par Daniel Walter (Neo).
Une sélection exigeante de nouvelles dont le commun dénominateur est une authentique dimension littéraire. Une petite préférence toutefois pour la fascination de la mort selon Ambrose Bierce, où la cruauté côtoie l'humour le plus noir.

OMBRES JAUNES. Par Fabien S. Gérard (Cahiers du Cinéma, 165 F).
Avec ce journal de tournage du **Dernier Empereur**, Fabien Gérard ressuscite la tradition antique du scribe vigilant, à l'affût du moindre événement. Pour suivre pas à pas la naissance d'un film fabuleux.

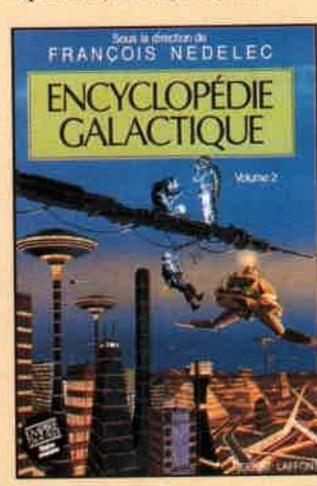
ENCYCLOPEDIE GALACTIQUE. Par François Nédélec (Robert Laffont, 125 et 140 F).
De la folie ! Complément indispensable de **Frontières Galactiques** et de **Empire galactique**, c'est une véritable bible des jeux de rôles. Croquis détaillés, biographie des personnages, codes de justice et, bien sûr, règles du jeu... Pour se diluer dans un autre monde et vivre une existence autonome hors de la réalité.

TRUCAGES ET EFFETS SPECIAUX AU CINEMA. Par A. McKenzie et Ware (Atlas, 125 F).
Approche claire mais schématique de la question. On a en revanche du mal à comprendre l'absence de Douglas Trumbull au générique.

LES SECRETS DES EFFETS SPECIAUX. Par André Pierdel (George Proust).
Incendies, explosions, maquettes, blessures, transparences : tout est expliqué avec une foule d'exemples pratiques où le système D règne en maître. Idéal pour les bricolos du Super 8.

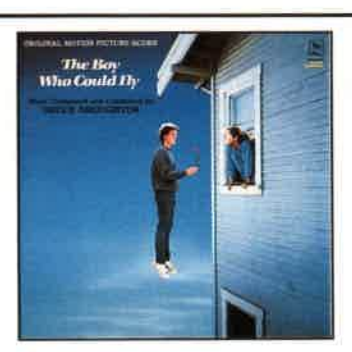
LES FOURGONS DU MALHEUR. Par Claude Autant-Lara (Carrère, 95 F).
Règlements de comptes personnels, persiflage et anecdotes vachardes : une certaine conception de l'histoire du cinéma.

LA LOI DES SERIES, par François Julien (Barrault, 148 F).
Un livre unique pour tout savoir sur vos séries préférés. De **Dallas** à **Star Trek**, tout y est avec les fiches techniques, les nombres d'épisodes et les dates de diffusion françaises. Historique, informatif et critique à la fois, un ouvrage de référence.



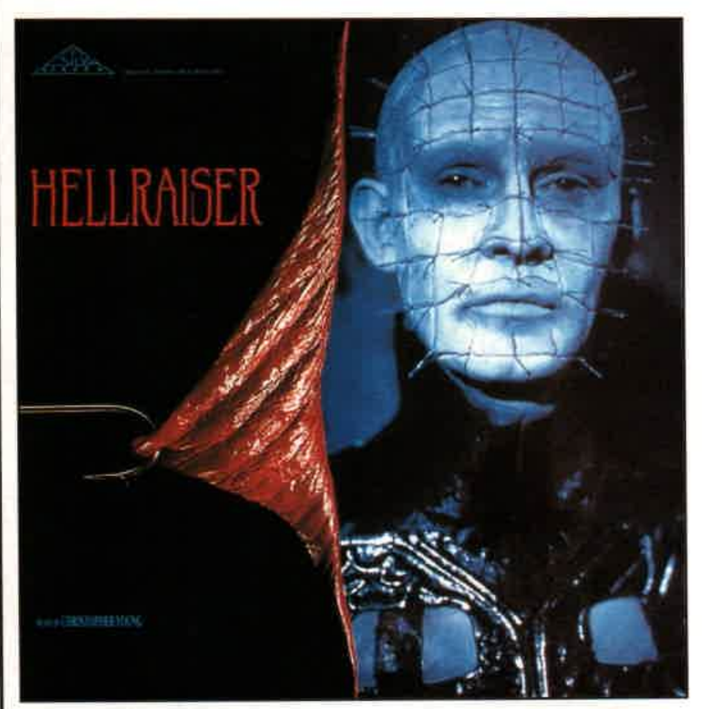


MAD MOSIK



THE KINDRED. David Newman (Varese-Sarabande/Import Pathé Marconi : STV 81308).
Après une brève intro chantée, le premier morceau surprend : quelques accords de piano progressivement grignotés par une horde de violons carnivores. Mais la bonne idée tourne hélas au procédé, et les crescendos de David Newman se banalisent au fil de l'écoute.

NO WAY OUT/SENS UNIQUE. Maurice Jarre (Varese-Sarabande(Import Pathé Marconi : STV 81334).
Un album court, certes, mais sobre et tendu. Le scénario exceptionnellement charpenté du film n'en demandait pas plus.



THE BOY WHO COULD FLY. Bruce Broughton (Varese-Sarabande/Import Pathé Marconi : STV 81299).
C'est un travail de premier de la classe, propre sur lui, gentil avec tout le monde, pas un accord plus haut que l'autre, des harpes en veux-tu en voilà, des hautbois de chorale religieuse, des flûtes primesautières... Seulement le premier de la classe, on a souvent envie de lui flanquer une bonne torgnole au bout de cinq minutes.

ROBOCOP. Basil Poledouris (Varese-Sarabande/Import Pathé Marconi : STV 81330).
On a frôlé la cacophonie, mais c'était compter sans la maîtrise de Basil Poledouris. Balayée par un souffle épique à en éteindre les bougies, cette orgie de cuivres, de violons et de tambours possède la grandeur barbare d'une symphonie médiévale. Entre le lyrisme déchaîné de l'orchestration et la vigueur plus martiale de certains accords, on en prend bien sûr plein les oreilles. Mais quelle puissance, quelle fougue !

PRINCE OF DARKNESS. John Carpenter (Varese-Sarabande/Import Pathé Marconi : STV 81340).
Il y a de la souffrance, de l'espoir, du vertige et comme des relents de mise à mort dans cette partition à la fois énigmatique et prenante. C'est une véritable histoire que John Carpenter, seul maître de ses claviers, nous raconte en musique. A ce titre, la première face est un bijou de cohérence et d'originalité.



NEAR DARK. Tangerine Dream (Varese-Sarabande/Import Pathé Marconi : STV 81345).
Dans le domaine des ambiances paisibles brusquement torpillées par des explosions de hard-rock, Tangerine Dream ne manque pas d'à-propos. Mais cette violence balourde finit vite par lasser. Espérons que le film paraît-il excellent, saura tirer un bon parti de ces sonorités sans nuances.

ROXANNE. Bruce Smeaton (Silva Screen/Import Pathé Marconi : Films 23).
La sensualité mélancolique et enjôleuse d'un saxophone omniprésent donne à cet album un charme auquel il est difficile de ne pas succomber. On fond de plaisir.

Bernard ACHOUR

HELLRAISER. Christopher Young (Silva-Screen/Import Pathé Marconi : PM 264).
Quand il tente de créer une atmosphère « horrifique », C. Young n'échappe pas aux clichés des accords abstraits et des effets faciles. Mais dès qu'elle s'écarte des sentiers battus, sa musique prend un tour romanesque à la fois ample et morbide : « Ressurection , « Hellbound Heart » et « Another Puzzle » composent une sorte de valse macabre à trois temps dont on sort grisé.



COBRA VERDE. Popol Vuh (Milan).
Une musique incantatoire, tantôt lourde comme un ciel plombé de nuages, tantôt sereine comme une éclaircie, qui semble en appeler à la réconciliation avec la nature. La gorge se noue, l'esprit décolle, l'envoûtement est total.



MAKING Mr. RIGHT/-RECHERCHE SUSAN, DESESPEREMENT. (Varese-Sarabande/Import Pathé Marconi : STV 81320).
La finition toute moderne du mixage ne parvient pas à adoucir l'arrière-goût furieusement « disco » de cette bande-originale déjà démodée. Le plus étonnant est qu'on pense davantage aux syncopes angoissantes de Giorgio Moroder pour **La Féline** qu'à la comédie de Susan Seidelman. Par chance, l'autre face du disque nous offre la musique de **Recherche Susan, désespérement** : là, aucun paradoxe. Les onze mini-ballades qu'on peut y entendre sont pleines de rythme et de personnalité, comme le film lui-même.



HOPE AND GLORY. Peter Martin (Varese-Sarabande/Import Pathé Marconi : STV 81329).
Nostalgie, chaleur, frisson. Il faut remonter à **Un Eté 42** pour retrouver une telle qualité d'émotion. Avec une économie de moyens proche de l'anachronisme, Peter Martin retrouve par je ne sais quel miracle la limpidité des grands anciens : Mozart, Chopin... Parfois poignante, parfois allègre, sa musique caresse la mémoire, éveille mille sensations et s'écoute comme tout classique qui se respecte : sans rien faire d'*autre*.

ADIEUX

Rouben Mamoulian est mort le 4 décembre à l'âge de 90 ans. On lui doit la meilleure version de **Dr. Jekyll et Mr. Hyde**, dont l'érotisme et la violence firent sensation en 1932. Réalisateur prolifique, il a tourné, entre autres, **La Reine Christine**, **Porgy and Bess**, et quelques scènes du monumental **Cléopâtre** repris par Joseph L. Mankiewicz.

Fondateur de la cinémathèque française, auteur de **Judex** et des **Yeux sans Visage**, **Georges Franju** est mort le 5 novembre.

Raymond Rohauer, collectionneur célèbre aux U.S.A. mais complètement inconnu chez nous, est mort le 10 novembre à 63 ans. Il n'aurait aucune raison de figurer ici si sa passion pour le cinéma ne l'avait encouragé à restaurer quelques films qui nous sont chers et qui lui doivent la vie : **Intolérance**, de Griffith, **Le Voleur de Bagdad** avec Douglas Fairbanks, **Old Dark House** de James Whale, **Pleasure Garden** d'Hitchcock, et de nombreux courts métrages de Buster Keaton.

Il y a un an presque jour pour jour, la disparition d'**Andreï Tarkovski** endeuillait notre réveillon de la St Sylvestre. Il aurait aimé **Les Ailes du Désir**, je crois.

Un accident de la route a fauché **Bob Greenberg** le 29 septembre dernier. Technicien en effets spéciaux, il avait conçu ceux de **Dark Star** de John Carpenter, de **La Folle Histoire du Monde** de Mel Brooks, et avait collaboré à **Conan le Barbare** ainsi qu'à **Re-Animator**.

Charles Vanel va bien, merci.

CALENDRIER

13 JANVIER : Génération Perdue/The Lost Boys.

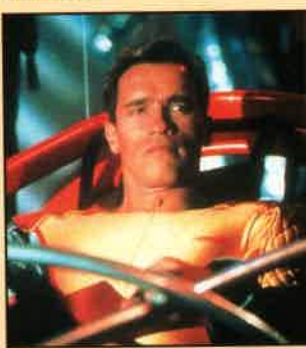
20 JANVIER : Robocop.

3 FEVRIER : Star Trek IV : Retour sur Terre.

17 FEVRIER : Jonathan Livingstone le Goéland (reprise).

24 FEVRIER : Le Pacte/Hellraiser.

MARS :
Running Man
The Princess Bride
Batteries not Included.



RUNNING MAN.

COURRIER DES LECTEURS

Samuel Van Offen, Montpellier

Je trouve votre revue géniale, sensas, super et tout ce qui s'ensuit. Dès qu'elle paraît je la dévore et il m'arrive même de le lire deux ou trois fois de suite et je me régale. Les notules lunaires, particulièrement, sont terribles et pleines d'humour. Idem pour les entretiens et les reportages. Mais je voulais vous demander pourquoi vous ne la faites pas paraître tous les mois comme beaucoup d'autres revues. Merci de publier ma lettre et de me répondre.

La fréquence actuelle de parution nous semble la mieux appropriée à la vie de la revue. Et puis nous ne sommes pas très nombreux à **Mad Movies**, *surtout si l'on considère que nous nous occupons également de notre seconde revue* **Impact.** *D'ailleurs divers sondages auprès des lecteurs (nos deux précédents questionnaires) nous ont montré que vous partagiez notre avis. J.-P.P.*

Les Wonders Krads associés, St Maurice

Salut à *Mad Movies.* Ici les Wonders Krads associés. C'est quoi, des super-héros ? Heu, non ! Les Wonders sont des petits mecs qui font des effets spéciaux au fin fond des Vosges. On n'est pas des bêtes sanglantes, attendant qu'un truc : faire sauter une tête avec plein de tripes dedans et du rouge qui trisse partout. Disons qu'on aime le Fantastique, voire l'horreur, mais tournée à la dérision, à la folie, au « Tex Avery » avec des situations dingues où les personnages sont nuls.

Au départ nous sommes trois, mais autour de nous il y a tout un petit monde qui nous aide, qui nous suit et ça c'est super. Nous faisons les effets spéciaux, les décors, les costumes, la réalisation, le montage, etc.

Nous venons de réaliser un court-métrage qui s'appelle **Citrouille Magik** (pas vraiment original mais on avait envie de délirer là-dessus). C'est l'histoire de Shadok the Kradok, un petit ouvrier d'une usine de tissage qui trouve une bouteille d'alcool de citrouille dans une poubelle. Bien sûr, il va en boire et se transformer en citrouille. Nous préparons la suite qui se nommera **Noël Magik**. On retrouvera Shadok qui, déguisé en Père Noël, offrira des p'tits pots de purée de citrouille aux enfants.

On vous joint quelques photos qui vous donneront le ton visuel du film, et si jamais ça vous intéresse, téléphonez-nous au 29.25.12.95. Voilà, longue vie à *Mad Movies.*

Philippe et Fabien Lavigne, St-Médard

Incantation à Sam Raimi

Ô Maître de la nuit, du sang et des Ténèbres, toi qui de ton œil perçant de Maléfique a su nous révéler du grand livre des Morts les secrets infernaux et magiques. Quel ange blanc et pur a su donc t'arracher aux griffes du Démon qui gouvernait ton âme ? Ton empreinte sanglante innondait **Evil Dead**, mais la suite fourmille d'épisodes charmants, et voici que s'efface l'ombre de Satan.

Sache bien que l'horreur rejette tous les rires, et nous les possédés, ne voulons que souffrir.

J.P.P., ton esclave, que dis-je, ton élève, semble t'avoir suivi dans ces lieux trop limpides, et semble se complaire dans ces farces stupides.

Mais les damnés, les vrais, ceux que l'enfer consume, ne pardonneront pas cette ignoble traitrîse.

Ô toi, Bruno Mentrel (M.M. 50), nous unissons nos encres à tes mots maléfiques, et avec toi prions pour que l'horreur renaisse. Samuel, tu nous verras alors à nouveau serviteurs, prêts pour servir le Diable à tous les sacrifices. En attendant, nous offrons nos poitrines morbides aux mots sans importance des minables stupides pour qui **Evil Dead II** représente un chef-d'œuvre ! Salutations infernales.

David Oghia, Montreuil.

Bravo ! Voilà la première chose que l'on peut dire à la sortie du Festival Super 8 de 1987. En effet, pour la quatrième fois consécutive, les joyeux organisateurs de notre *Mad Movies* préféré nous ont offert un spectacle unique, et pour la première fois dans un cadre superbe : le théâtre de Paris. La salle était magnifique, donnant au festival une dimension nouvelle, une ampleur qu'il n'avait jamais connue... Ceci justifia probablement la présence de tous les médias : les trois premières chaines étaient là ainsi que de nombreux journaux; les reportages passèrent au sein des flashes d'information les plus regardés, permettant, à mon avis d'accéder au rang d'organisations telles que le Festival Fantastique du Rex.

Je fus déçu par contre, et je pense ne pas être le seul, par la sélection 16 mm : seul le film de Willy Wissink, **Burp** (Pays-Bas, les français devraient avoir honte) se détache du groupe des nullités, dont le niveau de réalisation ne dépassait pas celui des film Super 8, avec, pour les idées, des intentions souvent prétentieuses.

La série Super 8, malgré ce qu'en dit J.P. Putters dans *Mad Movies 50*, constituaient une bonne sélection et ceci grâce aux parodies : en effet, ce genre est de loin celui qui se prête le mieux à l'ambiance du Festival. Le public n'attendait que ça, allant même jusqu'à rendre comique des films très sérieux en les tournant en ridicule ou, comme pour **Terminator 2** de Philippe Zytha, qui fut pris pour un pastiche alors que c'était tout le contraire.

Mes derniers mots seront pour faire quelques propositions : à propos des prix du Festival, il serait bon que les acteurs soient aussi récompensés; quand on voit les performances de Gilles Touzeau dans **Supercommando** ou de la magnifique actrice du film **Etat Stationnaire**, il est sûr qu'ils méritent largement un prix...

Philippe d'Hem, Vendeville.

Suite au conseil diabolique des infernaux Crazy Dewolf brothers, me voilà nouvel abonné de votre revue, plaisir des yeux et des glandes salivaires. En effet, je suis un méchant fan des tripes à la mode de Caen, sauce ketchup à l'hectolitre. Je m'étonne d'ailleurs des revendications philosophiques du camarade Cyril Bakouti. **Day of the Dead** : forme sans le fond ? Manque d'esprit anarchique peut-être... Le cinoche, lieu de divertissement et de gastronomie (!), doit-il se laisser envahir par la démagogie ? En tous cas, pour ma part, l'essentiel n'est pas que dans le message, mais aussi dans tout le boulot qui consiste à le faire passer sans que ça soit trop gros (l'image, le son, les éclaboussures).

Pour finir de renvoyer notre compatriote à la lâcheté du cinéma horrifique, son grand bonheur musical de la scène londonienne consiste en Death in June, fachos de première; Christian Death, américains déguisés en clowns (Kiss se prenant au sérieux) et Dead Can Dance qui refont (bien mal) les Banshees sept ans après. Préférez-y la scène psychobilly : Les Meteors et les Talls Boys glorifient H.G. Lewis, citent **Hills have Eyes, Last House on the Left...** Les autres ne sont pas tristes non plus : Kremen, Guanabatz, Frenzy, L.T. Texans, Batmobile qui sont proches de l'esprit horror movies de par la franchise et l'éclate (rockabilly passé à la moulinette), sans parler des titres de certains morceaux.

Les curieux et les psycho-Birds peuvent écrire pour en savoir plus. Bonsoir. Adresse : Philippe D'Hem, 59175 Vendeville.

Pour ne pas mourir mongolien, et si l'on veut comprendre de quoi il est question, il sera prudent de se pencher sur le courrier des lecteurs du numéro 49, avec un petit rejet sur le numéro 50.

Frédéric Kuta, Lens

Que se passe-t-il avec les films fantastiques ? Les années 78 à 83 furent des plus somptueuses mais depuis deux à trois ans la qualité baisse et les scénarios deviennent médiocres. La vidéo subit le contrecoup de ce phénomène (mis à part les productions les plus anciennes, **Dr Phibes**, etc.). On se contente de revoir les anciens films au cinéma ou en vidéo, ce qui reste plus appréciable.

J'attends avec impatience le renouveau du Fantastique (**Freddy III, Evil Dead II, Superman IV**, des films idiots et sans originalité).

Dans *Mad Movies*, il faut continuer à parler des vieux films, faire des dossiers, ne pas s'enliser dans la dernière production à la mode et lui consacrer une dizaine de pages. Par contre, je vous remercie d'avoir rétabli la rubrique Mad Mosik.

Tu es peut-être un peu sévère. Si 1986 n'a pas révélé trop d'œuvres marquantes, cette année 1987 fut quand même celle de **La Mouche, Angel Heart, Predator, Les Sorcières d'Eastwick**, *sans parler d'***Hellraiser** *et* **Robocop**. *Le Fantastique connaît un essor sans précédent qui se traduit par son lot d'œuvres originales et de redites bien commerciales. A nous de faire le tri J.P.P.*

Jocelyn Lelièvre, Treillières.

Chers amis de *Mad*, je dis ouf ! Oui, ouf, car je dois dire que j'ai eu peur après la lecture du n°49. Celui-ci m'a déçue ! Même si je n'ai aucun reproche à faire à vos articles, il se trouve que les films évoqués n'étaient pas très attractifs. En fait, je crois que nous avons tous été victimes d'une actualité cinématographique plutôt légère. Enfin, heureusement, le n°50 peut tous nous rassurer ! La qualité et la densité habituelles reviennent aussitôt. Très bonne idée que de nous relater toute l'évolution historique du fabuleux *Mad.* Enfin, merci pour votre idée simple mais géniale de nous donner le mode de fabrication du gant de Freddy. En un mot : bravo pour votre 50ᵉ anniversaire, on n'en attendait pas mieux !

Parmi vos cotations, souvent de bon goût, je dois quand même relater deux petites injustices : les notes moyennes (dans Télémaniac) de *Psychose II* et *Mort un Dimanche de Pluie.* Ceci dit, je ne tiens pas à engager un dialogue sans fin avec les lecteurs. Ce n'est sûrement pas le but de la rubrique, contrairement à ce que certains croient trop souvent. *Mad Movies*, I was Mad for loving you !

Sophie Bertrade, St Mandé

Je voudrais vous annoncer une nouvelle qui ne manquera pas de vous surprendre. Moi et trois autres jeunes célibataires éplorées avons décidé de créer le « J.P.P. Fan Club ». Eh oui, nous avons osé ! Mais avec quelle joie ! Il faut dire aussi que nous admirons toutes le travail que vous assurez à la revue.

Pour que notre entreprise soit complète, il faudrait que vous nous fassiez parvenir vos signes du zodiaque; c'est très important. Nous avons choisi nos idoles, ce sont Bernard Achour, Jean-Pierre Putters et Jimmy Frachon, qui nous paraissent posséder une aura qui ne trompe pas.

Mais ne vous effrayez pas, nous n'avons aucune mauvaise intention. Nous serions tous simplement ravies de vous recevoir quand vous le souhaiterez dans notre local. Pour discuter de cinéma et d'autres choses...

Notre fan-club va se créer en janvier, nous vous réecrirons à ce moment-là. A très bientôt. Gros bisous.

Conscients de notre mission évangélique, nous n'avons pas voulu répondre à cette lettre enflammée avant d'avoir mis la dernière main (ne vous inquiétez pas, il nous en reste d'autres...) à ce spécial Avoriaz. Admirez la constance au lieu de ricaner sottement ! Maintenant que c'est fait, attention les filles ! Nous tiendrons nos chers lecteurs au courant... Tout de même, on rigole, mais si jamais le n° 52 ne paraissait pas, c'est que nous serions retenus en otages quelque part du côté de St Mandé. Merci de faire suivre ce message aux autorités compétentes. J.-P.P.

Karl Joubaire, Rennes

Je vous écris pour manifester ma joie et mon enthousiasme à la lecture du n°50. Je vous félicite, c'est un numéro étourdissant. Des actualités géniales, des entretiens on ne peut mieux, quant aux rubriques elles sont fantastiques. Et pour conclure le tout, un super index de tous les *Mad* disponibles, c'est pas chouette ça ? J'en ai terminé avec les flatteries, mais elles valaient le détour. A part ça, je voulais signaler à Bruno Mentrel qu'il n'est pas le seul à ne pas avoir apprécié **Evil Dead II.** Tout à fait d'accord avec toi, mon cher Bruno, et je crains à l'avenir, moi aussi, un **Evil Dead III** (attention les dégâts !).

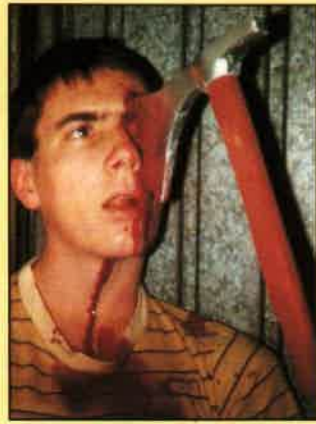
Maintenant j'aborde les reproches. Une lectrice se nommant Sylvie Mathiron (Nantes) annonce qu'elle a un projet de film mais ne possède pas les moyens de le réaliser. Alors je lui écris, car je suis moi-même sur le point de réaliser un court

Photo de Wonder Krads associés.



métrage. Eh bien j'attends toujours une réponse, ma chère Sylvie. Enfin...
Pendant que j'y suis, j'aimerais lancer un appel à tous les amateurs, scénaristes, maquilleurs (de préférence de région viennoise) : je suis prêt à communiquer avec eux et peut-être pourrions-nous réaliser quelque chose ensemble. Voici mon adresse : Karl Joubaire, 17, allée du Groënland, 35200 Rennes.





Photos de Serge Desrats et David Moireau.

Serge Desrats, Fleury-les-Aubrais

Nous sommes deux fervents lecteurs de *Mad Movies* très passionnés par les films fantastiques, ce qui a occasionné chez nous une passion particulière pour tout ce qui concerne les maquillages spéciaux.
Voilà maintenant deux ans que nous concevons des maquillages, dont voici deux photos parmi les plus récentes. Ceux-ci ont été réalisés sans aucun matériel professionnel destiné à cet effet. Ayant maintenant progressé grâce au latex et maîtrisant assez bien les techniques de moulage, nous allons commencer à confectionner des maquillages par prothèses.
Sinon, la revue est super-classe et nous découvrons chaque numéro avec plus de plaisir. Nous serions sincèrement contents de voir apparaître nos photos dans un prochain numéro; ainsi que de correspondre avec d'autres « contaminés » du maquillage. Si vous recherchez aussi des effets spéciaux pour des tournages en super 8, n'hésitez pas. Pour tous contacts : Serge Desrats, 122, Bd de Lamballe, 45400 Fleury-les-Aubray.

Olivier Blanc, Vésenaz, Suisse.

J'aimerais connaître l'avis des lecteurs et savoir s'il vous est techniquement possible de réaliser un éventuel *Mad* hors-dérie complètement en relief. Un numéro qui nous enverrait toutes sortes de monstres en pleine figure, grâce à une petite paire de lunettes bon marché.
J'aimerais aussi profiter des petits changements qui se font au sein (doux) de votre revue pour vous suggérer une nouvelle rubrique qui, à chaque numéro nous présenterait la photo la plus sale-malsaine-gerbante-immonde des deux derniers mois.
Ah, j'oubliais, saviez-vous qu'Al Bradley continue la série des « Ator » avec six nouveaux épisodes ?
- L'Ator aux Machies (vous savez, ces petites îles du Sud de l'Italie).
- L'Ator peur (un épisode à suspense...)
- L'Ator tique au lit (une aventure d'Ator à vous faire froid dans le dos et mal à la nuque).
- Escale Ator (ou Ator devra combattre son maître; un face à face maître-élève Ator).
- Près d'Ator (où Ator devra combattre un extra-terrestre venu chasser sur Terre... plagiat quant tu nous tiens...).
- Halb Ator (co-produit par L'Allemagne, et dans lequel on verrait le fils d'Ator : Pédo).
Qu'en dites-vous ?
On en dit que l'on va te dénoncer au gouvernement suisse, petit voyou ! Quand je pense que de mauvais Français confient leurs capitaux à des gens comme toi, j'ai bien envie d'aller rechercher les miens, tiens ! J.-P.P.

J. Paul Rebeaud, L'Horme.

Je viens juste de recevoir le N°50 et là je craque ! Si les compliments à l'égard du contenu de la revue sont amplement justifiés, je trouve qu'il y a un malaise au niveau des couvertures. N°48, Schwarzenegger et sa mitraillette; d'accord **Predator** est un film « *Mad* », mais c'est la créature qu'il fallait montrer et non Schwarzie. N°49, Superman, son slip rouge et ses yeux bleus d'azur et finalement le N°50 : passons sur Skeletor et son masque en plastique, mais Dolph Lundgren et ses gros muscles couverts d'huile, Non ! (on se croirait à *Muscles Magazine*). Hey, Tonton, où sont passées les couvertures des 36, 41 et 42 qui faisaient tout le charme de la revue ? Jamais je n'oublierai la tronche qu'a faite la buraliste en voyant le doux sourire de Leatherface sur le N°44. Maintenant *Mad Movies* ne se distingue plus sur les étagères des librairies, on dirait une banale revue de cinéma.
Je t'en prie, Tonton, remets-nous de temps en temps des couvertures bien destroy et *Mad Movies* redeviendra vraiment dans mon cœur la meilleure revue de ciné, la seule à me faire marrer et rêver devant ses interviews et ses photos, à ne pas se plier à des pratiques bassement commerciales.
Je m'arrête là et j'en profite pour laisser mon adresse, au cas où certains maniaques auraient des tuyaux pour se procurer **Le Fléau** et **Salem** du maître King. J. Paul Rebeaud, 64, rue d'Anzian, 42152 L'Horme.

Stéphane Thiellement, Embrun

Je me décide à vous écrire suite à l'article narrant les débuts de *Mad Movies*. Connaissant cette revue depuis le n°22 (je le considère comme le n°1), il est sûr que, au fil des numéros, *Mad* a évolué. C'est devenu plus du cinéma épouvante-horreur que du cinéma fantastique en général. Mais, cependant, avec ce n°50, on voit que la revue n'est pas parfaite. Vos couvertures deviennent soit hideuses (46, 48 et surtout 49) soit scandaleuses (si, si : n°47, fallait oser remettre Indiana Jones), soit pas terribles du niveau « importance du film » (n°50, bon elle est pas mal, mais le film est bête, alors ?). Si on prend les deux dernières, on trouve déjà deux points communs : elles concernent des films nuls et les deux sont chez Cannon (pots de vin ? Scandale à *Mad Movies* : Cannon tire les ficelles ?).
Tiens, je parie que, pour janvier, la couverture sera **Robocop** avec en médaillon la tête d'épingles (ouh, que c'est drôle) d'**Hellraiser.** L'originalité ? Non, terminé. En janvier **Robocop** sera en couverture de *Starfix, l'Ecran*,... et *Mad.*
Je doute que ce soit *Superman IV* qui ait fait vendre le n°49. Mais quand c'est original en couverture, on ne regarde pas dedans pour voir si c'est mieux. Vous suivez le raisonnement ? Enfin, tout ceci pour souhaiter quand même bon anniversaire à *Mad Movies*. Rendez-vous au n°100.
A quel niveau situes-tu (turlututu...) « l'importance du film » ? A son audience, à son originalité ? Avec un tirage qui se rapproche des 100 000 exemplaires, c'est important de titrer sur des films que les gens connaissent. Pour le reste, les amateurs pourront toujours demander à l'intérieur l'originalité qu'ils ne trouveront pas en vitrine, parce que finalement nous tentons de parler de tous les films. Préfèrerais-tu un super-fanzine qui tirerait à 10 000, coûterait 30 F et reviendrait à la formule noir et blanc ? Le prix de l'originalité ce serait aussi la fin de notre formule actuelle. Fais ton choix, camarade, nous, nous avons fait le nôtre. Nous tentons de faire vivre la revue, de l'enrichir et d'augmenter son audience sans pour autant faire augmenter son prix de vente. Ce n'est pas facile, d'autant que, chez nous, les recettes publicitaires avoisinent les zéro pour cent. Mais alors, que se passe-t-il ? Cannon n'aurait-il pas encore posté son chèque ? J.-P.P.

Christophe Triollet, Meaux

La rubrique « courrier des lecteurs » perd de son originalité. Je ne m'attaque pas à la revue, mais à une minorité de lecteurs qui tente de prendre *Mad Movies* pour un rendez-vous où l'on se tape sur la gueule ! Non, mais ça va pas ? Bon d'accord, que machin ait aimé ou non tel film ça va bien une fois, mais que l'on retrouve parfois sur plusieurs numéros des critiques (si l'on peut appeler ça ainsi) intolérantes sur tel film ou sur tel lecteur, non ! C'est facile de démolir un film ou de prétendre qu'untel n'a rien compris, mais sans aucun argument, c'est de la provocatoin ou de la débilité. Quand je pense que certains parlent de **La Mouche** près de huit mois après sa sortie, faut le faire ! Je ne parle pas de ceux qui ne veulent plus lire *Mad Movies* mais *Mad Gadget* avec des trucs du genre : ce mois-ci, voici l'épée de Musclor, la cape de Superman ou les dents de la Mer !!! Non, les gars, il faut se calmer et regarder la réalité en face, ou alors changer de revue.

Christophe Colson, Saint-Dizier

Salut à *Mad Movies* et à ses fans !
M.M. est vraiment une revue géniale, elle mérite la légion d'horreur. Je ne la lis pas depuis longtemps mais à chaque fois c'est avec grand plaisir que je dépense mes vingt francs. En souhaitant une longue vie à M.M., j'aimerais aussi signaler que je recherche actuellement des acteurs, des maquilleurs et tous les gens qui voudraient bien m'aider à monter un film d'horreur dans la région de Saint-Dizier. J'écris aussi des scénarios sur demande. Christophe Colson, 5, chemin du Closot, 52100 Saint-Dizier.

Régis Le Pipec, Le Pellerin

Bon, enfin, commençons par le plus banal : *Mad* est vraiment génial ! Mais c'est tellement évident que ça devient idiot de le dire. Non, si j'écris, c'est pour vous féliciter pour un n°50 encore mieux que les précédents (mieux que mieux, ça donne très mieux ou quelque chose comme ça !). Enfin une vraie affiche, et en dehors de la pagination en plus. A mon avis, il vaut mieux un beau poster ou rien, plutôt qu'une ridicule affiche du genre du n°48 qu'on ne peut découper, because c'est écrit derrière. Au fait, comment font certains lecteurs pour les découper ? Moi, il suffit qu'on me corne une page pour que je casse tout !...
A part cela, j'aimerais lancer un appel aux fanzineux : je suis sans « emploi », par conséquent s'ils recherchent un illustrateur : c'est ici : Régis Le Pipec, 1, rue Moulin Rothard, St Jean de Boiseau, 44640 Le Pellerin.
Sachez pour finir que j'adore votre style humoristique (ne changez rien !!!), surtout entre deux lectures de Balzac et Montesquieu ! Merde, imaginez que ma prof de français me lise !
Evidemment, imagine que ta prof tombe là-dessus, ou encore qu'une main indiscrète lui montre subrepticement tes écrits, il pourrait t'arriver des ennuis. Ça, ce serait bête, hein ? A moins que cela ne puisse s'arranger avec deux ou trois ans d'abonnement à la revue... On n'est pas des sanguinaires ! J.-P.P.

Dessin de Christophe Lapierre.



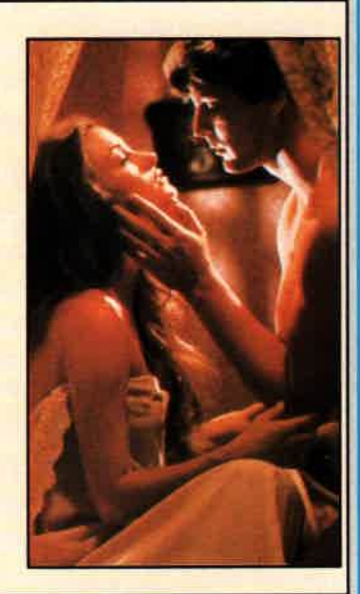
TÉLÉMANIAC

Janvier

Le 3. *Canal Plus*. 18 h 00. **Les Aventures de Buckaroo Banzaï** de William D. Richter avec Peter Weller et John Lithgow.
Le 3. *La Cinq*. 20 h 30. **Samson et Dalila** de Cecil B. De Mille avec Victor Mathur et Heddi Lamar.
Le 5. *A2*. 20 h 30. **Jamais plus Jamais** de Irvin Kershner avec Sean Connery et Kim Basinger.
Le 8. *A2*. 20 h 30. **Les Temps Modernes** de Charlie Chaplin avec Charlie Chaplin.
Le 9. *Canal Plus*. 23 h 00. **Poltergeist 2** de Brian Gibson avec Jobeth Williams et Craig T. Nelson.
Le 10. *Canal Plus*. 20 h 30 **Kamikaze** de Didier Grousset avec Richard Bohringer et Michel Galabru.
Le 11. *FR3*. 20 h 35. **Les Fantômes du Chapelier** de Claude Chabrol avec Michel Serrault et Charles Aznavour.
Le 12. *FR3*. 20 h 35. **Tarzan s'évade** de Richard Thorpe avec Johnny Weissmuller et Maureen O'Sullivan.
Le 14. *Canal Plus*. 20 h 30. **Captive** de Paul Mayersberg avec Oliver Reed et Irena Brook.
Le 16. *Canal Plus*. 23 h 00. **Le Guerrier Fantôme** de Larry Carrol avec Hiroshi Fujioka et John Calvin.
Le 17. *Canal Plus*. 20 h 30. **Explorers** de Joe Dante avec Ethan Hawke et River Phoenix.
Le 21. *Canal Plus*. 20 h 30. **Quelque Part dans le Temps** de Jeannot Szwarc avec Christopher Reeve et Jane Seymour.
Le 23. *Canal Plus*. 23 h 50. **Meurtres en trois Dimensions** de Steve Miner avec Dana Kimmel et Paul Kratka.
Le 26. *FR3*. 20 h 35. **Tarzan trouve un Fils** de Richard Thorpe avec Johnny Weissmuller et Maureen O'Sullivan.
Le 30. *Canal Plus*. 23 h 00. **Link** de Richard Franklin avec Elisabeth Shue et Terence Tramp.
Le 31. *Canal Plus*. 20 h 30. **Elephant Man** de David Lynch avec John Hurt et Anthony Hopkins.

QUELQUE PART DANS LE TEMPS

De Jeannot Szwarc avec Christopher Reeve et Jane Seymour.



D'après le merveilleux roman de Richard Matheson, une histoire d'amour fulgurante entre un écrivain d'aujourd'hui qui remonte le temps par le seul pouvoir de sa volonté et une jeune femme du 19e siècle. Du romantisme, de l'émotion, un final complètement inattendu, et un Christopher Reeve superbe pour ce film rare, méconnu, à redécouvrir de toute urgence.
Jeudi 27 janvier, Canal Plus.

LES FANTOMES DU CHAPELIER

De Claude Chabrol avec Michel Serrault et Charles Aznavour.

Grand admirateur d'Hitchcock, Claude Chabrol peut se vanter d'avoir réussi avec **Les Fantômes du Chapelier** le film-complément de **Psychose.** Là où Hitchcock manipulait avec maestria le spectateur, Chabrol préfère jouer franc-jeu en montrant après 15 minutes le mannequin utilisé par le chapelier pour faire croire que sa femme paralysée est toujours en vie. Ce choix lui permet, l'intrigue étant dénouée, de développer les rapports entre les personnages et de construire un suspens psychologique (au contraire de **Psychose** où le suspens était de situation) en tout point remarquable.
Lundi 11 janvier, Canal Plus.

EXPLORERS

De Joe Dante avec Ethan Hawke et River Phoenix.

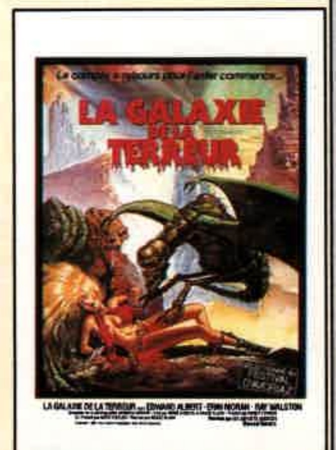
Dick Miller a joué dans tous les films de Dante : patron pourri jusqu'à l'os d'un parc d'attractions aquatique (**Piranhas**), vendeur racoleur de balles d'argent (**Hurlements**), barman minable et dragueur irrécupérable (**It's a Good Life**), propriétaire nationaliste et paranoïaque d'un tracteur entièrement « made in USA » (**Gremlins**) et chauffeur de taxi pressé (**Innerspace**). Cinq personnages antipathiques. Dans **Explorers,** c'est un flic pleurant devant les trois gamins en train de s'envoler à bord de leur engin. Un contre-emploi évident qui souligne les différences entre **Explorers** et les autres films de Dante.
Dimanche 17 janvier, Canal Plus.



LA GALAXIE DE LA TERREUR

De Bruce Clarck avec Robert Englund et Zalman King.

Une production Roger Corman de la meilleure veine. Malgré un budget étriqué, **La Galaxie de la Terreur** réussit à sauver la face. Les décors et effets spéciaux bénéficient d'un soin tout particulier et on retiendra surtout le look impressionnant d'une planète apparentée à un vaste dépotoir galactique. Un peu de **Alien**, un peu de **Guerre des étoiles,** un peu de **Planète interdite** mais le film surprend par certaines trouvailles originales, notamment un ver géant fornicateur. Dénouement surprenant et présence de Robert Englund, futur Freddy.
Samedi 27 février, Canal Plus.



Février

Le 2. *Canal Plus.* 20 h 30. **Highlander** de Russel Mulcahy avec Christophe Lambert et Sean Connery.
Le 3. *Canal Plus:* 21 h 00. **Terminus** de Pierre William Glenn avec Johnny Halliay et Karen Allen.
Le 5. *Canal Plus.* 21 h 00. **Le Voyeur** de Michael Powell avec Carl Boehm et Moira Shearer.
Le 11. *Canal Plus.* 20 h 30. **Le Sens de la Vie** de Terry Jones avec Graham Chapman et Terry Gilliam.
Le 13. *Canal Plus.* 23 h 00. **House** de Steve Miner avec William Katt et George Wendt.
Le 14. *Canal Plus.* 18 h 00. **Peter et Elliot le Dragon** de Walt Disney.
Le 16. *Canal Plus.* 20 h 30. **Retour vers le Futur** de Robert Zemeckis avec Michael J. Fox et Lea Thompson.
Le 20. *Canal Plus.* 23 h 00. **Vendredi 13, Chapitre final** de Joseph Zito avec Kimberley Beck et Corey Feldman.
Le 27. *Canal Plus.* 23 h 00. **La Galaxie de la Terreur** de Bruce Clarck avec Robert Englund et Zabman King.
Le 28. *Canal Plus.* 20 h 30. **Les Aventuriers de l'Arche perdue** de Steven Spielberg avec Harrisson Ford et Karen Allen.

Rubrique de **Vincent GUIGNEBERT**

ELEPHANT MAN

De David Lynch avec John Hurt, Anthony Hopkins et Anne Bancroft.

Ponctué de visions quasi métaphysiques, ce poème halluciné est un pladoyer souvent bouleversant en faveur du « droit à la différence ». Pas de discours militant comme dans le détestable **Mask** programmé en novembre, mais une approche de la monstruosité parfois cruelle qui fait appel à l'intelligence du spectateur. Une extraordinaire dimension esthétique, et des performances hors-pair de John Hurt, Anne Bancroft, et Hannah Gordon.
Dimanche 31 janvier, Canal Plus.



NOTRE AVIS

La note « Mad Movies » (Moyenne de la cotation des rédacteurs) :

Les Aventures de Buckaroo Banzaï	3
Samson et Dalila	3
Jamais plus jamais	4
Les Temps modernes	5
Poltergeist 2	1
Kamikaze	4
Les Fantômes du Chapelier	4
Tarzan s'évade	3
Captive	2
Le Guerrier fantôme	4
Explorers	5
Quelque part dans le Temps	5
Meurtres en trois Dimensions	3
Tarzan trouve un Fils	3
Link	5
Elephant Man	5
Highlander	3
Terminus	1
Le Voyeur	5
Le Sens de la Vie	4
House	4
Peter et Elliot le Dragon	3
Retour vers le Futur	3
Vendredi 13, Chapitre final	2
La Galaxie de la Terreur	4
Les Aventuriers de l'Arche perdue	5

LE PRISONNIER ET L'HOMME INVISIBLE

Ces deux célèbres séries fantastiques seront respectivement diffusées à partir du 2 et du 4 janvier. Pour **Le Prisonnier**, je vous conseille de replonger dans le n°44 de M.M. Quant à **L'Homme Invisible**, c'est dans un genre identique, bien supérieur à **L'Homme qui valait trois Milliards** (il ne les vaut plus depuis longtemps) ou **Super Jaimie**. Les effets spéciaux sont rudimentaires mais terriblement efficaces, David Mc Callum tient la route et l'invisibilité étant le pouvoir suprême, on voit mal comment bouder son plaisir.



LES AVENTURES DE BUCKAROO BANZAI

De William D. Richter avec Peter Weller et John Lithgow.

D'un côté, un scénario complètement fou à base de voyages dans la matière, d'inventions infernales et d'extra-terrestres belliqueux. De l'autre, un sérieux affiché du début à la fin. Le film souffre ainsi d'un décalage énorme entre l'écriture et l'image, comme si Earl Mc Rauch (le scénariste) et William D. Ritcher ne s'étaient pas compris. Dommage, car le concept du héros multi-disciplinaire (Buckaroo Banzaï est à la fois chirurgien, scientifique, aventurier et chanteur de rock) était réellement attractif.
Dimanche 3 janvier, Canal Plus.



FANTASY

Le samedi 23 janvier à 23 heures, c'est le coup d'envoi d'une nouvelle émission sur Antenne 2, Fantasy, entièrement dévolue à l'imaginaire sous toutes ses formes (B.D, cinéma, littérature, etc...). Ça démarre très fort, le 23, avec le tournage de **Robocop**. Ne ratez pas ça...



LE TITRE MYSTERIEUX

Par un temps pareil, tout le monde a sorti sa petite fourrure et notre personnage n'a pas dérogé à la tradition (non, ne touchez pas, il mord !). Issu de sa péninsule ibérique (c'est pas cochon, il s'agit seulement de géographie, là), ce monstre redoutable a déjà mérité les honneurs de figurer en nos belles pages. Donnez-nous le titre du film où il apparaît et nous vous enverrons gratuitement le prochain numéro.

Pas **un** seul gagnant pour notre dernier titre, vous baissez, les gars ! Ce maquillage infernal était dû à Ed French pour **Home, Sweet Home**, un film de Roberta Findlay, et dont nous parlions dans le N° 49. Pour la peine, nous allons tous réviser notre chapitre Roberta Findlay dès le prochain numéro d'**Impact**. Bien fait pour vous !

PETITES ANNONCES

Exceptionnel ! Vends lithographies noir et blanc inédites de **Moebius** comportant trois dessins différents, tirées à 1 000 exemplaires seulement, format 27,5 × 37,5. Téléphoner à Stéphane au 42.22.56.52.

Achète à prix raisonnable copie vidéo VHS d'épisodes en V.O. de « The Avengers », ainsi que tout document sur la série. L. Chanut, 51, av. de la Gare, 07160 Le Cheylard.

Amateurs de gore et de sensations morbides, fournissez-vous chez le spécialiste du prêt-à-saigner médico-hospitalier. Catalogue « Trauma » contre une enveloppe affranchie à 3,80 F. Fabrice Tyrakowski, Chromosome. 3, 13 av. Albert Camus, 59286 Roost Warendin.

Recherche livres de S. King ainsi que documents sur **House I** et **II** et G.A. Romero. Aimerais correspondre avec fanas du King, de ciné, et sachant écrire des scénarios. Gilbert Baumann, 18, rue de Bruxelles, 90000 Belfort. Tél. : 84.22.19.98.

Recherche tout sur John Carpenter, ses travaux avec S. King, ses musiques, etc. Jean-Louis Audibert, 134, bd Banpard, 13007 Marseille.

Achète K7 VHS Sécam en bon état du **Seigneur des Anneaux**, prix raisonnable. Bertrand Prince, 7, rue L. Hermann, 93250 Villemomble.

Aimerais acheter un exemplaire d'un **vrai** scénario. Recherche aussi correspondants(tes) aimant Hooper, Craven, Carpenter, De Palma, Fulci, Romero, Argento et surtout Sam Raimi. Gianni Ferrara, 28, rue Raphaël, 13008 Marseille.

Je cherche à réaliser un film Super 8, et je fais appel à toutes les bonnes volontés susceptibles de m'aider, de me conseiller. Rémi Bourdeiller, 53, rue de Bonniveau, 91410 Dourdan.

Je voudrais contacter Fabrice Richard, qui a fait de la pub pour la FFCV. S'il me lit, qu'il m'appelle au 99.55.46.42. Sébastien Lemarignier.

Vends **Gore Gazette** n° 81, 7 F ; **Cinemacabre** n° 6, 15 F, **Shock Xpress**, 12 F, **Monsterland**, 25 F ; **Fantasy Empire**, 20 F ; **S.F. Movieland**, 22 F. Ecrire en anglais à Melvyn Green, 8, Castlefield Avenue, Salford 7, Greater Manchester, Angleterre.

Recherche tous renseignements sur Arnold Schwarzenegger. Votre prix sera le mien. Sébastien Val, 2, rue Honoré Daumier, 38400 St-Martin-d'Hères.

19 ans, passionné de cinéma américain (De Palma, Friedkin, Kubrick), je cherche fans pour jouer dans courts métrages Super 8 et échanger points de vues. **Sur Brive uniquement**. Pierre Lenoir, 13, rue Jules Renard, 19100 Brive, Tél. : 55.87.60.46.

Vends cours de scénariste à prix très intéressants. Gianni Ferrara, 28, rue Raphaël, 13008 Marseille.

Echange affiche d'**Octopussy** neuve (120 × 160) contre affiche même format d'un autre James Bond (sauf **Les Diamants sont éternels**). Jérôme Sauvage, 19 Ruelle St-Germain, 78680 Epone. Tél. : 30.95.78.55.

Achète dans n'importe quel état et à n'importe quel prix **Salem** et **Le Fléau** de Stephen King. Emmanuel Chevrier, Pen Cra. 22740 Léandrieux.

Recherche tout documents sur Timothy Dalton ; affiches, photos, revues, interviews, vidéos, VHS, Pal ou Secam, théâtre, films et séries T.V. Andrée Leroux, 118, rue de Lagny, 75020 Paris.

Jeune fille 15 ans, 1,64 m, cheveux blonds, désire faire figuration dans film. Nathalie Jaulié, Avenue des Borronées, Bât. 1, 13012 Marseille.

Unique ! Vends pour 70 F super compilation musicale de films sur K7 audio : les trois **Stars Wars, Star Trek, Superman, Dune, 2001**, etc. Lionel Fluchot, 115, av. Du Mal. Lyautey, 21000 Dijon.

Vends affiches de **Terminator** et **Jason le Mort-Vivant** (120 × 160), 80 F une, 150 F les deux. Olivier Stadnyk, 7, allée des Roses, 51150 Bouzy.

Recherche documents, affiches, affichettes sur tous les **Freddy**. Cherche aussi à correspondre avec griffés de Freddy. Jérôme Boivin, 4, place Félix de Jubecourt, 71160 Dugoin.

Recherche toutes photos d'**Orange Mécanique** et les différentes affiches de ce film pour achat ou échange contre d'autres affiches. Tél. : 98.43.18.97 après 20 h et demander Serge.

Recherche désespérément affiche originale, sinon française, de **Tonnerre de Feu** (120 × 160) ainsi que celles, originales et de format moyen, de **Halloween, Assaut, La Nuit des Morts-Vivants**. Recherche aussi K7 VHS Secam en V.O. sous-titrée de **Tonnerre de Feu** et des films de John Carpenter. Philippe Guedj, 362 rue Lecourbe, 75015 Paris, Tél. : 45.58.15.33.

Pour création d'un fan-club Harrison Ford, Jeff Goldblum, Kevin Kostner, Daryll Hannah, Kim Basinger, Michelle Pfeiffer, envoyez vos suggestions et remarques à Marc Sessego, 10, rue des Cerfs, 91800 Brunoy.

Fan de la série **Cosmos 1999**, recherche tous documents la concernant : photos, articles, livres, K7 audio ou vidéo. Francis Perrin, 30, av. du Pré de Foire, 73600 Moutiers.

Recherche garçons et filles (16 ans et plus) **habitant Paris**, aimant le cinéma fantastique et la musique de films afin de faire des duplications. Laurent Forestier, 42/46, rue des Haies, 75020 Paris.

Jeune homme, 16 ans, 1,76 m, brun, yeux bleus, cherche petite figuration ou petit rôle dans film ou pub. Michaël Gisselere, Bât. 24b, 182, rue Paul Verlaine, 18000 Bourges.

Echange K7 de + de 250 films tous genres contre films Canal +. Liste sur demande Pascal Bailly, Les Cyclamens, 1, av. Voltaire, 39300 Champagnole, Tél. : 84.52.60.64.

Recherche contacts sur Valence pour faire quelques clichés à faire vomir J.-P.P. ! Loïc Lopez, 11, rue de La Cécile, 26000 Valence.

Recherche tout ce qui concerne **Maximum Overdrive**. Votre prix sera le mien. Frédéric Bulcke, 715, rue Guynemer, 59500 Douai-Nord.

Très urgent ! Vends Amstrad CPC 664 (moniteur couleur), + nombreux jeux et utilitaires. Parfait état : 3 500 F. Sylvain de Manet, 45.78.85.80.

Vends affiches et jeux de photos de divers films, ainsi que revues de B.D. (**Circus, Métal**, etc.). Liste sur demande à M. Limoges, 164, av. Foch, 33500 Libourne, Tél. : 57.51.42.48.

Cherche personnes pouvant dessiner storyboards de films de S.F. Contacter Philippe Robert, 4, rue Yvonne le Tac. 75018 Paris.

Recherche affiche 120 × 160 de **Re-Animator** à prix raisonnable. Vends nombreuses revues Lug. Réponse contre enveloppe timbrée. Frédéric Bauchet, Lémonest. 42360 Panissières.

Recherche tous documents sur **Body Double** et sur Tracy Lords et Ginger Lynn. Nicolas Dupont, 376, av. du Galf. 34280 La Grande Motte.

Auteurs de nouvelles fantastiques, S.F. ou autres, adhérez au club des écrivains amateurs pour être publiés. Abonnement annuel : 150 F. Renseignements contre enveloppe timbrée à CECAM, 68, Rés. des Plaines, 83500 La Seyne/Mer.

Recherche **Fangoria** 1 à 42 ; **Mad Movies** 1 à 40, fanzines, posterbook de **Zombie**, poster magazine de **New York 1997** et K7 VHS Pal/Secam/NTSC de **Katie : Portrait of a Centerfold** avec Kim Basinger. Ecrire en anglais à Stephan Aquilina, Rudolf-Kinau-Weg 1. 2082 Uetersen. Allemagne de l'Ouest.

Recherche **Mad Movies** 1 à 14 inclus à n'importe quel prix, ou contre B.O. **Halloween II** + 80 scénarios et divers jeux de photos. Jacqueline Haron, 64, rue Jacques Brel, Bât. B, Porte B.25, 59287 Guesnain.

Recherche cartes postales de cinéma, fantastique en particulier. Stéphane Bouffier, 69, rue de Sully, 78710 Rosny-sur-Seine.

Recherche livre **Volkhavar** de Tanith Lee, 1979, coll. Marabout, et tous documents et romans sur les vampires. Aude Doll, chez Mme Nédélec, 5, Impasse Montabizé, 35000 Rennes.

Aimerais rencontrer, discuter, correspondre, jouer ou même tourner un film avec un amateur de gore et de cinéma habitant ou pouvant se rendre à Marseille. Stéphane Richaud, 193, bd Simon Bolivar, 13015 Marseille. Tél. : 91.60.12.49.

Recherche désespérément **tout** sur Heather Langenkamp ainsi que son adresse pour lui écrire. Recherche aussi B.O. des **Griffes de la Nuit**. Frédéric Lopez, 50, rue Etienne Marcel, 75002 Paris.

Vends livres de poche de S.F. et fantastique, Claude Jankowski, chez Philippe Gutsemann, Veraz, 01170 Gex.

Vends revues Lug, **Strange** (110 à 166), **Titans** (7 à 62), **Special Strange** (13 à 37), **Mustang** (54 à 70), **Nova** (11 à 49), **Spidey** (3 à 35). Vends aussi jeux vidéo : Telescore Seb, Console Colecovision et jeux Q*Bert, Wing War, Donkey Kong. Christophe Champault, Rés. University , Appt. 9, rue St Forcet, 64100 Bayonne.

Achète **Mad Movies** 9 à 11, B.D. (originale) et affiche « Arzach » de Moebius, et albums Blueberry ed. originale (1965-75). Vends affiches **neuves** G.F. de **Fog, Excalibur, Sacré Graal, Suspiria, Ran, Brazil, La Maison près du Cimetière**, 40 F pièce. Christophe Dulon, 6, rue G. Fournials. 81000 Albi.

Cherchons à créer fan-club Cameron Mitchell dans la région de Troyes. Rodolphe Laurent et Robert Kanule, 18, rue P. Proudhon, 10120 St André.

Piranha, fanzine de heavy/speed/trash-metal recherche un bon dessinateur, genre au choix : macabre, gore, humoristique ou porno. Réponse assurée. Envoyez dessins à Piranha Fanzine, C/O Olivier Simonpietri, 62, rue Domremy, 75013 Paris.

Recherche tous documents sur Michaël Dudikoff et sur Jason. Ecrire à Corine Brisset, Les Hérettes, 02300 Chauny.

Cherche correspondante de 4 à 17 ans qui aime les films fantastico-dramatico-intellectuels. Jean-Serge Sarrazin, 4 rue des Lys. 70300 Bruches.

Cherche tout sur **Robocop** ne provenant pas de **Mad Movies, Impact** ou **L'Ecran Fantastique**. Cherche affiches **Evil Dead 2, Démons, Les Griffes de la Nuit** (40 × 60), et vends 5 F pièce vieux **Strange, Spidey, Special Strange** et **Nova**. Liste sur demande à Lionel Baudrand, 1, rue des Aubépines, 71150 Chagny.

Réalisateur de court métrage recherche scénario original et inédit. Franck Cotelle, Tour 3, Rue Roland Garros, 94190 Villeneuve-St-Georges.

Le Catalogue Analytique du Fleuve Noir Anticipation est paru, avec les 1565 FNA analysées et résumés, de 1951 à 1987. 324 pages + de 100 illustrations, index alphabétiques, cotes, etc. 110 F, port inclus auprès de l'Annonce-Bouquins, 121, av. G. Pompidou, 33500 Libourne.

Vends au plus offrant **Ecran Fantastique** n°s 1, 2, 9 et 10 (nouvelle série). Très bon état, possibilité vente en lot. Contacter seulement par courrier Frédérique Lorimier, 178, rue de Dole, 25000 Besançon.

Star Trek : The Next Generation sortira en vidéo dès février 88 en Angleterre. Pour plus de renseignements sur les prix et sur les parutions vidéo anglaises et américaines, écrire à Marc de Backer, Eikenlei 51, 2128 St Job. Belgique. N'oubliez pas le coupon international pour la réponse.

Vends nombreuses BD éditions Lug (Strange, Special Strange, Nova, Titans), 30 titres de la collection **Horizons de l'Au-Delà** (Récit étrange et fantastique) du Fleuve Noir, divers poches fantastiques + S.F. (J'Ai Lu, Marabout, Masque...) et quelques disques (hard, rock, cool). Liste et prix contre 1 timbre à : Patrick Mathon, 4, rue René Descartes, 38100 Grenoble.

Vends collection importante sur la trilogie de **La Guerre des Etoiles** évaluée à plus de 5 000 F (revues, posters, affiches, disques, livres, portfolios, gadgets, photos, diapos, comics... américains, anglais, japonais, français, espagnol), séparément ou en bloc, à prix réduit. Possibilité d'échange contre films de S.F. et fantastiques en vidéo VHS. Liste détaillée contre une enveloppe timbrée à Philippe Vincenti, 2, bd Marius Massé, Les Mourets, Château-Gombert, 13013 Marseille.

Vends livres J'Ai Lu, 15 F pièce : **La 4e Dimension, Les Dents de la Mer II, Réincarnations, Wolfen** et recherche **Mad Movies** 21, 22, 23, et livres **Gore** n°s 12, 17, 18, 22, 32. Ecrire à Stéphane Hairon, 103, rue Gambetta, 50120 Equeurdreville.

Vends « Les Vampires » de Tony Faivre (1961). 200 F. Georges Bertholio, 21, rue Marcel Sembat, 35000 Rennes.

Collectionneur vend BD, état neuf (prix cote) : **Titan, Nova, Futura, Strange, Marvel**, etc. Albert Montagne, 28, rue des Jeunes Années, 66000 Perpignan.

Achète en cassette magnéto la musique de **Rollerball**. Ecrire à Joël Gravière, rue des Blés Noirs, Merline, 19340 Eygurande.

Vends affiches grand format de **Golden Child, American Way, Electric Dreams** et très nombreuses photos de films. Envoyer liste à Richard Christophe, 32, rue de la Varonne, 71380 St-Marcel (joindre timbres).

LES PLUS BELLES AFFICHES DU FANTASTIQUE

N° 28 : HELLRAISER


HELLRAISER
LE PACTE
NEW WORLD PICTURES en association avec CINEMARQUE ENTERTAINMENT B.V. présente une production FILM FUTURES
un film de CLIVE BARKER LE PACTE (HELLRAISER) avec ANDREW ROBINSON - CLARE HIGGINS - ASHLEY LAURENCE
musique CHRISTOPHER YOUNG écrit et réalisé par CLIVE BARKER
Producteurs exécutifs DAVID SAUNDERS - CHRISTOPHER WEBSTER - MARK ARMSTRONG produit par CHRISTOPHER FIGG

50% HOMME
50% MACHINE
100% FLIC

SÉLECTION OFFICIELLE AVORIAZ 88

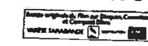
PETER WELLER

NANCY ALLEN



UNE PRODUCTION DE **JON DAVISON** · UN FILM DE **PAUL VERHOEVEN** · **PETER WELLER**
NANCY ALLEN · **ROBOCOP** · **DANIEL O'HERLIHY** · **RONNY COX** · **KURTWOOD SMITH** · **MIGUEL FERRER**
MUSIQUE DE **BASIL POLEDOURIS** DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE **JOST VACANO** MONTAGE DE **FRANK J. URIOSTE**
DESIGN DE ROBOCOP PAR **ROB BOTTIN** PRODUCTEUR EXÉCUTIF **JON DAVISON** SCÉNARIO DE **EDWARD NEUMEIER & MICHAEL MINER**
PRODUIT PAR **ARNE SCHMIDT** RÉALISÉ PAR **PAUL VERHOEVEN**

ORION PICTURES INTERNATIONAL Enregistrement DOLBY STEREO™ LE LIVRE EST ÉDITÉ AUX ÉDITIONS "J'AI LU"



Prints by Deluxe®
DISTRIBUÉ PAR TWENTIETH CENTURY FOX FRANCE